

An aerial photograph of a winding asphalt road that snakes through a vast, arid mountain landscape. The terrain is characterized by rolling hills and valleys with sparse, dry vegetation in shades of brown and tan. In the background, a range of rugged mountains stretches across the horizon under a clear, pale blue sky. The overall scene conveys a sense of isolation and adventure.

ANNE PHILIPPE
**CARAVANES
D'ASIE**

JULLIARD

CARAVANES D'ASIE

De Nankin au Cachemire, par avion, par camion, puis, au-delà de Kachgar, au gré des lentes caravanes, Anne Philipe a promené, au long de la fameuse Route de la Soie, à travers la Chine et le Cachemire, une curiosité passionnée qui confère à ce livre un ton et des couleurs uniques.

Sensible aux paysages, aux hommes et à l'histoire, elle nous donne dans ces carnets tenus au jour le jour avec un naturel et une intelligence qui en font tout le charme, l'image la plus vivante et la plus juste de ces contrées encore fabuleuses.

DU MEME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE TEMPS D'UN SOUPIR

LES RENDEZ-VOUS DE LA COLLINE

PRÉFACE DE CLAUDE ROY	9
AVANT-PROPOS	15
INTRODUCTION	19
I. — « L'avion »	32
II. — Ouroumchi	44
III. — « L'autobus du désert »	79
IV. — Kachgar	110
V. — Caravane	127
VI. — « Baltit », capitale de Hunza	184
VII. — « La guerre sur notre chemin... »	200
Karachi	244

Toutes les photos illustrant cet ouvrage
sont la propriété de l'auteur

© *René Julliard*, 1955.

IMPRIMÉ EN FRANCE.

PREFACE

Vous étiez si intimidée, Anne, ce printemps-là, que vous étiez pareille à la jeune fille qui n'ose pas entrer dans la pièce où il y a beaucoup de monde, et il faut la prendre par la main, doucement, la forcer, l'entraîner, faire les présentations, lui avancer un siège. La récompense alors est de voir l'ombrageuse, l'inquiète, la rétive, peu à peu se détendre, oublier son recul, et sourire. Vous veniez d'écrire ce récit de votre grand voyage et vous m'avez demandé une préface à Caravanes d'Asie. Aujourd'hui, Anne, vous n'avez plus besoin de préface. Vous avez fait de bien plus grands voyages que celui d'Ouroumchi à Kachgar. Vous avez raconté d'une voix calme, précise, inoubliable, un voyage beaucoup plus périlleux, au pays de l'amour, de la mort, et du silence. Et des milliers d'êtres ont appris à vous aimer. Est-ce encore la peine de vous présenter, de prévenir, de préfacer ?

Ce printemps-là, tout le monde travaillait sagement dans la grande maison au bord de l'Oise.

Vous corrigiez les épreuves de Caravanes d'Asie, Gérard travaillait Lorenzaccio, Georges Perros tisonnait patiemment la braise sourde de ses livres patients, M. Brunet sarclait les carrés au jardin, et j'écrivais Le Soleil sur la terre. Le soir nous rassemblait autour de la table, nous parlions de la vie des poètes, du théâtre, de la Chine, du désespoir et de l'espoir. Nos enfants ont grandi, deux n'ont plus que vous, mort et vie ont vanné les moissons qui mûrissaient alors. Et nous parlons encore de ce qui nous passionnait : la vie, la poésie, le théâtre, la Chine. Marguerite Duras nous disait hier : « L'amour et la Révolution sont un devenir perpétuel. »

J'ai relu cette nuit votre livre de bord entre la Chine et l'Inde. Il a la modestie de l'exactitude. De l'instant fugitif vécu par le voyageur, il fait éclore les vérités durables. Le lecteur aujourd'hui superpose aux images de 1948 celles de cette Chine que nous avons vu, depuis, se libérer, de l'Asie toujours aux prises avec le feu, la faim, des deux guerres du Viet-Nam, de la Grande Révolution culturelle, et de tous les problèmes que la Chine se pose, et nous pose. Mais votre récit reste un témoignage d'une précision où le scrupule et la sympathie se conjuguent heureusement. Et j'aime que le dernier mot de ce carnet de route apparaisse aussi comme le premier de l'œuvre d'écrivain à laquelle il pré-ludait sans que vous le sachiez : « Je sais maintenant que vivre en solitaire est aussi impossible que vivre sans respirer. »

Non, Anne, vous n'avez plus besoin de préface. Et je me trouve un peu embarrassé, douze ans après,

d'avoir encore l'air de présenter quelqu'un que tout le monde connaît, une amie qui est devenue désormais celle de centaines de milliers de lecteurs, surtout. Mais j'aime céder à l'insistance de votre amitié, pour laisser réimprimer ce que l'amitié déjà me faisait écrire en 1955, et que je pense toujours. Plus que jamais.



Sur la Route de la Soie, à la différence de Sœur Anne, qui ne voyait rien venir, Anne Philipe n'a pas vu seulement la route qui poudroie et l'herbe qui verdoie. Elle a vu passer les Chinois en robe bleue et les Mongols à cheval blanc, les Ouzgours et les Ouzbeks, les Dounganes et les Turakis, les Thibétains et les Hindous. Elle a vu finir une époque, et elle en a vu venir une autre. C'était hier. La révolution chinoise est déjà au coin de la piste, au ras de l'horizon, au tournant de l'Histoire. En un peu plus qu'un journal de voyage. Elle ne décrit pas seulement les changements de paysage, mais, sans y songer presque, le passage d'une époque à une ère.

J'aimerais écrire un Eloge de la Fraîcheur. Ce serait une apologie du voyage. Il faudrait savoir vivre tous les jours comme quand on est en voyage : que tout soit neuf, juste surgi devant soi, un peu mystérieux et terriblement excitant. Si je pouvais regarder la rue de Vaugirard avec la même gourmandise que la rue Liou Li-Sang à Pékin ! Il faudrait essayer d'écrire un livre sur la France comme

Anne Philipe écrit son récit de voyage : avec fraîcheur.

Mais la fraîcheur, celle qui n'est pas seulement une qualité des yeux, mais une vertu du cœur, n'est jamais superficielle. Anne Philipe n'a aucune des prétentions graves et pesantes du voyageur qui se croit Marco Polo parce qu'il met ses sandales dans les traces des grands découvreurs d'horizons. Dans ces carnets, tenus au jour les jours d'un grand voyage, avec une gentillesse et un naturel qui en sont le premier charme, je trouve pourtant beaucoup plus de sérieux que dans beaucoup de gros traités de géographie, pensants et abstraits, que dans beaucoup de livres de voyage où la spécialité de l'auteur lui a mis des œillères. Anne Philipe est merveilleusement ouverte, disponible et attentive. Elle sait écouter les hommes, regarder les paysages, sentir les villes, recueillir quand il le faut les chiens perdus, avoir des sympathies en coup de foudre et des antipathies d'ailleurs raisonnables. Elle promène, sur la Route de la Soie, un moi très peu encombrant, mais très sensible et très charmant. L'expérience m'a prouvé qu'il n'y a pas d'épreuve plus périlleuse (ni plus valable) pour une amitié, qu'un grand voyage de compagnie. Le voyage, presque aussi bien que le mariage, révèle les pointes et les aspérités, irrite les incompatibilités, et rend plus aigres les discordances. Mais aussi, tout au contraire, il révèle les qualités secrètes et les vertus profondes. J'ai maintenant vu Anne revenir de beaucoup de voyages : du Japon, du Mexique, de Grèce. Elle ne m'a jamais fait aimer les pays dont elle revenait.

sans me faire un peu plus l'aimer bien, elle, de les avoir aimés, et de savoir si fort me les faire désirer. Il y a des voyageurs, d'où qu'ils viennent : ce n'est donc que cela, se dit-on en les écoutant. D'autres : va, ils ont beau mentir, ils n'en reviennent pas pour cela de beaucoup plus loin ! Mais, assise par terre, pieds nus, parlant à mi-voix, alternant son récit avec celui de l'autre à ses côtés, j'entends toujours, comme dans ce livre, la voix exacte d'Anne, cette voix réfléchie. Qui réfléchit, en effet, les paysages et les visages. Oui, cette Sœur Anne-là ne voit pas seulement la route qui poudroie, ni l'herbe qui verdoie. Elle sait voir aussi, et faire voir, les gens et leur regard, beau feu fixe de la terre qui tournoie. Je ne vois pas de compliment plus vrai ni plus vif à faire à mon amie Anne Philipe, refermés ses carnets de route, que celui-ci : elle est un compagnon de voyage idéal. Elle le sera pour tous les lecteurs de ce premier livre, qui s'ouvre sur un si grand espace et l'aube d'une si grande histoire.

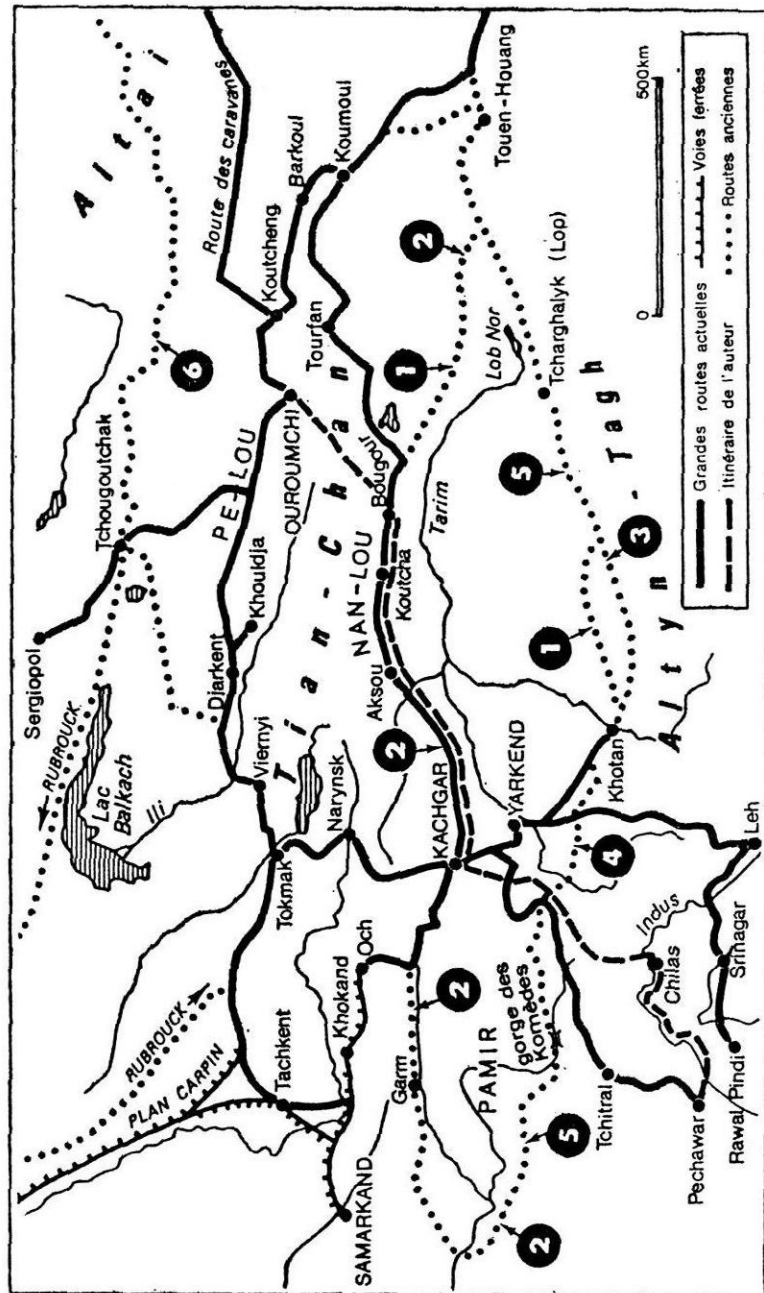
CLAUDE ROY.

AVANT-PROPOS

« La Route de la Soie » : cinq petits mots qui depuis toujours ont fait chanter mon imagination. Je voyais des caravanes de chameaux, pareilles à celles des rois mages, chargés de soieries merveilleuses, d'épices rares, de jade précieux. J'imaginai ces cortèges fabuleux sillonnant la Route pendant plusieurs mois, le jour sous le soleil brûlant, la nuit sous le ciel étoilé et amenant ainsi jusqu'à l'Inde et au lointain Empire romain leurs trésors inestimables.

Mais je n'aime pas les contes de fées. Je lus donc des livres. J'appris que cette idyllique Route de la Soie traversait une région appelée le Turkestan, le Sin-Kiang ; un désert où depuis plus de deux mille ans, les luttes, les conquêtes, les révoltes, les répressions tuaient les hommes. Si le sang pouvait nourrir la terre, celle-là serait fertile.

Je découvris aussi que cette fameuse Route n'avait pas servi que le commerce. Par elle, les



1. Grande route de l'époque des Han. — 2. Route selon Ptolémée. — 3. Itinéraire de Hiouen-Tsang. — 4. Itinéraire des pèlerins bouddhistes entre la Chine et l'Inde. — 5. Route de Marco Polo. — 6. Route de Plan Carpin et de Rubrouck.

philosophies et les dieux, les styles et les statues, avaient forcé les portes de la Chine mystérieuse.

Il fallait voir, confronter le rêve et les livres avec la réalité. Celle-ci, toujours plus belle, simplement parce qu'elle *est*. L'imagination, elle monte très haut, puis crève et il ne reste rien.

Depuis longtemps déjà, François voulait connaître le Sin-Kiang, une des contrées du monde les moins connues, et par son passé une des plus attirantes.

De Chine, il fut facile de savoir qu'aujourd'hui encore les caravanes demeurent le seul moyen de communication entre le Nord-Ouest du pays et l'Inde. Il devait être possible de partir avec l'une d'elles.

Nous décidâmes de tenter le voyage et ce fut François qui, de Nankin, l'organisa.

A. P.

INTRODUCTION

Lorsque, en 1881, le gouvernement de Pékin rattacha l'ensemble du Turkestan oriental à « l'Empire du Milieu », il lui donna le nom de Sin-Kiang qui signifie « Nouvelle Marche ». Les anciens Chinois l'appelaient « le pays du Pé-Lou et du Nan-Lou », c'est-à-dire le Chemin du Nord et du Sud par rapport au massif des Tian-chan au pied duquel passaient les deux pistes principales.

Le Sin-Kiang, terre désertique, parsemée d'oasis, est la plus grande et la plus occidentale des provinces chinoises. Sa situation géographique lui confère une grande importance. A l'est, il se rattache à la Chine par la province du Kan-Sou ; à l'est également et au nord-est, il possède une longue frontière commune avec la République populaire de Mongolie ; au nord-ouest, il longe pendant environ mille kilomètres les Républiques soviétiques socialistes d'Asie centrale ; à l'ouest, il touche l'Afghanistan et le Cachemire ; au sud enfin, il s'appuie sur le Thibet.

Sa superficie est égale à environ trois fois celle

de la France et lors d'un recensement fait par l'Administration des postes en 1923 on évaluait la population à, très approximativement, 2 500 000 habitants.

Schématiquement, l'on peut dire que le Sin-Kiang se divise en quatre grandes régions qui sont du nord au sud : la Dzungarie, sorte de trouée prise entre la grande chaîne de l'Altaï et le massif des Tian-chan ou « Montagnes Célestes », puis le massif des Tian-chan lui-même qui s'étend d'ouest en est sur plus de trois mille kilomètres et dont le point culminant, le Khan Tengri, en territoire soviétique, s'élève à 7 200 mètres ; ensuite le désert de Takla Makan, interdit à l'homme, stérile, immense contrée de sable de plus de trois cent mille kilomètres carrés ; enfin, au sud, vers le Thibet, le massif des Kouen Loun à l'ouest et la chaîne de l'Altyn Tagh à l'est.

De nombreuses rivières descendent des Tian-chan, mais la nature du sol et la sécheresse de l'air font que la plupart d'entre elles disparaissent avant d'avoir irrigué la plaine. Rares sont celles qui atteignent le Tarim, le fleuve du Sin-Kiang qui, tel les oueds marocains, coule dans un lit trop vaste qu'il occupe rarement. Après avoir traversé la province d'est en ouest au pied des Tian-chan, presque en bordure du désert de Talka Makan, le Tarim va se jeter dans le lac du Lob Nor qui peu à peu se comble.

Seules sources de vie dans le désert, les oasis se sont tout naturellement épanouies au pied des versants nord et sud des Tian-chan et au pied de

l'Altyn Tagh, là où les rivières jaillissent des montagnes et n'ont pas encore eu le temps d'être absorbées par l'air et la terre.

Le dessèchement du Sin-Kiang se continue de nos jours, mais il se réalise si lentement que rien ne permet de penser que c'était, il y a deux mille ans, une région plus riche qu'aujourd'hui. Toute prête à croire au contraire qu'en vingt siècles peu de chose ont changé et qu'il faudrait remonter infiniment plus loin dans le temps pour retrouver les traces d'un Sin-Kiang prospère. Il ne faut pas chercher la richesse dans le passé, mais elle pourrait être devenue d'ici trente à cinquante ans, une réalité. Les ressources minérales du Sin-Kiang sont, en effet, considérables ; il s'y trouve en grande quantité de la houille, de l'argent, du zinc, du cuivre, de l'or, de l'asphalte, du pétrole, du naphte, du jade... Il y a quelques années encore, aucune prospection rationnelle n'avait été effectuée et seules fonctionnaient quelques exploitations locales équipées d'une façon rudimentaire. D'après les nouvelles qui nous arrivent de Chine, il semble que l'exploitation des richesses naturelles du Sin-Kiang commence à se développer sur une grande échelle, sans doute avec l'aide de techniciens soviétiques. Si, dans le même temps, des barrages, des canalisations, des plantations de forêts captent, dirigent, fixent l'eau qui coule en abondance mais se perd avant d'avoir été utile, alors peut-être, grâce à l'intelligence et au travail de l'homme, le Sin-Kiang cessera-t-il d'être un désert pour devenir une terre favorable à ceux qui y vivent.

Peu de nuages arrivent jusqu'à cette partie du

monde où se trouve le point le plus éloigné de la mer. La pluie y tombe très rarement et nulle part elle n'est assez abondante pour permettre les cultures. La sécheresse est le trait dominant de ce climat continental et, grâce à elle, des manuscrits, des fresques, des vestiges de toutes sortes datant d'il y a quinze ou vingt siècles ont été retrouvés intacts.

Dès le début de l'Histoire nous voyons l'actuel Sin-Kiang occupé par un peuple indo-européen s'adonnant à l'agriculture et constituant avec les Aryens de l'Inde le point le plus avancé vers l'est de la civilisation indo-européenne. Ces habitants ne gênent guère les nomades Turko-Mongols qui vivent dans la montagne près des pâturages. Ce sont sans doute les descendants de ces nomades que l'on rencontre encore aujourd'hui.

Au III^e siècle avant Jésus-Christ, des Huns envahissent le pays, ils se contentent de lever les tributs, mais les Chinois inquiets de savoir des Barbares à proximité de leurs frontières, les combattent. Une lettre de Tch'ao-ts'ouo à l'empereur Wen¹ de la dynastie des Ts'ien-Han, écrite en 169 nous apprend, outre les différences de techniques de combat entre les Huns et les Chinois, la tactique de guerre de ces derniers qui consiste à savoir exploiter les dissidences éclatant à l'intérieur des tribus barbares. « La race turbulente des Huns, écrit Tch'ao-ts'ouo, désole notre frontière septentrionale. Aller, venir, tournoyer, voltiger, se déplacer sans cesse, accourir puis disparaître, voilà la vie de ces gens-là. Aussi

1. Voir P. Wieger : *La Chine à travers les âges*.

avons-nous dû abandonner les territoires qui confinent à leurs steppes, même à l'intérieur de la Muraille, presque jusqu'au Fleuve. Les combattre est difficile parce que la tactique des deux nations n'est pas la même. Les Huns tirent des flèches en galopant. Nous, Chinois, nous évoluons sur des chars de guerre. Dans nos plaines nous avons parfois l'avantage sur eux. Dans leurs montagnes nous n'arrivons même pas à les joindre. Or, voici que la horde Tongouse I-K'iu offre de se soumettre à nous. C'est une heureuse chance. Ce fut toujours la règle en Chine de combattre les Barbares par des Barbares. Recevez ces gens-là avec faveur. Donnez-leur des vêtements, des vivres, des cuirasses, des arcs et des flèches. Ils ont leurs propres chevaux et font la guerre à la manière des Huns. Faites d'eux les gardes de notre frontière, sous un général et des officiers chinois, qui sachent se plier à leur caractère et se faire accepter par eux. Ainsi la défense de la frontière ne coûtera presque plus rien et l'Empire vivra en paix. »

Une autre tactique chinoise consiste en la création d'une cavalerie lourde où est enrôlée la canaille que l'on envoie se battre contre les Huns jusque dans la vallée du Tarim. De cette façon, dans le même temps, les chefs militaires chinois épurent l'Empire et protègent les frontières. En général, les troupes entières périssent ; les hommes qui survivent s'établissent sur place comme colons, mais ils disparaissent tôt ou tard dans des guet-apens ou des combats obscurs.

Bien avant l'ère chrétienne, donc, les Chinois

s'intéressent au Turkestan : ils veulent y être présents pour des raisons stratégiques et commerciales. Ils s'y maintiendront plus ou moins régulièrement jusqu'à nos jours. C'est du reste par ce désert traversé de pistes, parsemé de riches oasis, champ de bataille, théâtre de révolutions et de répressions que la Chine reçoit les influences religieuses, philosophiques et artistiques de l'Inde, de la Bactriane et des pays de l'Ouest en général.

En 126 avant Jésus-Christ, l'explorateur chinois Tchang-K'ien entreprend un voyage de reconnaissance vers les territoires de l'Ouest, en vue d'ouvrir des relations avec les autres peuples. Il traverse le Tarim, visite, entre autres, le royaume de Samarkand, détermine les deux voies de pénétration de l'Inde par Kaboul et par Khotan et pressent, par diverses observations, qu'il doit exister un passage direct entre le Sud de la Chine et l'Inde par le Thibet.

Il rapporte de son voyage des renseignements ethnologiques et commerciaux qui, à l'époque, sont une véritable révélation.

Ptolémée décrit avec précision la Route de la Soie suivie par les caravaniers qui, venant de Chine, traversaient le Turkestan et allaient vendre à Babylone, à Tyr et à Alexandrie leurs soies précieuses. Il cite le Pamir, le pays de Kachgar, de Koutcha, le fleuve du Tarim. La route qu'il décrit correspond au Nan-Lou.

Les échanges commerciaux s'arrêtent avec la chute de l'Empire romain. Ils reprendront plus tard avec Byzance, surtout sous le règne de Justinien.

Au v^e siècle, le christianisme nestorien arrive jusqu'au Sin-Kiang, et dès le VII^e siècle, des pèlerins bouddhistes, notamment Hiouen-T'ang, pénètrent en Chine à travers le Turkestan. La route qu'ils suivent passe par le sud des Pamirs, puis par les oasis de Khotan, Tchargalyk, Touen-Houang. Ce n'est ni le Pé-Lou ni le Nan-Lou, mais une troisième route qui, après avoir touché Kachgar, redescend vers le sud du Sin-Kiang, au pied de l'Altyn Tagh. Les pèlerins mettent plusieurs années pour accomplir leur voyage et décrivent ensuite avec émerveillement ce qu'ils ont vu. C'est le moment où le bouddhisme exerce une grande influence sur le Turkestan ; des temples, des statues et des fresques d'une grande beauté en témoignent.

En 751 se déroule la bataille de Talas, au nord du plateau des Pamirs. Les armées arabes y battent les armées chinoises de la dynastie Tang. L'issue de la bataille décide de l'influence musulmane dans cette partie du monde.

Dès le ix^e siècle, les habitants du Turkestan subissent une domination turque très étroite ; à l'est les Ouigours constituent le « Royaume des cinq Villes » (*Bechbalygh*) qui s'étend de Koutcha à Koumoul, tandis qu'à l'ouest le Khan des Karlouk rattache Kachgar, Aksou, Yarkend et plus tard Kothan à l'ensemble de ses possessions dont le centre est la ville de Tokmak au nord de Kachgar.

Le turc devient la langue officielle, mais la turquisation est surtout effective sur les pentes du Pamir et dans les vallées du Tian-chan, où les nomades cèdent la place aux nouveaux conquérants.

Au XIII^e siècle, Ogotai Khan, fils de Gengis Khan, continue les conquêtes de son père. Il étend la puissance des Mongols non seulement sur de nouvelles régions de Chine, mais également sur l'Europe, où elle n'est arrêtée qu'en 1241, en Silésie, peut-être grâce à l'annonce de la mort de l'empereur. La progression des conquêtes mongoles terrorise le monde chrétien. Innocent IV décide d'envoyer une mission de paix jusqu'aux terres lointaines avec sans doute l'arrière-pensée qu'un jour il sera possible d'évangéliser les Mongols.

En avril 1245, le franciscain italien, Jean de Plan Carpin, quitte Lyon. Il met un an pour atteindre, près de Caracorum — capitale des Mongols — la résidence d'été du successeur d'Ogotai, son fils, Koujouk, dont on fête le couronnement. Jean de Plan Carpin pénètre dans le Turkestan par le nord-ouest, après avoir suivi le cours de la Syr Daria, il traverse le nord du Sin-Kiang et atteint ainsi la Mongolie. Dès son arrivée, il remet à Ogotai le message de paix et les présents dont l'a chargé Innocent IV, mais il n'obtient pas la réponse apaisante qu'il souhaite. A son retour, il écrit l'*Historia Mongalorum* ; ce livre contient souvent des renseignements tout à fait erronés ; c'est néanmoins le premier ouvrage qui parle des populations mongoles.

Quelques années plus tard, saint Louis, roi de France, envoie à son tour un émissaire chargé de répandre la religion du Christ. Cette fois, c'est un dominicain flamand, Frère Rubrouck. Il part au mois de juin de l'année 1253. La route qu'il prend est presque la même que celle suivie par Jean de

Plan Carpin. Mangou, le successeur de Koujouk, l'accueille chaleureusement. Il autorise dans son Empire des débats publics où bouddhistes, chrétiens et musulmans assurent la supériorité de leur religion. Toutefois, il refuse le droit de prêcher à Rubrouck, qui s'en revient donc sans avoir évangélisé les Mongols.

Ni Jean de Plan Carpin ni Rubrouck ne font largement connaître ce qu'ils ont vu. C'est Marco Polo qui révèle l'Asie au monde occidental quand, après y avoir séjourné vingt ans, il écrit *le Livre des Merveilles*, qui connaît immédiatement un succès extraordinaire.

Marco Polo n'a pas vingt ans lorsque, en 1271, accompagné de son père Nicolo et de son oncle Matteo, il part pour l'Orient.

Les voyageurs emmènent avec eux, outre de riches présents et des marchandises — n'oublions pas que les Polo sont avant tout des marchands — de l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre de Jérusalem, et un message du nouveau pape, Grégoire X. Pour Nicolo et Matteo c'est le second voyage ; ils connaissent déjà l'empereur des Mongols, et c'est Koublaï-Khan lui-même qui leur a demandé d'apporter l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre. Après avoir traversé l'Arménie et la Perse, les trois voyageurs arrivent à Ormuz au bord du golfe Persique. Peut-être ont-ils un moment l'intention d'aller en Chine par mer ? Ils ne réalisent pas ce projet et, après quelque temps, s'enfoncent dans les terres, repartent vers le nord, traversent le désert de Lout, atteignent la plaine de l'Amou-Daria, s'arrêtent à la

ville de Balkh, « où Alexandre prit pour femme la fille de Darius », puis, franchissant par un col le massif de l'Hindou-Kouch, pénétrant dans le Turkestan par le sud-ouest — sans doute après être passés par le Cachemire — et arrivent enfin à Kachgar. Je crois qu'entre le Cachemire et Kachgar, nous avons suivi en sens inverse presque la même piste que celle qu'empruntèrent les Vénitiens.

Marco Polo parle assez peu de Kachgar ; toutefois il remarque qu'on y trouve « moult beaux jardins et vignes », « coton assez » et « maints marchands qui vont par le monde » ¹. Après avoir quitté Kachgar, les voyageurs se dirigent vers Yarkend et traversent le Turkestan en suivant le même chemin que celui des moines bouddhistes — que Marco Polo appelle Lop — à Touen-Houang, puis, remontant vers le nord-est, ils traversent le désert de Gobi et atteignent après plusieurs mois la ville de Cambaluc, l'actuel Pékin, dont l'empereur Koublaï-Khan, vainqueur des Chinois, mais subjugué par leur civilisation, a fait sa capitale. Marco Polo a longuement décrit son émerveillement devant la richesse, le raffinement et la beauté de Cambaluc. Il vécut près de vingt ans à la Cour et servit même d'ambassadeur à l'empereur Koublaï-Khan.

Au cours de la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, le triomphe de l'Islam devient presque complet dans le Turkestan.

C'est au ^{xvii}^e siècle qu'ont lieu les premiers contacts entre la Chine et la Russie.

1. Voir le livre *Marco Polo*, de Ciotto Dainelli.

Le Sin-Kiang voit souvent d'effroyables massacres de populations. En 1759, par exemple, l'empereur chinois Kien Long de la dynastie des Ts'ing, après avoir vaincu l'Empire djoougare et rétabli la domination chinoise, fait égorger six cent mille hommes. A ce moment, les Mongols Togourts qui avaient fui l'Empire djoougare et s'étaient réfugiés au ^{xvii}^e siècle dans le Bas Oural et la Basse Volga, veulent regagner le Turkestan. Ils partent 400 000, mais 120 000 seulement atteignent le but ; les autres et les trois quarts du bétail meurent de froid et de faim pendant le voyage.

Au siècle suivant, les Musulmans se révoltent : ils sont exterminés.

La population incroyablement mélangée du Sin-Kiang est un reflet de son histoire mouvementée. Il faut la considérer sous deux angles distincts : l'angle linguistique et l'angle anthropologique.

D'un point de vue linguistique — exception faite des Chinois qui parlent évidemment chinois et des Tadjiks qui parlent une variété de persan — les habitants appartiennent au groupe turko-mongol dont Leroi-Gourhan, dans *l'Encyclopédie française*, dit « qu'ils constituent un ensemble complexe sur lequel a toujours flotté une grande indécision de termes ». Ils parlent généralement le djagataï, qui n'est autre que le turc oriental. Il en existe plusieurs dialectes qui diffèrent du reste peu les uns des autres. D'un point de vue anthropologique, le Sin-Kiang se trouve dans la région frontière de la race

blanche et de la race jaune, de sorte que toutes les transitions entre ces deux types peuvent s'y rencontrer.

Les principaux groupes ethniques sont les Kirghizes, les Kazaks, les Turcs de l'Altaï, les Ouzbeks, les Ouïgours, les Mongols Togourts.

Les Européens donnent le nom général de « Turkmènes » aux habitants des oasis ; toutefois sur place le mot « Turki » désigne à la fois les habitants et la langue qu'ils parlent (le *djagataï*).

Toute la population pratique la même religion — sauf les Mongols qui sont lamaïstes — porte le même costume, mange la même nourriture dont la base est la galette de froment ou de maïs.

Peu de Chinois habitent le Sin-Kiang ; ceux qui y vivent sont en général des fonctionnaires ou des militaires.

Enfin les Dounganes, Chinois musulmans parlant le turki et qui dominent à Ouroumchi, forment une caste à part. Ils ne sont guère aimés par le reste de la population. Ce sont des artisans ou des commerçants.

Dans les oasis, les cultures très riches varient suivant les régions et les altitudes : maïs, blé, orge, riz ou coton y poussent à profusion ; de même les légumes et les fruits — abricots et pastèques entre autres — y abondent.

Le bétail est nombreux dès que les pâturages le permettent : moutons, chèvres, bœufs, vaches, yaks, chevaux et chameaux.

Les caravanes du Sin-Kiang font surtout du commerce avec la Russie et avec l'Inde. Elles ven-

dent des cotonnades, du feutre, des tapis, de la laine, du duvet, du hachisch, du thé. Elles achètent à l'U.R.S.S. des tissus, du bétail, du sucre, de la fonte, du fer, du cuivre, des objets de quincaillerie, des bougies, des allumettes ; à l'Inde, des peaux de chèvres tannées, du sucre, des épices, du thé, des objets métalliques.

C'est avec l'une de ces caravanes commerciales partant vers l'Inde, pour la ville de Gilgit dans le Cachemire, que nous avons voyagé depuis Kachgar, la belle oasis de l'Ouest. Auparavant, venant d'Ou-roumchi, la capitale, nous avons traversé le Sin-Kiang en camion, en empruntant la route du Nan-Lou qui passe par Karachar, Koutcha et Aksou.

I

« L'AVION »

Ce matin, 7 avril 1948, nous quittons Nankin. Le voyage commence ; j'en éprouve une sorte de détente qui me donne envie de dormir.

L'agitation de ces dernières semaines, les avions annoncés, puis décommandés au dernier moment, les démarches auprès des services militaires, les explications sans fin pour justifier notre voyage, les heures d'attente pour obtenir les visas de sortie de Chine par le Sin-Kiang et puis les visas d'entrée aux Indes, ont été une rude épreuve pour les nerfs : désordre, gentillesse, intelligence, paperasserie, bêtise, se sont succédé, nous laissant, suivant les jours, pleins d'espoir ou désespérés de jamais rien obtenir. Dans la Chine du Kuo-Min-Tang rien n'est impossible, mais presque tout est difficile, il n'y a jamais de « oui », jamais de « non », presque tou-

jours un « peut-être », et un sourire qui ne veut nullement dire que tout va bien.

Il a fallu résoudre la grave question de la monnaie à emporter. Quelle serait celle que l'on accepterait partout, qui garderait sa valeur ? Chacun nous a prodigué ses conseils :

— Emmenez des roupies.

— Non, pas de roupies, personne n'en voudra dans le Sin-Kiang, prenez des dollars américains, ça passe partout.

— Ni roupies ni dollars, prenez de l'or, il n'y a que cela qui soit sûr !

Les avis cependant concordaient sur un point :

— N'emmenez surtout pas d'argent chinois ; le yen ne vaut rien.

Un des symptômes les plus apparents de la débâcle actuelle, de la chute proche du régime, c'est l'inflation. Le matin on part faire ses courses avec une petite valise ou un sac bourré de billets de 10 000 yens qui valent moins que la veille et plus que le lendemain.

Après avoir longuement pesé le pour et le contre, nous avons décidé d'emporter des barres d'or. Je les porte dans une bourse de cuir attachée autour de la taille à même la peau. (Nous pensons qu'en cas de vol on soupçonnera moins une femme qu'un homme de transporter l'argent.) Toute notre fortune est là. Il y a quelques jours, alors qu'elle était encore en billets de vingt dollars américains, je l'avais perdue. Je m'en étais aperçue le matin en arrivant de Changhaï, où nous venions de passer deux jours.

Où l'avais-je égarée ? Dans la rue ? Dans le train ? A la gare ? Affolés, nous avons écrit, téléphoné partout ; puis, tout simplement, deux jours plus tard, on nous avait appelés de la Compagnie des Chemins de fer : de l'argent avait été trouvé dans le train de Changhaï ; d'après la liste des voyageurs, c'était dans notre compartiment. Nous courûmes à la gare prendre notre fortune et remercier l'employé du train. Nous ne savions que faire pour lui, quel cadeau lui offrir. Avec la somme trouvée, il aurait pu vivre tranquille jusqu'à la fin de ses jours... Telle est (et plus souvent que ne le pense l'étranger) l'honnêteté chinoise. L'homme, un vieillard au sourire malicieux et aux yeux pétillants, nous demanda d'organiser un repas dans un bon restaurant chinois et d'y convier sa famille et ses amis. Ce que nous fîmes, et ce fut là le seul remerciement qu'il voulut bien accepter.

Hier, d'interminables discussions occupèrent tout l'après-midi. Nous finîmes par obtenir l'autorisation d'emporter tous nos bagages. Un gros pourboire adoucit l'employé. Il nous déclara que nous avions de la chance : un voyageur venait de se décommander. Son sourire amusé exprimait sans détour que ni lui ni nous n'étions dupes de l'histoire du voyageur qui se décommande. Chaque passager a droit à quinze kilos ; nous en avons cent vingt, car nous avons là du matériel de camping, quelques provisions et des films. Dans la soirée, nous avons rencontré notre ami thibétain, Abdul Wahid, qui devait partir avec nous. Un avis de la Compagnie venait de lui annoncer qu'il n'y avait plus de place dans

l'avion. Le voyageur existait donc ; c'était même notre ami — il ne s'était pas décommandé, on l'avait décommandé.

Ce matin en arrivant à l'aérodrome, l'embarquement des bagages est remis en question. On exige de peser nos colis à main ; on les refuse. Nous bourrons nos poches et abandonnons les deux petites valises vides. Wahid nous regarde partir tristement. Il viendra nous rejoindre par le prochain avion, dans quinze jours, si tout va bien, car il n'y a que deux services par mois. Nous avons fait sa connaissance il y a quelques semaines, alors qu'il arrivait de Lhassa, par l'Inde, pour prendre part à une conférence économique. L'idée de rentrer chez lui en passant par le Sin-Kiang et le Cachemire lui plut et il décida de nous accompagner.

A 9 heures, l'avion décolle. C'est un vieux Dakota. Nous sommes serrés les uns contre les autres. Les sièges de toile, tendus sur des barres de fer le long de la carlingue, sont inconfortables et les bagages fixés au centre empêchent d'étendre les jambes.

Notre pilote est sino-américain ; tous les passagers chinois. Vers midi, nous arrivons au-dessus de Sian, le ciel se dégage. Toute la plaine donne une impression de grande richesse. Pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé. Les villages emprisonnés entre leurs murailles se confondent avec le sol : terre, maisons, routes, tout est de la même couleur jaune, poil de chameau. Nous abordons le pays du « loess », cette terre fertile, poreuse, perméable, prête à l'érosion et que le vent pendant des siècles arracha

à la Mongolie et aux Ordos pour l'amener jusqu'à la Chine du Nord.

Le Hoang-Ho — le fleuve Jaune — règne en seigneur sur la Chine du Nord et spécialement sur la Grande Plaine, qu'il rompe ses digues, qu'il envahisse les champs et les villages, la famine et la mort s'abattent sur le pays. Ce fleuve vagabond, « l'Ingouvernable », « le fléau des Fils de Han », changea d'embouchure plusieurs fois, inondant des provinces entières.

L'histoire de la Chine est jalonnée de catastrophes et de drames provoqués par l'eau : ou il n'y en a pas assez ou il y en a trop. Dans le *Chou King*, qui contient les plus vieux textes chinois, l'empereur Yao, qui régnait en 2145 avant Jésus-Christ, se plaint : « Ah ! les grandes eaux détruisent tout. Seules les montagnes et les collines émergent. La nappe s'étend jusqu'à l'horizon. Combien le peuple est à plaindre ! Quelqu'un pourrait-il remédier à ce fléau ¹ ? »

Et Yao, incapable d'arrêter les inondations, abdique en faveur de Chounn. En 2059, un ministre de Chounn, U, le canalisateur, donne un compte rendu des travaux qu'il fit reprendre pour remédier à la grande inondation. Il creuse des tranchées, relie entre eux les affluents et le fleuve et crée ainsi le premier réseau de canaux chinois ².

Nous atterrissons à Sian ; juste le temps de faire

1. P. Wieger, *La Chine à travers les âges*.

2. *Ibid.*

le plein d'essence. Les armées communistes ne sont pas loin d'ici ; c'est dans cette province, la province du Chen-Si, qu'elles s'installèrent après la Grande Marche de Mao Tsé-toung et de ses compagnons, quand, en 1934, attaqués par Tchang Kaï-check, ils furent contraints de quitter la province du Kiangsi dans le sud-est. Ils décidèrent de remonter vers le nord-ouest. En un an, ils parcoururent à pied près de 12 000 kilomètres, dans des conditions effroyables et sans cesser de combattre. 10 000 seulement sur les 90 000 hommes partis arrivèrent dans le Chen-Si, mais 30 000 nouveaux partisans vinrent se joindre à eux. Ils se fixèrent dans le nord de la province, là où le Hoang-Ho dessine une immense boucle vers le nord.

Après avoir quitté Sian, nous sommes pris dans les nuages et nous y restons plusieurs heures, puis soudain un mur de montagnes émerge de la brume, l'avion vire à angle droit vers l'ouest et quelques minutes plus tard se pose à Lan-Tchéou. L'aérodrome, sorte de prairie tout étirée, s'étale au pied des montagnes. On nous annonce qu'on repart immédiatement ; nous avons le temps de prendre une tasse de thé et quelques biscuits. Il fait froid. Nous ne sommes plus que dix passagers, dont un général, « chef d'état-major des armées de l'Ouest », gros Chinois, rond, court, épais. Au moment du décollage, alors que nous sommes au bout de la piste et que les moteurs tournent déjà, un homme accourt vers nous : on vient d'apprendre par téléphone que le temps est mauvais vers Sou-Tchéou ; nous ne pouvons pas partir. Un vieil autobus nous emmène

vers Lan-Tchéou, à la *Maison du Nord-Ouest*, hôtel triste et confortable.

Nous nous promenons dans la ville. Une foule assez silencieuse, marchant à petits pas rapides, se presse dans les rues. Les visages ne sont plus les mêmes qu'à Nankin. Ils me semblent plus beaux, plus graves. Les petites boutiques se ressemblent. Des potiers ambulants vendent des bols blancs et bleus et d'autres d'un beau marron foncé et brillant. Leurs formes n'ont pas varié depuis des siècles. Quelques magasins modernes et gris tentent le client avec des produits chinois cherchant à imiter les produits américains. Je retrouve, comme dans toutes les villes et dans tous les villages de Chine que j'ai visités, le marchand de cercueils : cercueils lourds et massifs pour les riches, cercueils légers pour les pauvres. Dans plusieurs maisons, j'entrevois une pièce sombre où un cheval, les yeux bandés, attelé à une barre de bois, tourne inlassablement pour moulinet la farine.

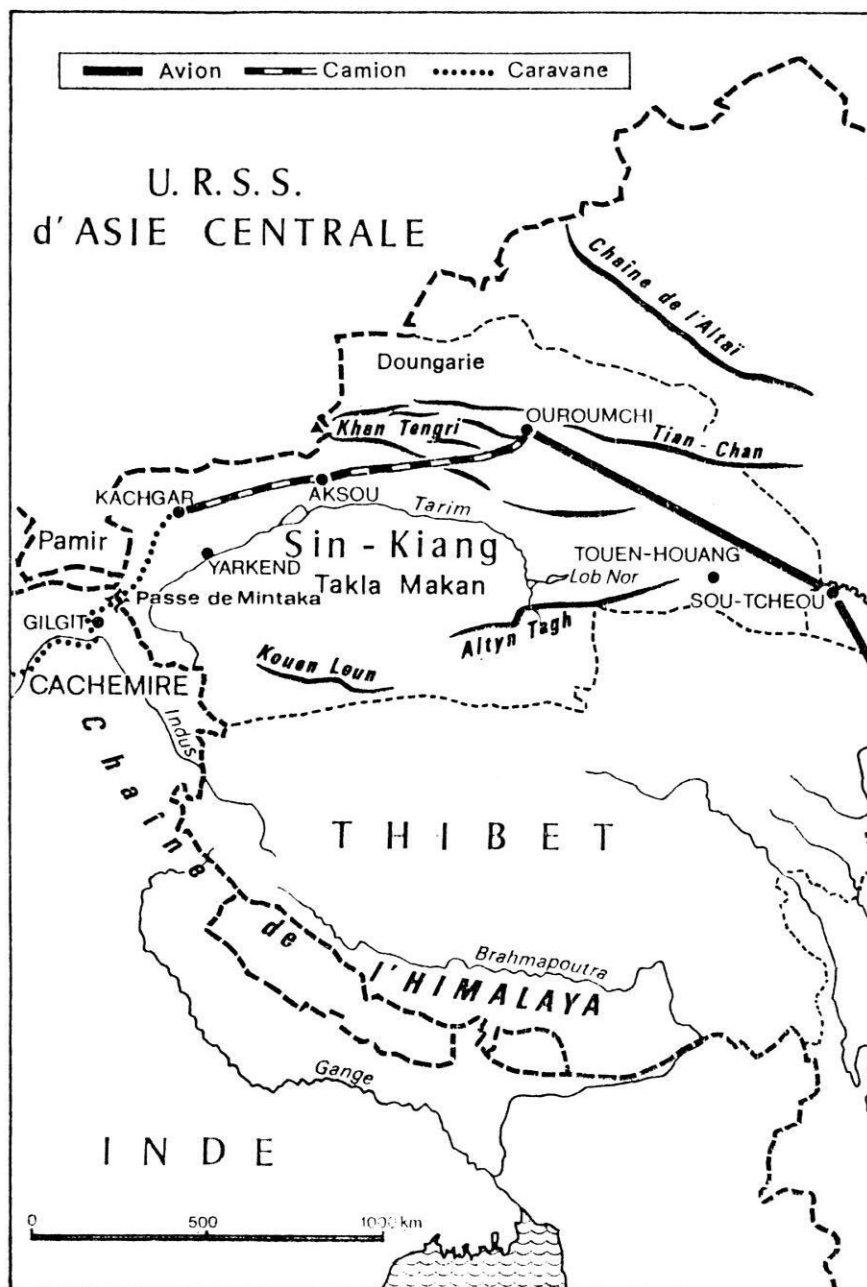
Le lendemain, nous repartons très tôt. Dans les rues encore désertes et silencieuses, seuls passent rapidement quelques marchands ambulants. Sur les plateaux de leur bambou à épaule, ils portent d'un côté un petit brasero ; de l'autre, des bols, des baguettes, des nouilles et des petits pains chauds. Il a neigé sur les montagnes. Le soleil perce un léger voile de brumes ; le ciel est bleu. Nous décollons immédiatement. Le Hoang-Ho coule paisiblement ; nous survolons des montagnes aveuglantes de blancheur dans le soleil levant ; j'ai l'impression de frôler leurs sommets. Mais bientôt l'aridité com-

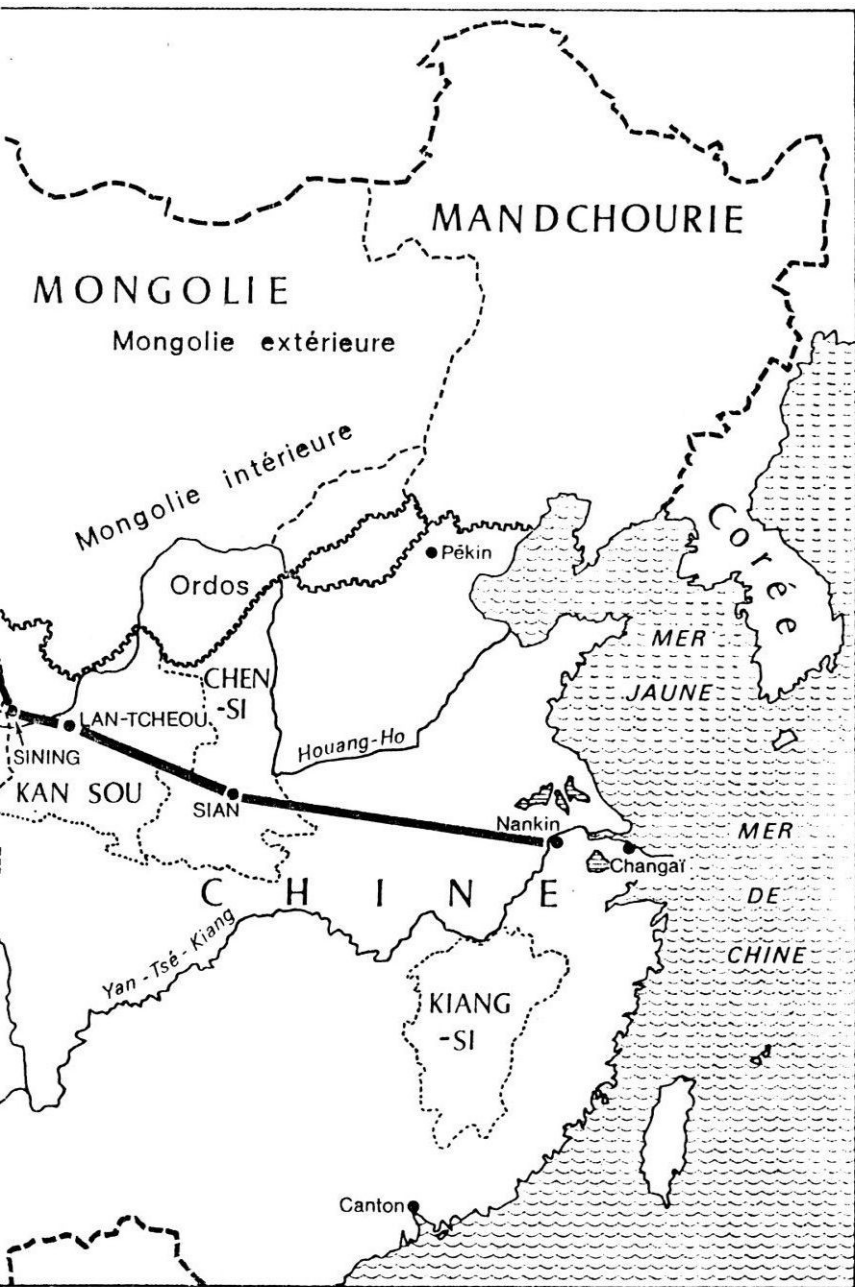
menge ; je vois à ma droite la Muraille de Chine qui court solitaire dans le désert, barrière qui vue du ciel semble toute petite, dérisoire, et que les Chinois pourtant dressèrent en 250 avant Jésus-Christ pour se protéger contre les Barbares.

Nous arrivons assez vite à Sou-Tchéou. A quelques kilomètres de la ville, nous nous posons dans un désert de cailloux gris où une croix de cailloux blancs et un drapeau indiquent l'aérodrome. Pas un bruit, pas un homme à l'horizon. Le pilote nous emmène vers une sorte de caserne en terre battue. Les murs décorés de fresques montrent le soldat chinois à la guerre : tuant, tué, lançant des grenades, bombardant, bombardé, le tout tristement affreux. Dans une grande cour intérieure, abandonnée et déserte, deux pigeons blancs roucoulent, serrés l'un contre l'autre. Pas d'autres traces de vie. Nous sommes au fin fond du Kansou, aux portes du désert. L'air est transparent, sec, la lumière aveuglante. Après quelque temps, un camion arrive de la ville, il apporte l'essence. Il ne quitte pas Sou-Tchéou avant d'avoir vu l'avion dans le ciel.

Nous emportons dans la carlingue le carburant nécessaire au retour. « Défense de fumer. » L'avion bondé de colis et de bidons plus ou moins bien fixés, décolle difficilement, pendant plusieurs centaines de mètres, il roule plutôt qu'il ne vole, puis rebondit plusieurs fois et finit enfin par s'élever.

Cette dernière étape doit être la plus longue et la plus dangereuse. C'est entre Sou-Tchéou et Ouroumchi que les avions disparaissent souvent, soit





qu'ils s'écrasent sur la montagne, soit qu'une panne les oblige à se poser dans le désert. On quitte Sou-Tchéou sans connaître les conditions atmosphériques futures et dans l'avion aucune communication avec la terre n'est possible.

A vol d'oiseau, nous ne sommes guère éloignés de Touen-Houang où Paul Pelliot, au cours de sa mission au Turkestan (1906-1909), fit des découvertes d'une très grande importance pour la connaissance de la civilisation chinoise. Dans *La Haute Asie*, il dit lui-même : « Une des grottes des mille Bouddhas de Touen-Houang, murée vers 1035, a livré à Sir Aurel Stein et à moi-même des milliers de manuscrits et des centaines de peintures. » Il fit don de ses trouvailles à la Bibliothèque nationale, faisant ainsi de la France, à ce moment-là, le pays le plus riche en manuscrits chinois.

Nous survolons le désert de Gobi. Une légère brume fait paraître le sable bleuté ; il est sillonné de grandes crêtes parallèles creusées par le vent et qui semblent bondir comme des vagues pour se briser là où le sable plus pâle apparaît tel un rivage. Je vois une piste qui bientôt meurt dans le sable. Nous aurions pu la suivre... mais il aurait fallu des jours de marche pour atteindre Ouroumchi. Les montagnes des Tian-chan apparaissent à l'horizon. Nous survolons une première passe assez mauvaise, puis une seconde beaucoup plus dure. Le temps est heureusement clair, mais les trous d'air nous aspirent et nous rejettent. L'avion danse et tangué ; puis s'engage entre deux rangées de montagnes. Nous volons plus bas que les crêtes, au-

dessus d'une vallée sinueuse qui nous force à virer tantôt à droite, tantôt à gauche.

Tout le monde se tait, l'œil fixé sur les hublots. J'écoute le bruit des moteurs.

Une demi-heure plus tard, nous nous posons à Ouroumchi, capitale du Sin-Kiang. La partie du voyage la moins fatigante, la plus longue kilométriquement (3 000 kilomètres environ) et la plus courte quant à la durée — la plus dangereuse aussi peut-être — est terminée.

II

OUROUMCHI ¹

Au premier regard, Ouroumchi me paraît un grand village qui n'est pas encore une ville ou ne l'est plus. Des maisons grises et des terrains vagues bordent les longues rues de terre battue trop larges pour le nombre de véhicules. Les passants sont vêtus de noir. Les hommes chaussés de bottes et coiffés d'une casquette. Parfois une tache de couleur éclate : une robe chinoise.

Les agents de police, en uniforme impeccable — gants blancs jusqu'au-dessus du coude — perchés sur des guérites, dirigent la circulation : d'innombrables caravanes de chameaux. Princiers, la lippe blasée, le dos chargé de sacs de charbons, ils avancent lentement, les uns derrière les autres, chacun relié au précédent par une corde fixée à une cheville de bois qui leur traverse les narines. Des attelages qu'un son de clochettes annonce de loin les dépassent en galopant. Des ânes trottent par petits

1. Un recensement fait en 1912 annonce 70 000 habitants.

groupes conduits par un seul homme qui fait claquer son fouet. Des cavaliers — ce sont parfois deux jeunes garçons rieurs et graves, montés sur le même cheval — se promènent, s'arrêtent çà et là pour bavarder avec des amis, puis repartent au galop. Parfois un camion ou quelque vieille voiture de maître débouche à un carrefour en klaxonnant bruyamment.

Telle fut ma première image d'Oouroumchi. Mais bientôt je découvris que la ville était faite d'une série de villages bien distincts les uns des autres et tous ceinturés dans la même double enceinte de muraille.

Au-delà c'est le désert. On dit qu'à un certain endroit s'étend un terrain brûlant connu sous le nom de « la Plaine Enflammée ». Les oiseaux évitent de survoler cet espace blanc d'efflorescence en été, grisâtre en hiver au milieu de la neige¹.

Oouroumchi se dresse au pied des Tian-chan, les Montagnes Célestes, et, sur la rive droite de Lan-Soun. Elle fut fondée sous la dynastie des Han et fut jadis le Bichbalik des Mongols et des Turcs. Son importance varia suivant les époques ; elle fut plusieurs fois anéantie et toujours reconstruite.

C'est le gouvernement chinois qui, au siècle dernier, l'a choisie comme capitale. La situation est bonne en effet pour un « seigneur » qui se sait dans un pays où les révoltes éclatent comme le feu. Il ne se sent pas encerclé, il peut veiller au calme de la Dzoungarie naturellement instable et turbulente,

1. Cf. E. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*.

prendre son poulx ; il peut aussi surveiller les caravanes qui sillonnent les pistes entre la Chine et l'Inde. Enfin, il commande le seul défilé praticable pour des troupes munies de canons. Défilé par où l'armée chinoise fit du reste irruption en Kachgarie, en 1871, quand s'unissant à une autre armée venant de Hami, elle dispersa les forces de Yacoub Beg, le chef musulman qui pendant quatorze ans régna sur le pays.

Nous sommes les hôtes du gouvernement chinois, et comme tels nous habitons à « la Maison militaire des invités ». Deux chambres plutôt confortables, ni belles ni laides, mais d'un style bâlard, y sont à notre disposition. Elles sont meublées de deux lits, d'une table, d'une bassine et d'un broc à eau, d'un fauteuil aux ressorts exténués au point d'être presque morts et d'un très beau poêle russe, rond, montant jusqu'au plafond, encastré dans le mur mitoyen, et chauffant ainsi les deux pièces à la fois.

Deux soldats ont pour mission de nous servir ; ils s'en acquittent fort mal. L'un est grand, naturellement élégant, et se met au garde-à-vous dès qu'il croit qu'on s'adresse à lui ; l'autre est petit, avec des jambes arquées et a toujours l'air absent ; je l'appelle Petite Merveille. On leur a sans doute expliqué qu'il ne fallait pas nous quitter ; dès que nous arrivons, ils entrent avec nous et restent plantés là. Comme ils ne veulent pas avoir l'air inoccupés, ils changent les objets de place, activent le feu, examinent l'appareil de photos, puis s'arrêtent enfin en position de repos. La seule chose qu'ils s'obstinent à ne pas faire, c'est le ménage, et la

poussière s'accumule. Exaspérée, je me réfugie parfois dans la pièce du fond. Je les injurie en français d'une voix suave. Cela ne les peine nullement. Ils ne comprennent pas.

Le premier Officiel que nous voyons est M. Liou, le « chef, du bureau des Affaires étrangères du Sin-Kiang ». Il habite à l'écart des rues principales, celles qui m'ont semblées grises et tristes. On arrive chez lui par un petit chemin de campagne. L'herbe y est encore rousse, les arbres nus ; l'hiver n'est pas oublié.

M. Liou nous reçoit avec toute la politesse et la retenue chinoises. Il nous observe et nous questionne :

— Pourquoi venez-vous au Sin-Kiang ?

Que de fois déjà, à Nankin, on nous a posé cette question, et que de fois encore on nous la posera !

— Nous ne voulions pas rentrer en France directement ; nous avons pensé que rejoindre l'Inde en caravane à travers le Sin-Kiang et les Pamirs serait intéressant et beau.

C'est l'exacte vérité, mais jusqu'à présent elle n'a convaincu personne.

— Vous savez que c'est un très long voyage et un voyage incertain, insiste M. Liou.

— Oui, mais nous voulons le faire. Comment peut-on rejoindre Kachgar ?

— Il n'y a pas de service entre Ouroumchi et Kachgar ; toutefois, des camions ou des caravanes font le voyage pour transporter des marchandises.

— A qui devons-nous nous adresser pour trouver des places dans un camion ?

— Vous pourriez peut-être aller voir de ma part le général Chao, c'est lui qui dirige toute la circulation, poursuit M. Liou, sans grand enthousiasme.

C'est drôle, en Chine, on ne parle jamais d'un caporal ou d'un capitaine ; c'est à se demander s'il existe des grades intermédiaires entre le pauvre gars de deuxième classe et le général. Puis il continue :

— Mais une fois que vous serez à Kachgar, êtes-vous sûrs de trouver une caravane pour aller vers l'Inde ?

— Pour le moment, nous voulons repointre Kachgar ; une fois là, nous verrons comment organiser la suite du voyage.

M. Liou sourit, hoche la tête, cligne les paupières et dit simplement :

— Il ne faut pas être pressé, n'est-ce pas ?

M. Liou est prudent, sage sans doute, et réservé certainement. J'aime bien ce calme visage intelligent, nuancé de tristesse. Il parle français lentement, mais sans faute et en choisissant soigneusement ses mots. Il nous présente sa femme. Petite, un long nez, des lèvres rentrées, mais un pétilllement chaleureux dans les yeux, elle paraît avoir une cinquantaine d'années. Elle est polonaise et parle beaucoup plus que son mari. J'apprends rapidement qu'ils ont habité en Russie et que leurs enfants y poursuivent leurs études. Je suis un peu étonnée quand elle me parle de religion.

— Je suis très religieuse, me dit-elle tout à coup, assise sur le bord de son fauteuil, les mains jointes sur ses genoux, Dieu nous enseigne à être bon.

Je l'écoute me parler de la misère, de la néces-

sité d'aider son prochain. Tout cela sonne un peu faux pour moi, mais je me sens toujours émue si quelqu'un trouve sa voie pour devenir meilleur.

Moi aussi, je voudrais parler, mais les questions qui me brûlent les lèvres sont si importantes que je n'ose les formuler. Il faudrait les poser d'une manière détournée, et je ne la trouve jamais ou trop tard. Peut-on demander de but en blanc : « Que pensez-vous de Tchang Kaï-chek ? » ou « Espérez-vous que Mao Tsé-toung sera bientôt là ? » Je me hasarde cependant :

— Si le Sin-Kiang était attaqué par les communistes, résisterait-il longtemps ?

Après un silence, M. Liou me répond :

— Peut-être quinze jours.

Puis il se tait.

Je sais qu'il faut être plus prudent encore au Sin-Kiang qu'à Nankin. Les Chinois officiels que je rencontrerai ici sont des représentants du gouvernement ou des militaires et la proximité de la frontière russe qui longe de Sin-Kiang sur plus de mille kilomètres rend sûrement la situation on ne peut plus délicate.

A Nankin, à Changhaï ou à Pékin, il n'y a pas de problème, tout le monde est contre Tchang ; cela ne veut pas dire que tout le monde soit communiste.

Je pourrais l'écrire en deux colonnes :

Mao, c'est l'espoir ; Tchang, le chemin sans issue.

Mao, c'est le bol de riz pour chacun ; Tchang, la richesse pour quelques-uns.

Mao, c'est le travail pour tous ; Tchang, la misère et le chômage pour presque tous.

Mao, c'est le départ du Blanc ; Tchang, c'est la présence « amicale » des G.I.

Or, ceux-ci ne sont pas aimés, il faut bien le dire, ils se conduisent le plus souvent comme des gosses mal élevés, gosses de riches qui n'ont aucune idée de ce qu'est la pauvreté. Je me souviens de ces deux G.I. jouant, sans la moindre malice, sous les yeux ahuris des gosses de la rue, à se lancer des oranges jusqu'à ce qu'elles éclatent. Ce n'est pas mieux quand, généreux, passant dans leur jeep, ils jettent aux enfants, avides et souriants, du chewing-gum et des bonbons, comme on lance des noisettes aux petits singes dans les zoos. Cette exaspération populaire se cristallisa en janvier 1947, quand deux G.I. violèrent à Pékin une étudiante. Toutes les universités se mirent en grève, les étudiants défilèrent dans les villes et réclamèrent le départ des troupes.

Il y a autre chose aussi. Le temps est venu pour une révolution.

Et que de gens pourtant ne veulent pas ou ne savent pas encore le voir ! Je me souviens de certains dîners élégants à l'ambassade de France de Nankin, où l'on discutait du Kuo-Min-Tang et de l'Armée rouge. J'entendais des phrases de ce genre : « Vous savez, Tchang, Mao, tout cela c'est la même chose. Il y a toujours eu des bandes de rebelles ici. Il ne faut pas oublier que nous sommes en Chine ! »

Si de ne pas savoir regarder n'est qu'un défaut regrettable pour l'homme de la rue, cela devient un crime pour le diplomate.

Mais revenons à Mme Liou. Elle vient de commander du thé ; une servante russe nous le sert dans

de grands verres. Nous continuons à bavarder, assis autour d'un grand poêle. Par la fenêtre, j'aperçois un bout du jardin : un saule un peu grêle, quelques bouleaux au tronc satiné, un banc de bois et le chemin qui conduit à la grille... Qu'y a-t-il dans l'air qui fait que ce jardin n'a rien de chinois ? Une courbe ? Une proportion ?

Quand nous quittons les Liou, il fait presque nuit. A la politesse succède, me semble-t-il, un début de sympathie.

« Il ne faut pas être pressé. » M. Liou a certainement raison. Mon impatience de quitter Ouroumchi vient de ce qu'il me semble que le vrai voyage ne commencera qu'au départ de Kachgar. Jusque-là, c'est le prologue. De toute façon, il nous faut attendre Wahid et trouver le camion qui nous transportera.

Le général Chao est absent pour quelques jours. M. Liou nous a pris en charge. « Il y a des choses que vous devez voir. Demain, nous irons visiter le barrage que nous construisons, vous verrez quel travail. » Il y a de la fierté dans sa voix.

Le lendemain, le ciel clair annonce le froid. Le vent souffle en rafale comme s'il voulait déraciner la ville entière. C'est le vent de Tourfan, une oasis que nous avons survolée en venant et qui est à deux cents mètres au-dessous du niveau de la mer. Malgré la tempête, on vient nous prendre tôt le matin. M. Liou n'est pas là, mais un grand garçon blond se

présente, l'air d'un gosse, la pipe aux lèvres : « Dresen, le vice-consul américain. » Il nous présente deux Chinois ; tous les deux s'appellent M. Wang ; je les confonds quelque temps, mais finis par comprendre que l'un est le directeur d'un journal chinois, l'autre, l'ingénieur qui dirige les travaux du barrage.

C'est la première fois que je découvre la campagne : une immense plaine coupée çà et là de mamelons, vagues immobiles, et, tout au bout, à l'horizon, des montagnes couvertes de neige. Pas la moindre trace d'herbe ou de feuillage : le vert est exclu du paysage. Quelle beauté, quelle noblesse dans les proportions et dans l'harmonie des couleurs ! Rien de tendre ici — je ne puis m'empêcher d'évoquer les doux paysages de l'Île-de-France — mais une sorte d'héroïsme et de nudité.

Sur la piste, les caravanes de chameaux luttent contre les rafales ; elles avancent lentement, dépassées par des cavaliers, dont on ne voit que la poussière qu'ils soulèvent.

Nous arrivons au bord d'une rivière. Sur les deux rives, des attelages et des chameaux rassemblés cherchent les endroits peu profonds pour passer à gué. Les hommes empoignant les bêtes par la bride les forcent à avancer. Je les regarde se battre contre la tempête, contre le sable qui aveugle et les pierres saillantes qui les gênent infiniment plus que l'eau peu profonde. Un grand détour nous amène jusqu'à un large pont de bois : c'est l'écluse. Elle n'est pas encore terminée, mais elle réglera le débit de la rivière (qui n'est heureusement pas toujours aussi

faible qu'en ce moment) et les eaux du lac, qu'un canal amènera jusqu'ici.

Bientôt, abandonnant la plaine, nous prenons un chemin de montagne. Tout à coup, après des virages sans fin, le lac de l'Oie Rouge apparaît, entouré de collines jaunes, illuminé par le soleil, irisé par le vent, immense turquoise pâle enchâssée d'or. Dans la plaine qui vient mourir sur l'autre rive, le vent soulève des tourbillons de sable. Je reste émerveillée par ce paysage qui n'est pas à l'échelle humaine. L'homme n'y a pas encore sa place. Il me semble qu'il faudra des géants pour apprivoiser cette nature.

Trente kilomètres nous séparent d'Ouroumchi. J'ai l'impression d'être dans un autre monde. Des ouvriers chinois vivent ici depuis plusieurs mois, isolés de tout et de tous. M. Wang nous dit tristement : « L'outillage est mauvais, les conditions de travail sont mauvaises, l'hiver il gèle parfois à moins trente, seuls les Chinois peuvent résister », mais son visage rayonne de fierté quand il nous montre les plans qu'il a conçus et quand ensuite il nous fait visiter les différents chantiers. D'un geste large, il nous montre le lac :

— Vous voyez, il contient 40 millions de mètres cubes d'eau et cette année 15 000 mous de terre ont été irrigués (1 mou = $1/15^e$ d'hectare), mais quand il sera agrandi, quand il contiendra 100 millions de mètres cubes d'eau et que le grand canal et les petits canaux d'irrigation auront été tracés, alors, dans trois ans, il irriguera 100 000 mous de terre.

L'eau : la question vitale pour le Sin-Kiang.
Eau = Vie.

Wang semble très jeune, mais il est souvent difficile de préciser l'âge d'un Chinois entre vingt-cinq et quarante ans. Vous croyez parler à un jeune étudiant ou à une timide jeune fille et vous apprenez qu'ils ont un fils de vingt ans.

Disons que Wang a entre trente et quarante ans. Il a fait ses études d'ingénieur à Nankin, puis il a vécu aux Indes pendant quatre ans pour se spécialiser dans les questions d'irrigation.

La visite des « Fermes modèles », qui bénéficieront du plan d'irrigation, est moins enthousiasmante. Toutes sont habitées par des Chinois, placés là par le gouvernement qui les habille (en uniforme militaire), les loge, les nourrit, paye leurs heures de travail et prend leurs récoltes. Des soldats armés et abrutis gardent l'entrée de chaque ferme, personne n'a l'air très gai. Ce n'est pas Le Travail dans la Joie.

A un moment, aux côtés d'un paysan, je regarde un poulain jouer avec sa mère, il décrit de grands cercles autour d'elle. Soudain, le paysan fonce sur quelque chose. Je le suis des yeux : un loup que je n'avais pas remarqué s'apprêtait à bondir sur le poulain. L'homme pousse de grands cris, d'autres paysans accourent et tous se lancent à la poursuite de la bête. Il fait encore froid et des bandes de loups affamés osent s'aventurer jusqu'aux alentours des fermes.

Tard dans la soirée, nous regagnons Ouroumchi. Avant de nous séparer, le second M. Wang nous invite à aller voir un de ces jours les locaux du journal et le vice-consul nous propose de « visiter » un camp kirghize :

— Vous verrez, c'est très curieux.
Nous acceptons les deux invitations.

Le lendemain, il neige. La ville devient féerique, belle et propre. Les chiens grelottent de froid, la queue entre les pattes. Ils cherchent refuge dans tous les endroits un peu abrités. C'est l'enfer de naître animal en Chine. Que de chevaux j'ai vu tomber à Nankin, épuisés, squelettiques, couverts de plaies, ne réagissant plus ni au fouet ni aux coups de pied ! Mais combien d'hommes et de femmes meurent de faim et de froid, chaque année, dans les villes et les campagnes ? Le temps des Sociétés protectrices des animaux n'est pas encore venu !

Bientôt le vent se lève, chasse les nuages, et dès que le soleil brille, la neige fond et les rues redeviennent plus noires que jamais.

Je commence seulement à découvrir Ouroumchi et ses habitants : Dounganes, Ouigours, Ouzbeks, Kirghizes, Kazaks, Russes blancs. La diversité de la population est étourdissante. Depuis des siècles les conquérants se sont succédé, laissant chaque fois derrière eux une nouvelle couche d'habitants. Les Chinois, peu nombreux, occupent les postes clefs. On

ne les voit guère dans les rues. Les femmes doun-ganes se reconnaissent entre toutes, avec leur visage de poupée passé à la poudre de riz, leurs sourcils précis et arqués, leurs lèvres aussi rouges que les fleurs artificielles qu'elles piquent dans leurs cheveux lisses coiffés avec une frange. Elles marchent à petits pas — les pas des Chinoises — en faisant claquer leurs sandales de bois.

Ceux que je préfère sont les Kirghizes et les Kazaks. Que l'un d'eux débouche à l'entrée du bazar et je ne puis plus le quitter des yeux. Il apporte avec lui, dans ses gestes, dans son regard — un regard bleu parfois — dans son bonnet de fourrure, dans les plis de son manteau une sorte d'indépendance fière et généreuse. Homme de la steppe, son poulx ne bat pas au même rythme que le poulx de l'homme de la ville. Il descend de cheval et le voilà moins beau, comme le cygne qui sort de l'eau. Il parcourt du regard les étalages, fait son choix et repart au galop comme s'il avait hâte de quitter la ville.

Tout le monde ici est musulman, mais pas une femme n'est voilée.

Les Russes blancs ressemblent aux Russes blancs du monde entier. Ils sont venus là, plutôt qu'ailleurs, Dieu sait pourquoi, et ils y sont restés. Ils continuent à parler russe et leurs enfants aussi.

Le bazar n'est pas animé à cette époque de l'année. Ni légumes ni fruits, à part quelques melons, mais des sacs d'épices, différentes farines et de la viande dégoulinante de sang suspendue par gros quartiers. Les chiens attirés, mais peureux, guettent

les déchets ; aussitôt que l'un d'eux s'approche, une pierre lancée avec force le fait fuir en hurlant. Tout à côté de la boucherie, plusieurs coiffeurs rasent et tondent à tour de bras.

Parfois quand nous sommes seuls, nous partons en voiture à cheval. Nous faisons au conducteur un signe vague qui signifie : « Allez où vous voulez, marchez pendant longtemps. » Un jour ainsi, nous découvrîmes un petit parc planté de saules et de bouleaux. Il avait neigé et seuls les oiseaux s'étaient donné rendez-vous dans le jardin désert ; ils jouaient dans les arbres et en faisaient tomber la neige.

Des petits ponts comme ceux des dessins chinois enjambaient un ruisseau, des kiosques abandonnés et des bancs vides suggéraient un décor de théâtre. A deux pas de là un misérable jardin zoologique vivait au ralenti ; les animaux s'étaient terrés au fond de leur cage. Une antilope consentit à venir manger des cacahuètes dans ma main, mais un loup efflanqué et son voisin un petit renard, l'œil triste, le poil mat, couchés en rond comme si chacun ramassait le plus possible sa solitude, ne me témoignèrent pas la moindre attention. Deux ours enchaînés se balançaient d'avant en arrière. Un couple d'aigles lamentables, les ailes rognées, le regard fixe et dur, se terraient immobiles comme si déjà on les avait empaillés. Seule, une jeune panthère, couchée sur le dos, la tête renversée, les pattes détendues, buvait de tout son corps un rayon de soleil.

Les journées deviennent trop courtes ; nous n'avons plus le temps de faire et de voir tout ce qui nous intéresse. Chaque fois que nous voyons M. Liou

nous lui demandons si le général Chao est rentré.

— Non, pas encore, je vous ai dit qu'il ne fallait pas être pressé !

La présence de deux Français est maintenant connue. Un matin nous recevons une invitation à déjeuner de Massoud Sabri, le président du Sin-Kiang. Son secrétaire, un Chinois, vient nous chercher en voiture. Le Président, grand vieillard maigre, avec un beau visage aux traits réguliers où brillent deux yeux sombres, nous accueille sur le perron de sa propriété. Son expression rêveuse, douce — un peu trop peut-être — devient nettement triste quand il ne sourit plus. Il semble las. Serait-il aussi un peu mou comme je l'ai entendu dire ? Trop conciliant à l'égard du gouvernement de Tchang ?

Nous sommes les seuls invités. Il nous fait entrer dans une grande pièce aux doubles fenêtres et aux murs nus. Je voudrais m'approcher de deux grands poêles qui, à chaque extrémité, réchauffent le salon, mais il nous fait signe de nous asseoir au centre, là où il fait glacial. Des fauteuils et des canapés dessinent un rectangle précis autour d'un épais tapis de laine. J'ai l'impression qu'on n'a jamais vécu dans cette pièce tant elle est froide et anonyme ; oubliée depuis longtemps, une vieille horloge européenne ne marque pas les heures.

Nous conversons en anglais, par le truchement d'un interprète turki. Dès que le Président ouvre la bouche, il se précipite : « Le Président dit que... » Après les souhaits de bienvenue : « Le Président demande pourquoi vous êtes venus au Sin-Kiang ? » Bien sûr. Pendant que nous expliquons une fois de

plus que nous venons ici parce que cela nous intéresse de passer aux Indes par les Pamirs en caravane, etc., deux jeunes servantes vêtues de robes rouges nous passent des verres de thé, fières des lourdes tresses qui leur tombent sur les reins, elles les font voler autour d'elles chaque fois qu'elles tournent la tête. Le temps passe lentement ; il est plus de 2 heures quand enfin nous nous mettons à table. Le Président nous désigne en français nos places. Je m'en étonne. « Oui, oui, j'ai fait mes études de médecine à Istambul bien avant la Première Guerre et là j'ai appris le français, mais je ne l'ai plus jamais parlé depuis. » Et c'est la première et la dernière fois qu'il s'exprime dans notre langue.

Pendant le déjeuner il lève plusieurs fois son verre à notre santé, nous répondons de même, les toasts succèdent aux toasts. Mais le Président ne boit pas — son secrétaire le fait pour lui. Il s'en excuse. Plusieurs verres d'un affreux cognac sucré me coupent bras et jambes et me soulèvent le cœur. Que n'ai-je un secrétaire ? Rien à voir avec le délicieux vin chinois, servi chaud dans de petites coupes, qui chauffe la bouche, s'épanouit dans le gosier et donne une ivresse légère et joyeuse.

Massoud Sabri continue à s'intéresser à notre voyage. L'interprète traduit :

— Le Président dit qu'il connaît très bien la Passe du Karakoram.

François interroge :

— Le Président l'a-t-il traversée ?

— Oui, il y a quelques années pour se rendre aux Indes.

Je demande très innocemment si c'était un voyage d'agrément.

— Le Président dit que non, il avait à quitter le Sin-Kiang très rapidement.

Nous acquiesçons.

— Oui, pour des raisons politiques.

Et après un silence, il continue :

— Plus tard, je suis revenu, vous savez, ce pays est très instable.

Et nous sourions tous.

François demande au Président si le pays entre Kachgar et les Indes est beau.

— Le Président dit, reprend l'interprète, qu'il n'a pas eu le temps d'admirer le paysage, mais qu'il espère qu'il n'en sera pas de même pour vous.

Nous l'espérons tous.

En partant, je demande à Massoud Sabri l'autorisation de le photographier ; il me l'accorde avec un charmant sourire. Il nous souhaite bon voyage et nous regarde partir du haut de son perron. Pour la première fois depuis que nous sommes à Ouroumchi nous venons de passer quelques heures avec un Turki ! Encore faut-il que ce soit le Président !

Le même soir, nous dînons chez le « Secrétaire du gouvernement chinois au Sin-Kiang ». Nous y retrouvons notre ami M. Liou, sa femme, M. Wang, le directeur du journal et un troisième M. Wang, géologue celui-là, qui, de toute la soirée, ne quitte

pas un sourire satisfait aussi figé qu'un masque. Cette fois c'est le succulent repas chinois, toujours un peu silencieux et froid au début, mais qui s'anime au fur et à mesure des « Kampei »¹ et se termine dans la plus cordiale gaieté où l'anglais, le français et le chinois se mélangent. A la fin de la soirée notre hôte, croyant certainement nous faire plaisir, met des disques de vieilles valse viennoises et de mauvais jazz. Il est ravi : « Vous devez être surpris d'entendre cette musique. Elle vous plaît, n'est-ce pas ? » « Oh ! oui, c'est merveilleux ! » Politesse oblige.

M. Wang, le géologue, nous invite à aller le lendemain voir une source de pétrole qu'il vient de découvrir. Le projet nous intéresse beaucoup et nous acceptons avec empressement.

Ce fut une étrange équipée. Tôt, un camion et une vieille — très vieille — auto de maître s'arrêtent devant notre grille : M. Wang et trois autres Chinois viennent nous chercher. Après les présentations, nous montons dans l'auto tandis qu'eux repartent dans le camion où sont déjà installés le chauffeur et un soldat, le fusil entre les genoux. Dès la sortie de la ville notre voiture fume de toutes parts, l'eau bout, jaillit du radiateur et gicle contre la glace. Il n'y a évidemment pas d'essuie-glace. Les émanations du moteur prennent à la gorge, nous asphyxient à moitié et nous nous apercevons qu'il est impossible d'ouvrir une seule fenêtre. Imperturbable, la casquette sur

1. *Kampei* : toast porté à la santé de quelqu'un.

l'œil, le chauffeur poursuit son chemin. Les ressorts grincent et gémissent ; nous sommes ballotés d'avant en arrière, de gauche à droite, au gré des trous et des bosses. Nous nous arrêtons enfin au pied d'une haute colline. M. Wang accourt vers nous et nous dit en mauvais anglais tout en montrant la colline :

— Voulez-vous venir avec nous jusqu'au sommet ? De là nous apercevrons la route et nous verrons s'il est possible de continuer.

— Oui, oui, murmurons-nous, trop heureux de quitter la voiture.

Les trois jeunes Chinois nous précèdent, cartable sous le bras et marteau à la main. (M. Wang n'oublie pas qu'il est géologue.) Pas une fois, ils ne lèvent la tête, mais l'œil constamment fixé au sol, ils choisissent des pierres qu'ils détachent à coups de marteau, qu'ils examinent et rangent dans un cartable, avant de noter leurs observations sur un calepin. M. Wang, vêtu de noir et chaussé de bottes, le visage rond, la face réjouie, empreinte du même sourire satisfait et vaniteux qu'hier soir — sourire ? Le mot rictus a été créé pour cette laide grimace — et armé d'une paire de jumelles, d'une boussole et de trois autres instruments précis et mystérieux, essaye de suivre. Suant à grosses gouttes sous son chapeau noir, il se lance à l'assaut de la colline avec le même enthousiasme qui animait Tartarin partant à la chasse aux lions.

Il s'essouffle vite et reprend alors sa respiration en s'appuyant sur sa canne. Tout le monde se retrouve au sommet. M. Wang examine la récolte de pierres et une à une nous les présente dans le creux

de la main. Il pourrait être amoureux de ses cailloux et ce serait beau, mais il est seulement satisfait de lui et d'une voix forte, indifférente, nous fait un cours de géologie. A l'entendre débiter ses phrases, on pense aux guides des musées de province en France.

Au moment où nous allons redescendre, quelqu'un à l'idée de regarder le chemin que l'on aperçoit au pied de l'autre versant. « *It is O. K.* », dit M. Wang, et nous redescendons. Sur la route, notre chauffeur désolé nous montre les pneus, deux des chambres à air sont à nu, il est impossible de continuer. On décide de pique-niquer sur place pendant que le chauffeur tente une réparation de fortune. Je regarde manger M. Wang : gros corps, petite cervelle, pleine de vanité. Nous ne verrons jamais la source de pétrole, car après le déjeuner, M. Wang décide qu'il vaut mieux rentrer en ville.

M. Liou est toujours semblable à lui-même. Il porte toujours le même costume bleu rayé et les mêmes bottes de cuir, il a toujours la même voix douce et persuasive et le même visage calme et aimable. « Le général Chao est revenu, nous dit-il un matin, vous pouvez aller le voir cet après-midi, je lui ai demandé de vous aider. »

Dès 3 heures, nous nous précipitons. Le général nous reçoit dans son bureau. Il ne parle que chinois. C'est un homme jeune et fort, plein de dynamisme. Il doit aimer commander. Je ne puis pas prendre part à la conversation. François me tra-

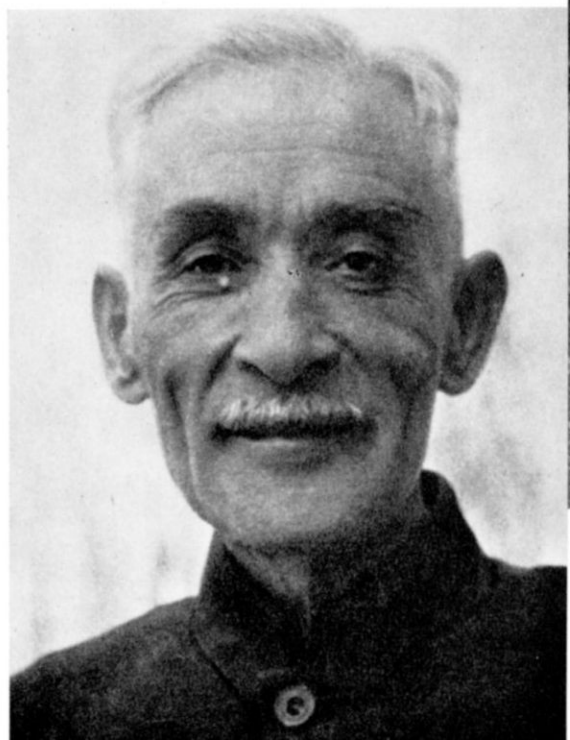
duit au fur et à mesure. Chao commence par s'étonner que nous ayons eu l'idée de venir au Sin-Kiang. Une fois de plus, François explique les motifs de notre voyage et que nous voudrions rejoindre Kachgar le plus vite possible. Il le sait, bien entendu. Sait-il aussi que nous serons trois ? Oui, M. Liou *le lui a dit*, mais qui est cet ami thibétain ? Où l'avons-nous connu ? Pourquoi ne rentre-t-il pas chez lui par un chemin plus commode ? N'a-t-il pas de raisons spéciales pour venir au Sin-Kiang ? François essaye de rassurer le général Chao. Y réussit-il ? Il prendra certainement d'autres renseignements ; il les a sans doute déjà. Alors que nous allons le quitter, il nous annonce qu'un camion part dimanche prochain — le 25 avril — et qu'il va essayer de nous y retenir trois places. Aussitôt François lui demande respectueusement de nous permettre de régler d'avance le prix de notre passage. Le général veut bien accepter. Ce n'est presque rien : quelques millions de yens.

Espérons que Wahid arrivera bientôt.

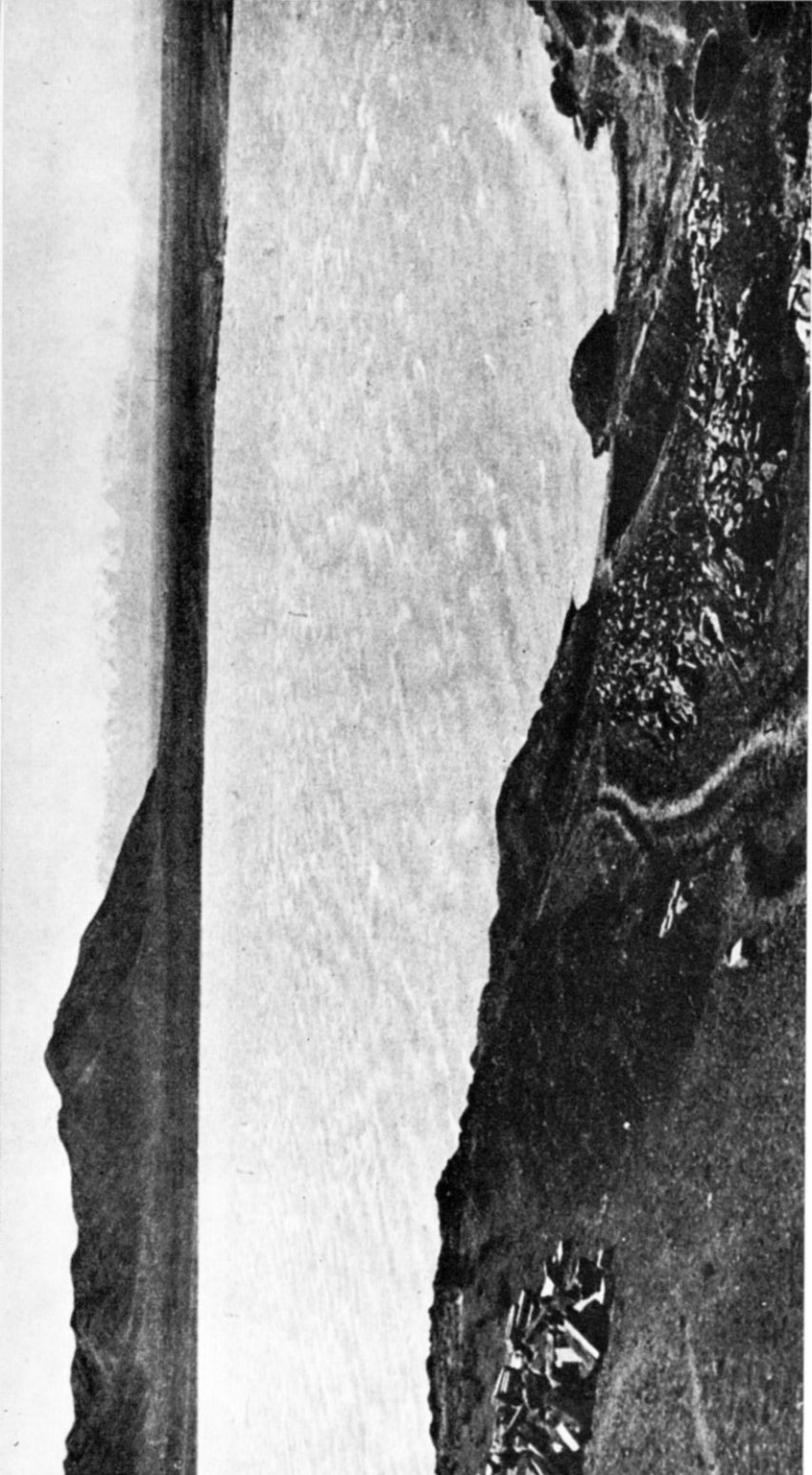
Il nous reste peu de temps et nous avons encore beaucoup de choses à faire. Nous allons visiter trop vite à notre gré le journal que dirige M. Wang. Le seul journal chinois du Sin-Kiang. Il tire à trois mille exemplaires et emploie cent quatre-vingt-dix ouvriers. Trente s'occupent uniquement du triage des caractères. « Nous employons six mille et parfois sept mille caractères, explique M. Wang, et un ouvrier arrive à sortir de leurs casiers, au maximum, deux mille caractères en une heure. » Les machines d'imprimerie sont russes. Le papier l'était



Monsieur Liou.



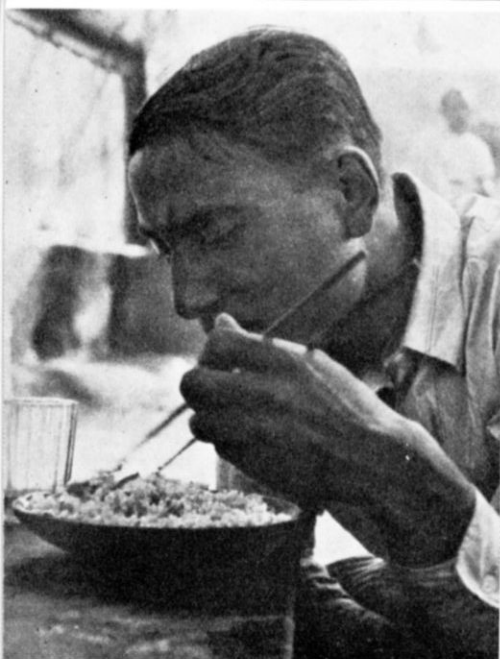
Massoud Sabri.



Le lac de l'Oïe Rouge, immense turquoise enchâssée d'or.



Petites filles chinoises à Ouroumchi.



Abdul Wahid.



*A gauche le chauffeur, à droite
les deux mécaniciens.*

Le musulman, l'homme au Coran.





Koumouch : un poste militaire chinois où flottait un drapeau.

Nous dépassons un camion en panne.



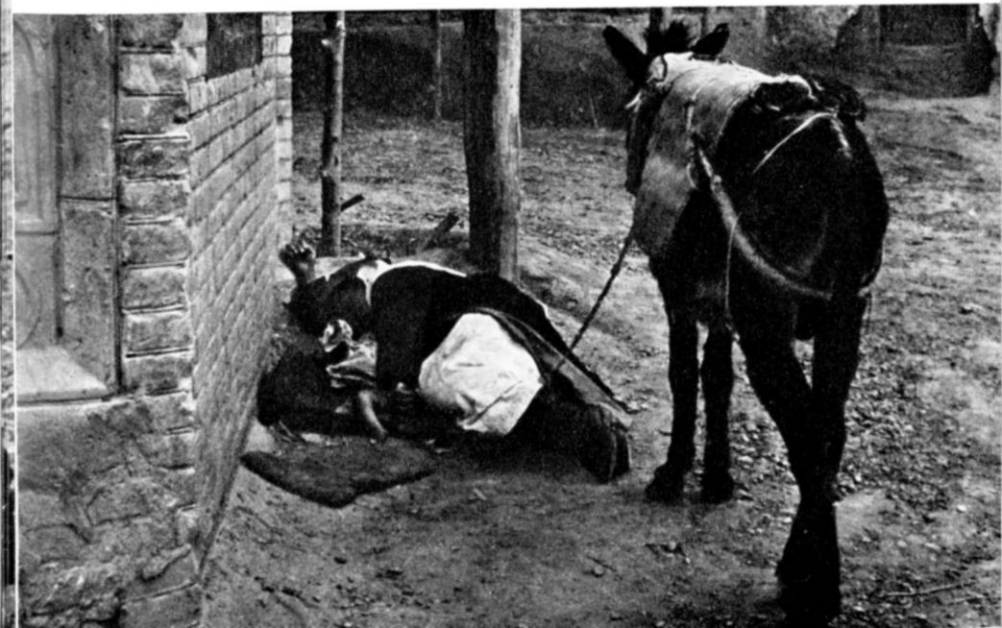


Les grottes de Qyzyl : nos chevaux à l'abri du Soleil.



Les femmes, tours ambulantes.

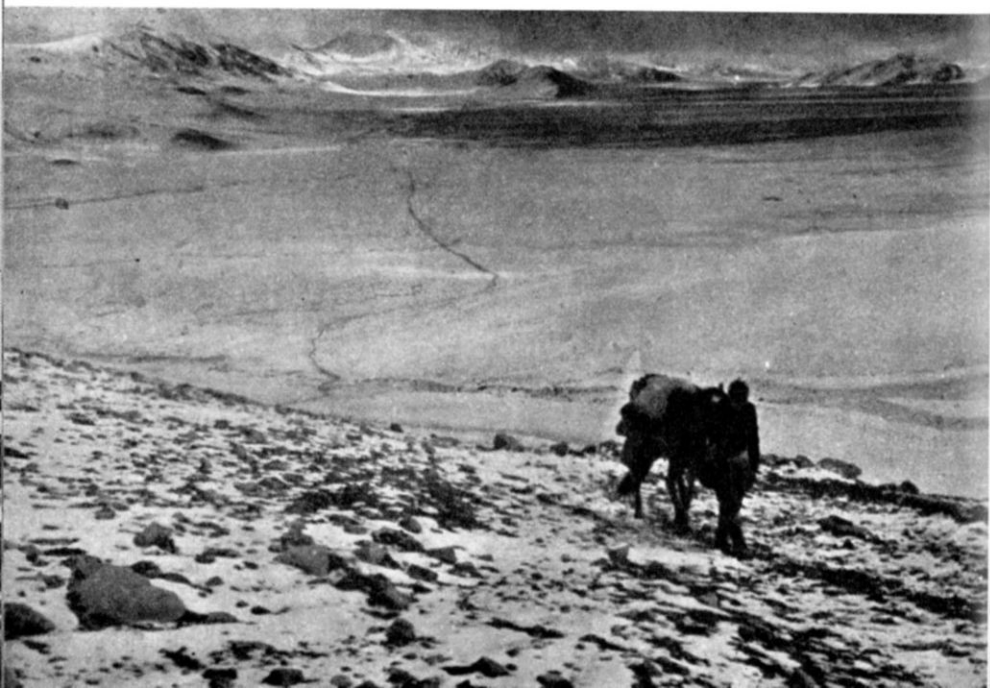
Cette jeune mère kirghize profondément endormie.





"Othello".

Ahmed à la passe d'Oulat Raban.





Je passe à côté d'un cheval écorché.



Au Thibet on les appelle
des Ombos.



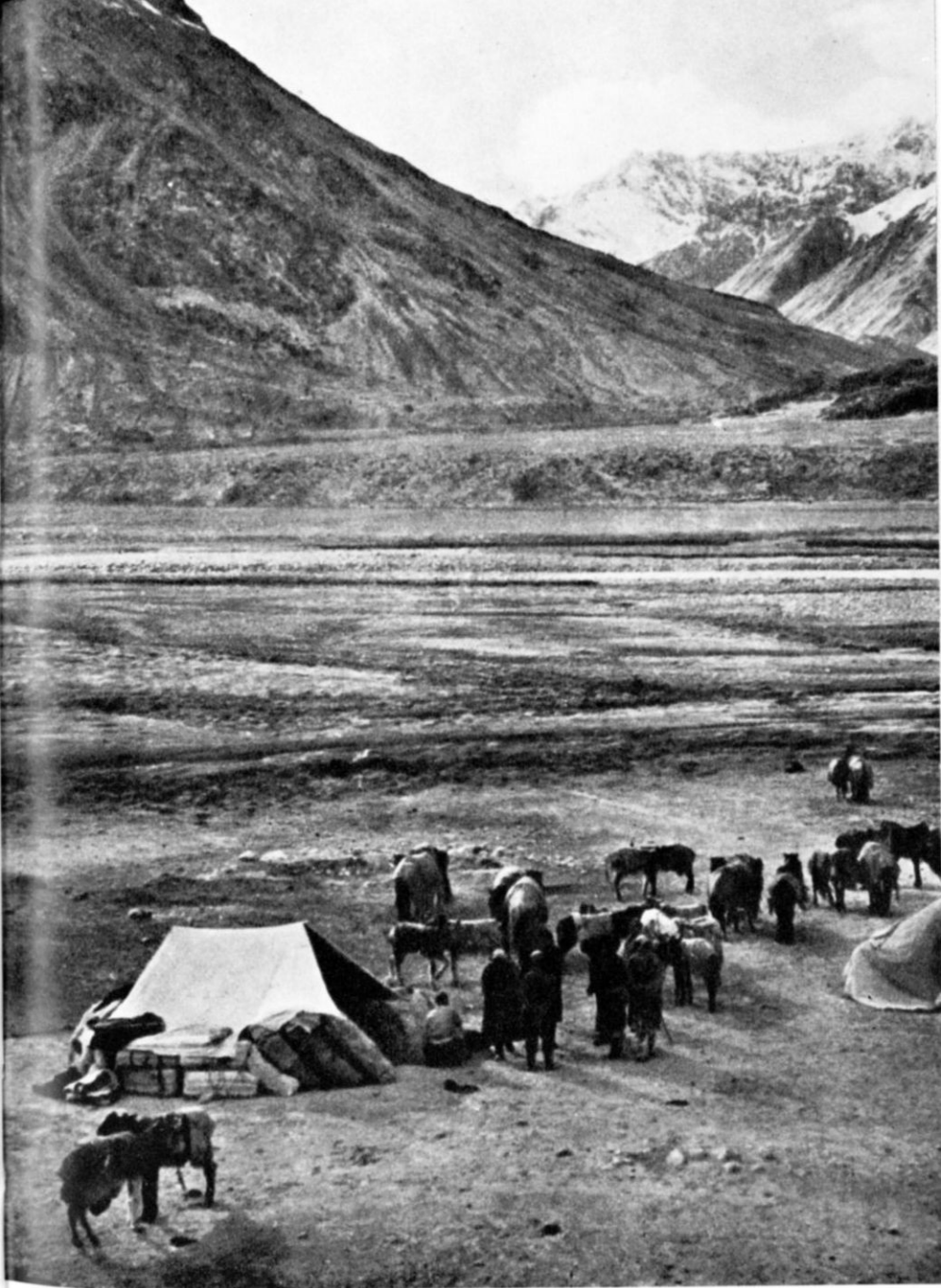
Enfant kirghize malade.



Karakoul : presque tous les enfants portent des vêtements et des bottes fourrés.



Tash-Kourgan : après le jeu du mouton, les enfants promènent fièrement les chevaux.



Dafdar : 3 600 mètres.



Caravane avant le départ.

Yourte et Kirghizes au camp de Mintaka-Karaoul à 4000 mètres.





La rivière Hounza.



Passage difficile avant Baltit.

également, mais depuis quelque temps il arrive du Canada par Changai.

Aucun membre du personnel, directeur, employé ou ouvrier n'habite la ville. Tous vivent dans des maisons ou des baraquements ici même, certains avec leur famille.

M. Liou, notre lien principal avec le monde extérieur, nous annonce qu'un avion a quitté Nankin à destination d'Oouroumchi. Par malheur, le mauvais temps l'immobilise à Lan-Tchéou. Si Wahid a réussi à le prendre, il peut être là dans quelques heures et nous pourrions partir dimanche.

Il y a près d'une semaine, nous avons déposé nos cartes au Consulat général d'U.R.S.S. Nous espérons être reçus par le consul d'ici notre départ.

J'ai eu hier soir la révélation du théâtre kazak. Je ne savais même pas qu'il en existât un. J'ai honte de mon ignorance.

Les Chinois ont organisé en notre honneur une soirée artistique. Elle a lieu dans une salle assez semblable à celle d'un cinéma de banlieue parisienne. Pour la circonstance, elle est décorée de lampions et de banderoles rouges et vertes. Dès l'entrée, une musique de jazz ou plutôt un bruit infernal, assourdissant, abrutissant empêche toute conversation. Hôtes d'honneur, on nous installe au premier rang, tout contre les haut-parleurs. Les fauteuils sont confortables, mais il fait chaud, on nous offre du thé et des fruits secs et ce serait tout à fait agréable s'il y avait un peu de silence. Le bruit m'empêche même de voir. Il faut attendre longtemps ; les spectateurs arrivent en retard, sans se presser.

Enfin, le rideau se lève et, très début de distribution de prix, huit jeunes femmes habillées de jupes blanches et de vestes de couleurs, parées de lourds bijoux d'argent et le visage très maquillé, chantent un chant kazak. Elles ont des voix puissantes, dures, nasillardes.

Et puis voici la pièce « Chouga » dont, hélas ! nous ne voyons que le quatrième acte. Les organisateurs ont-ils craint que le temps nous semble long ? Nous ne comprenons mot, bien sûr. J'en observe d'autant plus, d'autant mieux, les gestes, le style des acteurs. Avec mon optique d'Occidentale, l'un et l'autre pourraient me paraître ridicules, conventionnels, ou tout au moins ne pas m'émouvoir. Rien de tel. Le jeu des acteurs est absolument réaliste et je vois que réalisme signifie donc la même chose pour un Kazak que pour un Français. Le sujet est un des thèmes classiques du théâtre asiatique moderne : l'émancipation de la jeune fille. Chouga (c'est son nom), refuse de se marier avec le fiancé choisi par ses parents et préfère se tuer plutôt que de ne pas épouser l'homme qu'elle aime.

Le rideau se lève : nous sommes dans une yourte¹. Chouga, étendue, à bout de force, presque mourante, vient de tenter de se suicider. Elle est belle, jeune, forte, ses nattes lui tombent jusqu'aux reins et elle porte une grosse chemise de nuit de coton blanc. Sa famille se tient autour d'elle, immobile et silencieuse. Le médecin vient d'arriver ; lui seul parle, bouge, bondit même, d'un bout de la

1. Tente de feutre, ronde.

scène à l'autre pour chasser les mauvais esprits. Peu à peu la famille se retire et il reste seul avec Chouga ; alors il s'approche d'elle et questionne : « Pourquoi as-tu voulu mourir ? — Parce qu'on me défend d'épouser Habitch, l'homme que j'aime. — Mais il faut guérir, répond le médecin furieux, autrement tu me feras perdre ma réputation », et il sort.

La mère revient accompagnée d'un berger. On voit qu'il fait partie de la famille. Rien ne le différencie des Kazaks que je rencontre dans la ville ; comme eux, il porte un lourd manteau de fourrure, et des bottes. Il essaie de distraire la jeune fille, mais elle reste absente, prostrée, languissante. Et voilà qu'à voix basse, puis de plus en plus fort, il fredonne une chanson que Habitch chantait souvent. Chouga écoute, se lève, pleure et sourit, appelle son fiancé, va vers lui, mais retombe aussitôt : tout cela n'était qu'un rêve. La mère et le berger la laissent seule. C'est alors qu'entre le riche fiancé. Chouga le repousse avec force, mais il s'assied à ses côtés. Toute la famille le suit. Chouga et le jeune berger, comme s'ils étaient seuls dans la yourte, entonnent, à deux cette fois, la chanson de Habitch. Chouga transfigurée devient tendre et amoureuse. Soudain, elle se fige et tombe : elle est morte. On se précipite, on recouvre son visage, et les lamentations commencent. A ce moment-là, Habitch — imperméable, chapeau de feutre et bottes — entre. Il se tient debout, derrière Chouga, face au public et murmure « sa » chanson ; toujours immobile, il sort de sa poche le foulard qu'elle lui donna le jour où ils se connurent. Et le rideau tombe brutalement.

Ce quatrième acte, d'une grande simplicité et aussi d'une grande naïveté, belle parce que sincère, vraie et non pas esthétique ou voulue, est bouleversant d'émotion et d'amour. Chouga exprime certainement un problème qui tient au cœur de la jeune génération.

C'est un cri de révolte fort et passionné. Aujourd'hui encore, les mariages kazaks se décident dès l'enfance. La famille du jeune homme verse à la famille de la jeune fille une dot sous forme de bétail. Si l'homme, devenu adulte, peut refuser la fille choisie à condition de ne pas reprendre la dot, il n'en est pas de même pour elle, obligée de se lier même contre son gré. Une fois mariée, l'homme et la femme vivent sur un plan d'égalité ; elle s'occupe plus spécialement du ménage, des très jeunes enfants, des filles et du bétail qui pour une raison ou une autre ne reste pas dans les grands pâturages, les bêtes malades par exemple sont ramenées aux alentours des yourtes, de même que celle qui vont mettre bas, et que les nouveau-nés. Si le mari vient à mourir, la femme est obligée, à moins d'une autorisation spéciale de son beau-père, de se remarier avec un membre de sa belle-famille, de préférence un beau-frère.

Pendant l'entracte, M. Liou m'explique les trois premiers actes de Chouga.

Acte I. — Chouga et Habitch se rencontrent dans la montagne pendant une fête. Elle est la fille d'une riche famille et depuis son enfance elle est promise à un non moins riche marchand. Habitch est professeur.

Acte II. — Ils se rencontrent secrètement dans la montagne et se disent leur amour.

Acte III. — Habitch est chassé de la communauté.

Après la représentation de Chouga, la soirée continue. Le ton distribution de prix reprend le dessus. Les élèves de l'école russe (blanche) se produisent dans quelques numéros étonnants. Une des danses est d'un comique irrésistible. Des jeunes filles en fleurs de papier, tiges, corolles, pistils, effrayées, ravies, charmées, mais non charmantes, se laissent butiner par de non moins jolis papillons. Tout cela sautille sans grande mesure et ne sait guère danser. Une mandoline accompagne « agréablement » la danse.



C'est encore à Chouga que je pense lorsque, deux jours plus tard, nous partons avec le vice-consul américain Dressen, voir le camp kazak. Je me sens assez mal à l'aise : j'ai l'impression d'aller visiter une réserve comme les réserves d'Indiens en Amérique. Je me méfie du pittoresque. Il marque presque toujours une tendance à regarder les autres comme s'ils n'étaient pas des êtres humains semblables à soi. Avoir froid, avoir faim manque de pittoresque et est aussi horrible pour tous, mais quand on vit dans un pays où c'est une chose habituelle, on finit par croire que c'est également une chose normale, que « ces êtres-là ne sont pas faits comme nous ».

Le chauffeur Dimitri conduit le camion Dodge. Il

fume la pipe et sent extrêmement mauvais. Néanmoins charmeur, il me sourit parfois. Je découvre ses yeux bleus de marin qui n'ont sans doute jamais vu la mer et deux grandes rides qui, des pommettes aux commissures des lèvres, lui barrent le visage comme deux cicatrices.

Nous traversons une large plaine qui sépare deux chaînes de montagnes, puis grimpons dans une vallée transversale, étroite, où la piste est à peine indiquée. De nombreux chevaux y paissent. Nous les effrayons parfois et ils galopent alors longtemps devant nous ; les poulains se serrent contre les flancs de leur mère. Ce sont des chevaux petits, râblés, solides. Quand ils courent, leur crinière et leur longue queue flottent dans le vent comme des oriflammes. La neige vient à peine de fondre ; l'herbe est encore sans vie, sans couleur. Après trois heures de route et peu de kilomètres, nous arrivons au campement. Installé au creux d'une haute vallée, il est entouré de montagnes nues, presque blondes, coupées de forêts de sapins. Dès notre arrivée, alors que les hommes nous ignorent, les femmes avec leurs bébés et les jeunes filles viennent vers nous. L'une d'elles m'invite dans sa yourte ; elle m'offre du lait et des graines. Je devine une grande pauvreté ; j'apprécie une grande gentillesse. Dans un coin de la yourte, assise contre la paroi, un bébé dans les bras, une petite fille charmante ne me quitte pas des yeux. Je regarde son beau visage ovale, son nez droit et ses yeux fendus en amande ; ses cheveux, tirés en arrière, coiffés en quantité de petites nattes serrés. Deux hommes aux cheveux clairs vien-

nent nous rejoindre. Nous essayons de parler par gestes et par sourires. Je retrouve les mêmes regards directs, presque insolents s'ils n'étaient rieurs, que ceux aperçus dans les rues d'Ouroumchi.

Quand nous regagnons la ville, la nuit est déjà tombée. Wahid, arrivé dans l'après-midi, nous attend. Il raconte sa peur de ne pas avoir de place dans l'avion et comment au dernier moment on l'a empêché de prendre son surplus de bagages. Nous lui racontons, nous, comment est la ville, ce que nous y avons vu, qui nous y avons connu. Wahid, comme un jeune animal impatient et débordant d'enthousiasme, est curieux de tout voir. La moindre déception l'abat complètement ; son visage attristé s'assombrit, ses lèvres gonflent et le blanc de ses yeux rougit : c'est ce que j'appelle son visage de nègre. J'ai déjà remarqué à Nankin que sa susceptibilité et sa vanité, l'une et l'autre à fleur de peau, sont très vite blessées et qu'alors, silencieux, amer, il se referme comme une fleur marine. Dès le matin suivant, il se met en rapport avec M. Liou, mais en tant que musulman, il veut saluer M. Issa, que nous n'avons pas rencontré. C'est le secrétaire du gouvernement provincial et il s'occupe spécialement de tout ce qui concerne les affaires musulmanes.

Nous l'emmenons également voir le général Chao. Wahid, à force de raconter à chacun pourquoi il désire faire ce voyage, comment il nous a rencontrés, les difficultés qu'il a eues pour obtenir son visa de retour par le Sin-Kiang, qu'il est thibétain, qu'il vit à Lhassa mais qu'il est né au Ladakh et que son passeport est chinois, finit par inspirer une certaine

méfiance. Mais je pense qu'il a plus que moi l'expérience de la Chine et que je ne dois pas m'en mêler ; je devine cependant une nuance de réprobation chez M. Liou.

Le soir, nous assistons à une grande soirée de chants et de danses ouigours. La fête est annoncée dès 5 heures par une trompette et un tambour qui, pendant plus de trois heures, jouent inlassablement l'hymne national ouigour. Les musiciens sont installés au premier étage d'une maison face au théâtre. Des centaines de badauds, assis ou debout, bavardent et plaisantent ; l'un d'eux parfois s'en va relayer un des musiciens. Les spectateurs ont l'air sérieux ; ils ne sont pas là pour s'amuser. La vie de famille ne doit pas être drôle. C'est mon premier contact avec le fanatisme musulman. Après les chants viennent les danses, dans le même décor. Une vingtaine de garçons exécutent une « leçon de gymnastique », accompagnée d'une musique militaire. C'est ennuyeux à mourir et très attristant. Heureusement, une adorable petite fille transforme l'atmosphère. Dès son entrée, elle prend possession de la scène. Je ne vois plus la forêt hideuse. Les bras chargés de lourds bijoux d'argent, revêtue d'une longue robe bleue paon qui laisse deviner son corps, c'est déjà une femme, sûre d'elle, de sa beauté, de sa séduction. Elle n'est que rythme. Parfois, laissant son corps immobile, elle ne danse qu'avec ses mains gracieuses comme des fleurs et avec sa tête qui se dresse au-dessus d'un long cou flexible qu'elle meut de gauche à droite pareille à la tête d'un serpent dressé sur lui-même, charmé par un son de flûte.

Ce n'est que trois jours avant notre départ, alors que nous ne l'espérions plus, que nous recevons une invitation du consul général d'U.R.S.S. Nous sommes convoqués pour 4 heures. Wahid veut absolument nous accompagner : « Je veux voir des communistes ; je n'en n'ai jamais vu. Cela doit être merveilleux. » Je crains bien que n'ayant pas été invité il ne soit pas reçu, mais il est comme un enfant : « Réellement, je veux venir. »

Et à 3 heures et demie, nous partons tous dans une voiture à cheval. Je suis déjà passée souvent devant le consulat (il a la réputation d'être la plus belle habitation de la ville). De la rue, on ne voit qu'un long mur hérissé de tronçons de bouteilles et on entend aboyer les chiens.

Cette fois, nous nous arrêtons devant la grande grille qu'un domestique ouvre aussitôt. Je découvre un très beau parc, des allées bien tracées, de grands arbres, des pelouses encore rousses de l'hiver et plusieurs grandes maisons. Nous nous arrêtons devant celle qui doit être le consulat. François descend seul pour expliquer la présence de Wahid ; il revient quelques minutes plus tard : il faut une invitation pour être reçu par le consul. Wahid fait son visage de nègre. Il s'en va profondément déçu et ne nous regarde pas tandis que la voiture tourne et s'éloigne.

Le consul général et ses deux secrétaires nous accueillent protocolairement dans le hall d'entrée où dominent les portraits de Lénine et de Staline.

Puis ils nous font monter au premier étage. La femme du consul nous attend dans un grand salon, assez laid, presque luxueux. C'est une femme souriante, un peu terne, boulotte, blonde, encore jeune. La conversation part très vite sur Moscou. Le consul et sa femme sont visiblement amoureux de leur ville. Ils nous montrent des albums de photos. Voici leur appartement, voici une rue en ruine et la voici reconstruite plus belle qu'elle n'était avant. Et tout naturellement, nous parlons de la guerre. L'un et l'autre y ont pris part ; ils en parlent avec des larmes dans les yeux comme s'il s'agissait de la souffrance imposée à un être aimé. La femme rouvre un instant son album pour me montrer une photo de son fils :

— Il vient de nous quitter pour aller se marier à Moscou.

Elle le referme, puis continue :

— Je n'ai pas le temps d'être triste, car j'ai beaucoup de travail. Nous avons une école soviétique ici.

Et par la fenêtre elle me montre un des bâtiments que j'ai vu en arrivant :

— J'y fais la classe moi-même.

Je suis un peu étonnée et je lui demande :

— Y a-t-il tant d'enfants soviétiques ici ?

— Oui, d'abord tous les enfants de nos collaborateurs et du personnel et puis notre enseignement est très bon, c'est le meilleur, alors les enfants russes qui sont nés à Ouroumchi abandonnent l'école russe de la ville pour venir chez nous. Nous en avons de plus en plus. Nous leur projetons aussi des films

que nous recevons de chez nous. Ils apprennent ainsi à connaître leur pays et à l'aimer. Nous avons notre propre salle de cinéma. (Et par une autre fenêtre, elle me montre un autre bâtiment.) Demain soir, nous passons des documentaires, venez les voir ; ce n'est pas une séance pour enfants ; c'est pour faire connaître notre cinéma aux habitants d'Oroumchi.

Je l'écoute parler et je pense que tout cela est de la bonne politique, intelligente et de l'excellente propagande. Il n'y a pas de doute, le Russe est plus capable que l'Américain ou que l'Anglais de comprendre la Chine. Il sait quelle méthode et quelle technique employer. Les autres restent « l'étranger » qui essaye avec plus ou moins de bonne volonté ou d'intelligence de se mettre à la portée de la psychologie de l'Asiatique. Le Russe, lui, y est de plain-pied, il n'a pas à faire d'effort pour comprendre une mentalité éloignée de la sienne, d'abord parce que géographiquement il est plus proche, ensuite parce qu'il a toute l'expérience de l'organisation des Républiques soviétiques d'Asie Centrale voisines d'ici. Chinois et Russes peuvent être amis ou ennemis, mais ils parlent sans doute un langage que chacun des partenaires comprend. Américains et Chinois parlent deux langues différentes.

Vers 6 heures, nous pensons qu'il est convenable de prendre congé. Je suis du reste impatiente de retrouver Wahid qui doit nous attendre la mort dans l'âme. Mais il n'est pas question de partir. Une servante ouvre une porte à double battant. Nous entrons dans la salle à manger ; une somptueuse table y est dressée : caviar, beurre frais, poissons, zakouskis,

volka nous tendent les bras. Je suis éblouie et me sens une envie irrésistible de caviar et de vodka. Après les premières gorgées, les visages se détendent, les conversations deviennent moins sérieuses, moins graves, le rire reprend sa place. Nous parlons de tout et de rien. Je ne puis m'empêcher de demander d'où viennent ces choses succulentes.

— Mais par avion, directement de chez nous. C'est à quelques heures d'ici !

Eh oui !

Une heure plus tard, nous chantons en chœur au son d'un piano incroyablement faux. On n'a pas dû en jouer depuis des années.

Nous nous quittons très bons amis, sûrs de nous retrouver le lendemain au cinéma et nous promettons d'aller voir dès notre arrivée à Kachgar le consul russe. On nous reconduit en voiture. Le chauffeur est une femme impeccablement stylée.

Il ne nous reste plus que deux jours. Nous déjeunons chez les Paxton, le consul américain. Rentrés hier à Kachgar, ils ont ramené Mrs. Shipton, la femme du consul anglais de là-bas. Elle continue son voyage vers la Chine et de Changhaï rejoindra l'Angleterre. Elle me paraît charmante, on sent qu'elle aime et qu'elle connaît bien le pays.

Chez les Paxton, rien de protocolaire. On entre au consulat comme au moulin :

— *Hello ; How are you ? Have a drink ? Cigarettes ?*

Paxton nous met en garde contre le genre de camion que nous prenons :

— Le voyage peut être long. Vous pouvez avoir une panne ; elles sont interminables dans le désert. Et s'il y a parmi vous un voyageur de commerce qui trouve l'occasion de vendre sa marchandise, le camion attendra car les bénéfices seront partagés avec le chauffeur.

Ces perspectives ne m'effraient pas beaucoup et s'arrêter dans une oasis peut être intéressant. La panne me séduit moins.

Le soir, les Liou nous invitent à un repas d'adieu. Mrs. Shipton est là. C'est une réunion intime, apaisante, un peu nostalgique. En deux semaines, nous nous sommes connus, une sympathie a grandi et nous allons nous quitter sans doute pour ne jamais nous revoir.

Dans la soirée, nous voyons les films russes. Ce sont d'excellents documentaires presque tous en couleurs. Deux me paraissent remarquables : « Les secrets de la nature », qui montre la vie des plantes, la façon dont elles se reproduisent et dont elles réagissent au monde qui les entoure. L'autre est un film plus technique sur la formation des cristaux.

Plusieurs Chinois assistent à la représentation, mais pas un seul Turki.

La veille du départ, je fais des achats avec Wahid : il est prudent d'emmener quelques boîtes de conserves, de jus de fruits, des biscuits et des fruits secs. On ne sait jamais ! Si M. Paxton disait vrai !

Au crépuscule, nous nous promenons à cheval dans la campagne. Les collines y succèdent aux collines et de chacune d'elles je découvre un nouvel horizon et parfois des caravanes si lentes, si régulières dans leur marche qu'on oublie qu'elles sont composées d'hommes et de bêtes qui éprouvent la faim, la soif, la fatigue. Je suis heureuse à cheval. Je m'y sens bien, seule, avec les idées claires. J'observe les oreilles de ma monture pour connaître son humeur et quand elle galope, j'écoute le bruit de ses sabots.

Voici la dernière soirée d'Oouroumchi. Dans ma chambre, je mets mes notes à jour, à la lueur romantique d'une bougie ; j'écris quelques lettres en France. M. Liou les fera partir au prochain courrier. Je ferme les cantines et je m'endors en écoutant le vent, qui gémit dans le grand poêle.

III

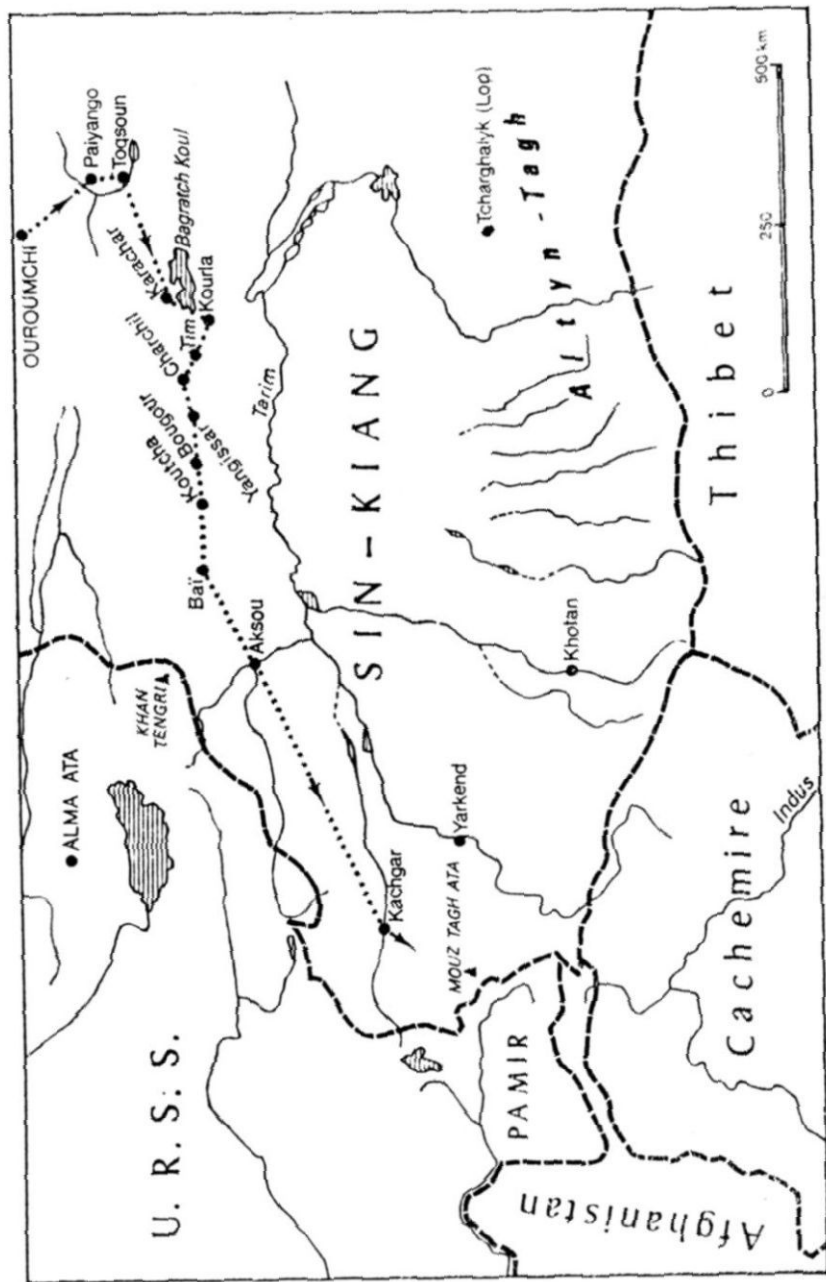
« L'AUTOBUS DU DESERT »

A seize ans, j'aimais les animaux, la mer, les forêts, les fleurs, j'aimais aussi quelques hommes. Aujourd'hui, j'aime avant tout les hommes et j'en déteste quelques-uns parce qu'ils trahissent précisément leur qualité d'homme.

A ceux qui n'aiment pas l'homme, je conseille d'aller dans le désert. Là, ils apprendront à l'aimer, à être ému jusqu'aux larmes par sa présence, par ses luttes, son courage, son intelligence.

C'est ici, dans ce désert, que j'ai compris la beauté humaine d'une ville : l'œuvre de l'homme.

Voici donc cette célèbre « Route de la Soie », qui fait chanter l'imagination : une piste à peine tracée dans une solitude brûlante et sans merci. A gauche et à droite, devant et derrière, des cadavres et des squelettes d'animaux jonchent la terre. Chameaux, ânes, mules et chevaux sont morts ici, épuisés par la fatigue, la soif ou la faim. La caravane les a abandonnés, les loups et les aigles les



ont achevés, les vautours enfin se sont acharnés sur leurs dépouilles. Les morts d'hier voisinent avec les plus anciens. Ceux-ci, squelettes blancs, propres, nets, brillant dans le soleil, dessinent des formes étranges : berceaux des cages thoraciques, courbes des échines, jeux d'osselets des colonnes vertébrales ; ils n'ont plus rien de tragique, leur chair ne témoigne plus de leur souffrance. Ceux-là, au contraire, encore sanglants et puants, crient leur misère, renversés sur le dos, les pattes tendues vers le ciel ou simplement allongés ou bien encore appuyés contre la paroi d'un rocher.

Les vautours, plongés dans leur proie, relèvent la tête quand nous passons. Leur bec dégouline de sang et d'entrailles. Les serres enfoncées dans la chair, ils nous regardent fixement, prêts à se défendre.

Parfois un coup de vent nous enveloppe d'une odeur infecte, odeur triste, dégoûtante, odeur de mort.

Et le camion poursuit sa route à travers ce champ de bataille auquel presque aucun passager ne prête attention. Ce qui me paraît bouleversant, horrible, semble chose habituelle, familière à l'habitant du désert.

La piste n'est que trous et bosses, cassis ; il lui arrive même de disparaître pendant un ou deux kilomètres. Inlassablement, le chauffeur passe de la première à la seconde et de la seconde à la première. Les secousses sont si fréquentes qu'elles deviennent un rythme monotone que je ne remarque plus.

A l'arrière, hissée sur deux mètres de ballots et de colis, bien appuyée sur la cabine, presque confortable en somme, j'absorbe le soleil et, le gosier sec, j'avale le sable ; je regarde surtout de tous mes yeux le spectacle du désert. Un matin, un des mécaniciens m'a cédé sa place à côté du chauffeur. C'était horrible. La chaleur du moteur, son odeur, les rafales de sable m'ont rendue malade en quelques minutes. Mais là-haut, en plein air, je respire. Le commencement et la fin du jour m'amènent un vent frais, divin, qui me rafraîchit. J'essaye chaque matin de prolonger son souvenir et dès l'après-midi d'imaginer ce qu'il sera le soir. Ainsi les heures chaudes me paraissent plus courtes.

Je découvre la beauté de l'oasis. L'île au milieu de l'océan, le bonheur quand on désespère, rien n'est plus beau, ni plus exaltant, que l'apparition de l'oasis après le désert.

Tout à coup, à l'horizon, alors que le crépuscule commence à bleuir le ciel, une ligne verte se dessine. Ce n'est pas un mirage puisqu'elle grandit et se rapproche. Les premiers arbres couverts de sable sont encore frêles, pauvres, maladifs, mais à mesure que l'on pénètre dans l'oasis, ils deviennent plus fiers, plus beaux, d'un vert éclatant et somptueux. La piste se transforme en un chemin bordé de champs cultivés par les hommes et les femmes. Les garçons et les filles vont chercher l'eau aux puits, ils rient et se parlent. Les enfants conduisent les troupeaux de moutons et de chèvres vers les abreuvoirs. Il y a dans l'air une sorte de douceur extraor-

dinaire. Je me sens apaisée, confiante, heureuse de vivre.

Ce soir, nous abordons dans l'oasis Doungane de Karachar comme on aborde dans un port après la pleine mer. Il n'y a que deux jours que nous avons quitté Ouroumchi et telle est la force du désert que déjà, je me souviens de ce départ comme d'une chose lointaine.

Nous sommes arrivés, tôt le matin, dans un grand garage en plein air. Il ne s'y trouvait que des camions. Nous avons demandé lequel était celui pour Kachgar comme on demanderait à la Porte Maillot le car pour Pontoise. On était justement en train de le charger : bidons, sacs, ballots s'entassaient jusqu'à la limite des montants de bois. Après une heure d'attente, le chauffeur et les deux mécaniciens, tous trois chinois, sont arrivés les mains dans les poches, l'air flegmatique. Enfin deux passagers nous ont rejoints. Alors, grimpant d'abord sur le moteur, ensuite sur la cabine, nous nous sommes installés au-dessus des colis et nous sommes partis. A peine avions-nous franchi les portes de la ville, ouvertes sur le désert, que le camion s'est arrêté. Un à un ou par petits groupes, les voyageurs sont arrivés. J'ai compris que c'est là qu'avait lieu le deuxième départ, le vrai, celui des passagers « clandestins », qui, ignorés sans doute du général Chao, apportent un bénéfice net au chauffeur. Nous étions quinze lorsque nous sommes repartis. Un grand Turki, maigre, le visage marqué par la petite vérole,

avec un regard illuminé et une pomme d'Adam saillante, s'est installé près de nous. Il emmenait pour seul bagage un bonnet de fourrure — il portait un chapeau de feutre blanc — et son Coran qu'il a précieusement accroché, avec ses grandes mains tremblantes, à la barre de bois qui nous sert d'appui. Tout de suite, il s'est mis à parler ourdou avec Wahid et quand il a appris que Wahid était musulman, il est devenu tout à fait amical, presque affectueux.

— Vous allez à Kachgar, c'est mon pays, c'est un joyau. Et après, où allez-vous ? Et où vont les étrangers ? a-t-il ajouté en nous regardant.

Wahid a raconté le voyage que nous voulions faire, que de Kachgar nous désirions rejoindre les Indes par la route du Karakoram. « Moi, je vais à La Mecque, je ne ferai que passer à Kachgar. Il faut que je rejoigne le Pakistan. » Et puis, sa voix changea pour dire : « Le Pakistan est un Etat fort maintenant. Il a conquis son indépendance. » Quel éclair dans les yeux ! J'ai entendu « Pakistan » et compris le sens de sa phrase avant que Wahid ne la traduise.

Ce jour-là, c'était donc hier, nous avons roulé longtemps sans nous arrêter. Ouroumchi sur le versant nord des Tian-chan se trouve sur le Pé-Lou, la route du Nord ; il nous fallait rejoindre le Nan-Lou, la route du Sud qui, elle, passe au sud des Tian-chan. A Paiyango, une petite oasis, nous nous sommes arrêtés quelques instants. Le Musulman — c'est ainsi que j'appelle l'homme-au-Coran car j'ignore son nom — nous a pris sous sa protection. Il nous a apporté de l'eau pour nous rafraîchir le visage et

nous laver les mains, puis il a commandé du thé et des melons qu'il a tenu à nous offrir.

C'est après Paiyango que nous avons rejoint la piste que les passagers ont appelée « La Route de la Soie ». Elle était déjà célèbre au temps des Huns et Ptolémée la décrivit avec précision. Au crépuscule, Toqsoun, enfin, est apparue de loin. Nous y avons passé notre première nuit dans une petite chambre de torchis où nous avons bien dormi sur un t'ang, dont la dureté ne m'a nullement gênée.

Un très vieux Turki nous a déjà quittés. Son fils l'attendait à la descente du camion. Ils ne s'étaient pas revus depuis plusieurs années. Ils se sont salués, puis longuement étreints et j'ai vu qu'en serrant son fils dans les bras, le vieux père pleurait.

Les autres passagers ont dormi à l'abri du camion. Dès le lever du soleil, leurs prières m'ont réveillée. Nous avons repris la route, si monotone avec son défilé de squelettes. Chaque détail prend l'importance d'un événement. Nous avons croisé un paysan, pieds nus, portant un sac et un bâton en guise de canne. Il venait de Koutcha et allait à Ouroumchi. Le cœur bat plus fort ici quand on rencontre un être humain.

Un peu plus loin un camion en panne bouchait la route. Le chauffeur et le mécanicien attendaient depuis quatre jours qu'un véhicule passe. L'accident n'était pas grave : un pneu crevé. Mais la roue de rechange était morte et ils n'avaient rien pour réparer. Dans un petit ravin au bord de la piste deux lots de poules liées par les pattes achevaient de mourir. Quelques-unes battaient encore faible-

ment des ailes, mais la plupart inertes, raides, ne bougeaient déjà plus.

Parfois, succédant au sable et aux cailloux, des rochers noirs et brillants bordaient la piste, mais de toute la journée je n'ai pas aperçu un seul arbre. Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner à Kou-mouche, une petite oasis sans gaieté et sans verdure. Les rares maisons semblaient misérables, inhabitées. Je n'y ai vu qu'un poste militaire chinois où flottait le drapeau et, dans un ruisseau, un grand chien paralysé trainé par des enfants. Nous avons trouvé à manger dans une échoppe en plein air. Sur un feu de bois, du riz cuisait et de l'eau chantait, et sur une petite table des bols, des verres, des baguettes et quelques épices bien rangées étaient protégés du soleil par un toit de branchages qui prenait appui sur un mur et sur deux piliers de bois.

L'après-midi j'ai vu les premiers troupeaux d'antilopes et bientôt le désert s'est adouci : ici et là un arbre, puis des terrains marécageux plantés de roseaux ont succédé au sable et enfin, perdues dans la solitude, plantées là comme par miracle, quelques yourtes mongoles. Les femmes nous ont regardé passer en souriant, les hommes très loin de la piste dirigeaient leurs troupeaux de gros moutons disparaissant sous la laine, et dont la queue fournit, paraît-il, une graisse savoureuse.

Bien après la tombée de la nuit, nous sommes arrivés à Karachar. Un soldat chinois nous attendait. A travers les rues déjà endormies il nous a conduits jusqu'à la caserne. Deux officiers nous ont accueillis

sans nous laisser une seconde de répit. Il a fallu parler, sourire et vers 11 heures absorber un grand repas. J'avais une idée fixe : dormir.

C'est le matin. J'ai oublié ma fatigue. Après un confortable petit déjeuner : riz, poisson et thé, nous nous promenons tous les trois dans la ville. Nous y rencontrons des Thibétains. Wahid se sent très ému en les voyant :

— C'est mon peuple, le peuple de mon pays.

Il devient sentimental, prêt à la confiance ; tout en marchant il me parle. Ses phrases sont parfois sans suite. Elles traduisent pourtant avec précision ses angoisses, son instabilité :

— C'est la première fois que je parle avec une femme. Tout le monde est contre nous. Je ne sais pas ce qu'il faut faire ? Se tourner vers la Chine ? L'Inde ? Le Pakistan ? Le Thibet manque de force politique. Nous ne sommes représentés nulle part dans le monde. Il n'y a pas une seule bonne école au Ladakh. Toute ma génération va faire ses études à l'étranger. Pour les Occidentaux, nous sommes un sujet de curiosité, rien de plus. Notre culture est tout à fait différente de la culture indienne. C'est une culture thibétaine. Nous irons au Ladakh, les femmes vous apporteront des fleurs et vous chanteront des chansons et vous leur donnerez un peu d'argent. Il y a de l'eau courante sous chaque maison et cela aussi est comme une chanson. En hiver, quand il gèle, on entend l'eau courir sous la glace.

Jamais Wahid ne m'a tant parlé. Occupée à l'écouter, je ne regarde pas autour de moi.

Une heure plus tard, c'est un autre Wahid qui galope dans les environs de Karachar où nous essayons de merveilleux chevaux prêtés par les Chinois. Cette fois il est heureux comme un enfant, beau comme un dieu. Il traverse et retraverse la plaine de part en part, à toute vitesse et chaque fois plus vite. Quand il passe, le temps d'un éclair, j'entrevois le blanc de ses yeux et l'éclat de ses dents. Il pousse des hurlements et presque couché sur son cheval, lui enserre l'encolure avec ses deux bras sans se préoccuper des rênes. Il me crie : « *I am speaking horse language.* » Wahid galopant, c'est inoubliable et beau comme une œuvre d'art.

Les chevaux de Karachar sont réputés dans tout le pays. Très forts, tout en rondeur et cependant musclés, leur silhouette est celle des dessins et des sculptures chinois. Ce sont des coursiers infatigables. Ils parcourent facilement deux et trois cents kilomètres par jour et leur galop est d'une grande douceur.

A la fin de la matinée, nous quittons l'oasis. Le camion marche maintenant droit vers l'ouest. Au nord, à notre droite, les montagnes des Tian Chan viennent mourir au bord de la piste tandis qu'à notre gauche, au sud commence le désert de Takla Makan. Soudain, au détour d'un virage, une belle rivière insolite et merveilleuse. Le vent chante dans les arbres et la rivière chante en coulant entre ses rives. Tout à coup c'est le bonheur. Un pont de bois enjambe l'eau et conduit à quelques maisons cachées

derrière un rideau d'arbres. Que cette eau est claire et rafraîchissante ! Et comme il est triste qu'elle se perde dans le sable avant d'irriguer les terres. J'ai l'impression d'un gaspillage monstrueux. Ne peut-on rien faire pour éviter cela ? N'y a-t-il pas des travaux à entreprendre ? Les oasis ne formeront-elles jamais un ruban presque ininterrompu au lieu d'être quelques îlots de vie ?

La Koutcha — c'est le nom de la rivière — vient du lac Bagrach (le Bagrach-Koul), elle descend vers le Tarim où elle arrive épuisée. Ici, à Bash-Akin, non loin du lac Bagrach, elle est profonde, rapide, c'est encore une rivière pleine de force. En arrivant, je trouve l'endroit si charmant que je veux le photographier ; comme je prends mon appareil, un soldat chinois que je n'avais pas remarqué, bondit sur moi. Je ne comprend pas ce qu'il m'explique en chinois, mais il n'est pas difficile de voir qu'il me refuse le droit de prendre des photos. Tout en le regardant cependant, je presse le déclic de mon *rolleiflex*.

Et puis la route continue. Le désert d'un côté ; la Koutcha et la belle oasis de Kourla de l'autre. Nous ne nous y arrêtons pas, mais j'y vois des vergers, des champs et des prairies d'un vert lumineux. Au fur et à mesure que nous avançons vers l'ouest le temps est plus chaud et les cultures plus avancées. Nous faisons halte dans l'après-midi à Tim où nous mangeons un bon *poláo* — riz sauté avec du mouton, des oignons et des raisins secs — que nous partageons avec le Musulman.

Les autres passagers nous saluent chaque matin,

mais nos rapports s'arrêtent là. Ce sont sept Turkis et trois Chinois. Je me demande quel est le métier du Musulman. Une allure de grand seigneur, des vêtements de mendiant et pour tout bagage ce bonnet de fourrure qu'il porte le matin tôt ou le soir après la tombée de la nuit et son Coran qu'il ne quitte jamais et qu'il touche plusieurs fois par jour. Chaque soir, à l'heure où le soleil se couche, il récite ses prières. Les autres le regardent faire. Il a l'air d'être habité par une foi passionnée et son comportement trahit souvent un désir de rendre service et une volonté de sacrifice, il monte le dernier dans le camion et y prend la place la plus inconfortable, il mange à peine et ne boit jamais qu'après tous les autres. Il est le seul passager à s'être ému des squelettes qui jonchaient le sol.

Ce soir, après avoir dépassé Charchill, la route devient interminable. La nuit enveloppe le désert. Presque tout le monde s'endort. Le chauffeur allume les phares. C'est alors que le Musulman commence à chanter en ourdou, d'une belle voix forte, gutturale, chaude. Plusieurs de ces chants sont révolutionnaires. Wahid me les traduit. L'un est pro-pakistanaï, l'autre antisoviétique, un troisième enfin antichinois : « Le Turkestan aux Turkis » y revient comme un leitmotiv. Il chante longtemps. Quand il se tait, nos compagnons réveillés restent silencieux. Il me semble discerner une sorte de gêne. Dans le ciel, les étoiles brillent si intensément qu'elles paraissent trembler. Il fait presque froid. Un Chinois entonne à son tour un chant. Est-ce une réponse ? Ni François ni Wahid ne parviennent à comprendre ce qu'il dit.

Le Musulman cherche à capter notre attention et tandis que nous nous blottissons entre les sacs et que je flotte au bord du sommeil, il commence un long récit que Wahid traduit phrase par phrase : « Je vais vous raconter comment le prophète Job nous apprit à fabriquer de la soie. Dieu, voulant éprouver Job, lui envoya une foule de poux et son corps bientôt ne fut plus qu'une plaie que ravageaient un nombre infini d'insectes. Job souffrait en silence, se contentant de louer Dieu. Un jour, il se trouva trop faible pour remuer, il pria sa femme de reprendre un ver qui venait de s'échapper et de tomber à terre et de le replacer dans la plaie qu'il venait de quitter. « Puisque Dieu m'a ordonné, dit-il, de fournir mon corps en pâture aux vers, je serais criminel de priver celui-ci de la nourriture qui lui est due » ; et la femme du prophète fit ce qui lui était commandé. Voyant cela, Dieu eut enfin pitié de son serviteur. Sur son ordre, l'ange Gabriel descendit sur la terre, frappa le sol de son aile, et fit jaillir une large source d'eau vive dans laquelle il plongea le patient. Job recouvra la santé ; les vers qui rongeaient son corps le quittèrent et toutes les plaies se cicatrisèrent. Cette source d'eau vive subsiste encore aujourd'hui ; elle s'appelle la « mer de Lumière » et tous les croyants viennent s'y baigner pour recouvrer la santé de l'âme et du corps.

« Quant au ver qui avaient quitté le prophète, ils rampèrent sur un mûrier voisin, en mangèrent les feuilles et se tissèrent un nid qui les emprisonna complètement. C'était le cocon. Cependant, Job en prit un dans sa main, dit à Dieu : « Voudrais-tu

m'apprendre comment sont formés ces cocons afin que ton peuple en profite et se rappelle avec reconnaissance le souvenir de son serviteur. » A peine eut-il achevé sa phrase qu'un homme apparut et lui dit : « Je suis le trésorier de Dieu et je ne demande qu'à t'instruire. Prends un cocon, plonge-le dans l'eau et frappe-le longtemps avec une verge d'osier. » Job fit ce qu'on lui demandait, et il se trouva que le cocon était de la soie, la plus riche et la plus soyeuse. Job écrivit aussitôt un livre où tout ceci fut raconté pour la plus grande gloire de Dieu et de son fidèle serviteur¹. »

Le Musulman se tait et nous nous endormons enfin.

Des branches qui me frôlent le visage me réveillent. Nous arrivons à Yangissar. Les arbres, comme toujours, annoncent l'oasis que nulle lumière ne révèle. Il est plus de minuit. Tout est silence. Le chauffeur s'en va réveiller un soldat chinois qui arrive les yeux pleins de sommeil, en finissant de boutonner son uniforme. Il nous conduit dans une chambre. Nous n'avons même pas le courage d'allumer une bougie pour voir si l'endroit est propre (pas une puce, pas une punaise depuis le départ de Nankin) et nous nous endormons comme des masses sur le t'ang.

Je me sens encore abrutie de sommeil lorsque le lendemain à 6 heures nous reprenons la route. Je bois plusieurs verres de thé sucré pour me secouer.

1. Légende également citée par J.-B. PASQUIER dans *L'Asie Centrale à vol d'oiseau*.

Il fait beau. Il fait bon. Ce n'est pas la chaleur sèche, brûlante, irritante du milieu de la journée. Chaque matin la fraîcheur, et je ne sais quelle sorte de légèreté dans l'air, me donnent du courage pour plusieurs heures.

Nous rencontrons un camion en panne. Le chauffeur seul dans sa cabine, sa provision d'eau et de fruits secs à ses côtés, attend le retour du mécanicien parti chercher une pièce de rechange à quelques jours de marche. Cette attente lui paraît tout à fait naturelle. Il explique à Wahid que lorsqu'il fait trop chaud il s'étend à l'ombre de son camion. Nous ajoutons quelques provisions aux siennes et nous repartons.

Le Musulman respire avec bonheur aujourd'hui. Il chante, puis s'arrête et parfois bavarde avec Wahid. « J'approche de mon pays... » Wahid lui demande s'il connaît le chinois. « Non », répondit-il simplement. Mais il parle volontiers du Pakistan. « Je n'y suis pas encore allé, mais j'y passerai bientôt. » Et sur un ton un peu emphatique — qui m'inquiète — il continue : « Nous, musulmans, nous admirons le Pakistan. C'est le plus jeune Etat musulman. Nous, musulmans, nous parlons ourdou, la langue officielle du Pakistan. »

J'interroge :

— Pourquoi l'ourdou est-il devenu la langue officielle du Pakistan ?

— Parce que l'ourdou est une langue musulmane ; elle s'écrit avec des caractères arabes. Les peuples du monde musulman, Persans et Turcs entre autres, sont venus aux Indes comme militaires, mis-

sionnaires ou commerçants. Leurs langages se sont mêlés entre eux et avec les dialectes indiens pour créer une nouvelle langue supranationale : l'ourdou¹.

Après avoir traduit ces phrases, Wahid me précise : « Moi, je ne suis pas fanatique du tout. Je suis musulman parce que j'ai été élevé ainsi, Dieu ne m'intéresse pas beaucoup. »

Et avec un sourire espiègle, il ajoute comme s'il déclamait un poème : « Je suis un tiers femme, un tiers homme, un tiers animal. Pas du tout un dieu ; ce n'est pas un job intéressant. » Et il conclut en éclatant de rire. Je suis assez effrayée par le fanatisme musulman que je découvre au Sin-Kiang — je me souviens notamment de la soirée ouïgour, à Ouroumchi — il me semble qu'il est aveugle et va à l'encontre de tout progrès. Sans doute la pourriture du Kuo-Min-Tang a-t-elle aidé à y précipiter beaucoup de musulmans qui, autrement, reconnaîtraient la nécessité de collaborer avec la Chine.

Il n'est que 9 heures quand nous entrons à Bougour. Pour la première fois, les inscriptions écrites sur les pancartes ou les murs sont rédigées en deux langues : chinoise et turque. Le Musulman touche l'épaule de François et la mienne pour nous le faire remarquer et pour la première fois aussi les marchands de journaux vendent des journaux russes. Le chef civil de Bougour nous accueille, c'est

1. Ourdou signifie « langue du camp militaire ». D'autre part, notre mot « horde » vient du mongol « ordou ».

un Turki très fier de parler chinois. Il nous conduit chez le commandant militaire, un Chinois bien entendu. Je lui pose quelques questions sur l'oasis ; je puis rarement le faire, car nous arrivons toujours très tard et nous repartons très tôt. J'apprends ainsi que la ville comprend trente mille habitants, tous Turakis sauf les militaires et quelques commerçants chinois. Je remarque du reste chaque jour qu'à mesure que nous avançons vers l'ouest, le nombre des Chinois diminue. Chaque oasis aussi petite soit-elle possède sa caserne. Ici Chinois = militaire et militaire = Chinois. Je n'aime pas les militaires. Presque tous ceux que je rencontre forment une caste fermée, privilégiée, qui me les rend d'autant moins sympathiques. Le chef militaire m'étonne davantage en me donnant le nombre d'étudiants et d'écoliers : trois mille, c'est-à-dire un habitant sur dix ! Et vingt-sept écoles !

Je voudrais me promener un peu, mais le camion repart. Je ne vois que la rue principale, large, de la même couleur que les maisons sans étages. Quelques femmes cachent leur visage. J'ai de moins en moins l'impression d'être en Chine. Les Chinois sont là, pourtant, plus ou moins régulièrement depuis plus de deux mille ans !

L'oasis de Koutcha n'est pas loin. Nous y arrivons au début de l'après-midi. Elle est belle. Grouillante de monde, bourdonnante de bruits. Tout y est couleur : les femmes portent des costumes où le rouge domine. Dans les échoppes, des tissus verts,

jaunes, blancs, rouges, mauves, claquent dans le vent.

Les militaires chinois nous attendent. Ils sont six, dont le gouverneur, un homme gras, mou et nerveux. Plein de suspicion à notre égard, il nous interroge longuement sur les buts de notre voyage. Cela ne nous était plus arrivé depuis Ouroumchi.

Le lendemain, nous prenons le petit déjeuner chez lui. Du jardin que domine la salle à manger, viennent des bruits étranges, on dirait des bruits de chaînes, réguliers et assez lents ; ils m'inquiètent et dominant pour moi le bruit des conversations. Il faut que j'attende la fin du repas pour savoir ce qu'ils signifient. Je vois alors par la fenêtre plusieurs prisonniers enchaînés par les pieds. Ils travaillent sous la direction d'un soldat. Certains transportent des pierres ou de la terre ; d'autres ratissent les allées ou soignent les fleurs et les arbres. Je pense à une histoire tragi-comique découverte par François dans une revue de la presse. Je l'ai trouvée si extraordinaire que je l'ai recopiée. La voici :

Revue de la presse locale de Tchentou, le 5 février 1947 :

« A Wan Hsien, il y a quelques jours, un professeur qui se promenait dans le jardin public de Si-Chan y ramassa une fleur qui avait été jetée dans une allée ; un garde de ce jardin public croyant que le professeur avait coupé des fleurs lui ordonna de se mettre à genoux dans l'allée. Bien que plusieurs

passants et élèves du professeur aient fourni la preuve que la fleur avait été ramassée par lui, le garde qui ne voulait rien entendre frappa le professeur. Certains passants et élèves intervinrent alors et injurièrent le garde. Là-dessus, des collègues du garde vinrent à tirer des coups de feu en l'air ; puis cinq ou six gardes du collège qui passaient se mêlèrent à la bagarre. La bataille commença. Les élèves qui n'étaient pas armés participèrent à ce combat et désarmèrent une dizaine de gardes et même firent des prisonniers. Après quoi, l'ordre dans la ville fut troublé. Les autorités locales donnèrent aux gardes l'ordre d'encercler le collège. Des mitrailleuses furent mises en batterie dans toutes les directions, les communications dans la ville furent coupées et, après trois heures de combat, on dut constater que trois gardes avaient été tués et que plusieurs gardes du collège avaient été blessés.

« Dès que le quartier général du généralissime Chiang à Tchoung King eut pris connaissance de cette nouvelle, il envoya un délégué pour régler cet incident. »

Le gouverneur nous propose d'aller visiter les grottes de Qyzyl. Il nous prête de beaux chevaux de Karachar et, accompagnés d'un officier et d'un garde du corps, nous partons. Nous trottons quelque temps dans des sentiers de sable, puis la ville meurt et le désert naît sans transition. Ce changement brutal m'émeut chaque fois de la même façon.

Les grottes, creusées dans une falaise blanche qui

domine la plaine, sont visibles de loin. Nous galopons vers elles. Après le soleil brûlant, leur fraîcheur et leur ombre sont merveilleuses. Elles contiennent de belles fresques bouddhiques du Gandhara (nord de l'Inde) exécutées au VIII^e siècle. Koutcha était alors un royaume vassal de la Chine où régnait la dynastie T'ang. Un motif composé de saints a gardé sa beauté. Les courbes et les couleurs — blanc, bleu, rose et mauve — sont imprégnées d'une grande douceur presque tendre. Pas un visage n'est intact — victimes d'une révolte musulmane en 1932 — tous ont été volontairement effacés. La trace des outils est bien visible. On imagine les hommes envahissant les grottes, s'acharnant sur les visages dont la représentation est interdite par le Coran. Paul Pelliot vint à Qyzyl au cours du même voyage qui lui fit découvrir Toen-Houang, il en parle dans le rapport qu'il fit à son retour : « L'ancien bouddhisme, dit-il, a laissé non loin de Koutcha, à Qyzyl et à Qoum-tourâ, des ming-uï particulièrement importants. Les ming-uï sont des groupes de grottes artificielles ornées de peintures murales et aménagées jadis en sanctuaires bouddhiques. Ceux de Qyzyl et de Qoum-tourâ sont les plus importants sur tout le versant sud des monts Célestes. Le professeur Grünwedel les avait déblayés avant notre arrivée et nous nous sommes contentés d'y prendre un bon nombre de photographies. »

Nous rentrons lentement à Koutcha. Dès que nous quittons le désert, l'officier nous conduit par des chemins ombragés d'arbres qui suivent les sinuosités d'un ruisseau. Nous nous arrêtons dans une ferme

où l'on nous offre un verre de thé. En entrant dans Koutcha, je vois une sorte de monstre effrayant. Enfermé dans la cour d'une maison, le visage tourné vers nous, il marche à quatre pattes comme un animal et nous regarde passer à travers les barreaux de la grille.

J'essaie de prendre quelques photos de la ville, mais notre garde du corps veille. Dès que je sors mon appareil, il s'inquiète et m'empêche de m'en servir avec autant de politesse que de ruse.

Un riche Turki offre un banquet en l'honneur du gouverneur d'Aksou — où nous passerons dans quelques jours. Nous sommes invités. Il habite à l'écart de la ville, au bord du large lit de la rivière où coule un filet d'eau. Quand nous arrivons, les tables sont déjà dressées en plein air, à l'ombre des arbres, sur des estrades recouvertes de tapis. Le gouverneur, un noble vieillard, préside le repas. Les domestiques apportent des moutons entiers et des plats de poláo. On découpe la viande et chacun plonge alors la main dans les plats. Il en ramène ce qu'il peut, non sans en laisser tomber chaque fois un peu sur la table. Un orchestre accompagne les ripailles. Plusieurs invités se lèvent et dansent à tour de rôle. Aucune danse ne me paraît intéressante, sauf une peut-être : elle est exécutée par un homme. Il tient dans chaque main un bol et tout en dansant il les cogne l'un contre l'autre en marquant la mesure. Nous sommes environ deux cents invités. Je suis la seule femme. Chinois et Turkis se parlent peu et se tiennent chacun de son côté. Tout au long de la clôture du jardin et à la porte d'entrée, des

soldats armés, une vingtaine, montent la garde. Vers la fin du repas — mais c'est un repas sans fin : les plats de poláo et de mouton se renouvellent indéfiniment — un des invités m'entraîne chez lui, dans une maison voisine. Il montre du doigt mon appareil photographique et m'explique par des gestes qu'il voudrait des photos de ses femmes et de ses filles. Quand j'arrive dans la maison des femmes, je suis accueillie par de grands éclats de rire suivis d'une fuite éperdue. Je reste seule, après quelques minutes le mari revient avec plusieurs femmes. Ses épouses ? Ses filles ? Très apeurées, elle ne rient plus et se laissent photographier sous l'œil sévère du Turki.

Notre absence est passée inaperçue. A table, la nourriture continue à affluer, moutons après moutons. Le soleil se couche. Quelques musulmans partent réciter leur prière dans le jardin. Ils reviennent ensuite et recommencent à manger.

En même temps que les autres invités, après avoir passé trois heures à table, nous prenons congé de notre hôte. Les voitures à cheval attendent à la porte. Elles s'ébranlent les unes après les autres. Des cavaliers nous dépassent, mais tous nous suivons le lit de la rivière. La soirée est calme et douce. On rit, on plaisante. Chacun veut aller plus vite que son voisin. Attelages et cavaliers font la course et c'est au galop que nous entrons dans Koutcha déjà silencieux et endormi.

Le matin suivant, je me retrouve perchée en haut du camion. Le paysage change. Nous roulons dans une vallée étroite entre deux chaînes de montagnes tranchantes, effrayantes, dressées vers le ciel comme de gigantesques dents de scie. Elles prennent des reflets verts et noirs. J'ai l'impression d'étouffer dans un immense aquarium tapissé de rochers et vidé de son eau. Pas un arbre, pas une touffe d'herbe. Un monde minéral et étrange. Le silence devient oppressant. Nous grimpons par un chemin qui n'est guère plus large que le camion. Au bord de la piste, trois vautours dévorent un cheval encore sanglant. Alourdis, ils prennent difficilement leur vol et nous manquons de les écraser. A l'horizon, je distingue les Tian-chan, couvertes de neige, étincelantes dans le soleil.

Nous nous reposons quelques minutes dans une caserne chinoise, isolée au milieu des montagnes. Sur les murs, je lis, grossièrement écrit en anglais : « *Drill and organise the military to protect the people and the country.* » Puis la route redescend vers un grand plateau. Pour la première fois, elle est bonne et nous roulons vite.

Nous déjeunons à Baï. C'est le jour du bazaar. La foule dense, colorée comme celle de Koutcha, envahit complètement la rue. Elle bouge lentement, énorme serpent qui ondule entre deux rangées d'échoppes et de maisons. Un homme sur dix, une femme sur quatre environ, sont affligés d'un goître. Certains atteignent une grosseur monstrueuse.

Le Musulman ne trouve plus son Coran. Il le cherche partout. Complètement désespéré, il va et vient autour du camion, demande aux passants s'ils ne l'ont pas vu, puis fouille entre les ballots, mais ne trouve rien. Alors, le visage immobile, les yeux fermés, seule sa pomme d'Adam descendant et montant dans sa gorge, il se tait. Le lui a-t-on volé ? Est-il tombé sur la route ce matin ?

L'après-midi est écrasant de chaleur. Je ne retrouve pas le désert. Nous croisons plusieurs petites caravanes et quelques paysans. Le costume des femmes a changé. Elles portent une coiffure blanche et, par-dessus, un bonnet noir, posé en avant et légèrement sur le côté. Nous avançons très lentement. Des troupeaux d'antilopes filent devant nous. Notre arrivée ne les effraie pas et nous passons près d'elles. Le Musulman les appelle et leur jette des galettes de maïs ; elles s'enfuient aussitôt et tous les passagers se moquent de lui. Je vois les premiers vols de canards sauvages et les premières fleurs : elles sont mauves, on dirait de la bruyère. Comme elles me paraissent belles ! Avec le soleil couchant, les Tian-chan s'allument de couleurs rouge et turquoise. Ce soir nous avons notre première panne. Nous nous enlisons dans le sable. Tous les passagers descendent et poussent le camion : en vain. Les roues patinent et s'enfoncent de plus en plus. Je m'aperçois alors que nous parcourons ces 12 ou 1 500 kilomètres de désert sans une pelle, sans une corde, sans même une planche. La nuit descend. Personne ne s'inquiète. Tout le monde, au contraire, parle et profite de cet arrêt pour boire un peu d'eau ou

manger du melon. Quelqu'un suggère de mettre des peaux de moutons sous chacune des roues. C'est une bonne idée. Nous repartons sans difficultés.

Comme chaque soir, les passagers chantent. Aujourd'hui, les Chinois commencent, puis le Musulman, triste encore de la perte de son Coran, le regard fixé sur l'horizon, répète plusieurs fois son chant qui devient une lamentation : « Le Turkes-tan aux Turkis. » Pour la première fois, aucune étoile dans le ciel, mais des nuages. Les phares donnent des formes étranges aux rochers et aux arbres. Quelques petits rongeurs, des musaraignes peut-être, traversent la piste, éblouis et effrayés par la lumière.

Nous nous arrêtons devant une maison à l'entrée d'une oasis, le chauffeur appelle, quelqu'un ouvre la porte. Nous demandons à manger. J'entends des bruits de voix dans la nuit. Nous avons réveillé toute une partie du village. On vient faire cercle autour du camion. On nous offre du thé. Le Musulman, disparu sans que nous nous en apercevions, sort d'une maison les mains chargées de petits pains chauds fourrés de viande. Il nous les donne ; insiste pour que nous les mangions tous : « Ici, je suis chez moi ; vous êtes mes hôtes », dit-il à Wahid. Des gouttes de pluie tombent. C'est comme une caresse. Nous repartons. Pendant quelques minutes, nous marchons entre deux allées d'arbres, très hauts. Dans l'obscurité, je ne vois que leurs troncs, droits comme des colonnes.

Chacun dort, enveloppé dans ses manteaux. Il pleut sans bruit. A 2 heures, nous arrivons à Aksou. Le chauffeur entre dans la cour d'une ferme

inhabitée. Nous nous engouffrons tous dans deux grandes pièces vides. Sans même le t'sang traditionnel. Rien que des planches.

Quand le jour se lève, il fait gris. La terre exhale une odeur de pluie. Devant la maison, je patauge avec délices dans la boue grasse et visqueuse. Les officiels chinois, *the ruling class*¹ comme les appelle Wahid, prévenus de notre arrivée, viennent nous rendre visite très tôt, confus de ne pas nous avoir accueillis cette nuit. Le général Liou — un visage intelligent et sympathique — nous invite à déjeuner dans un petit restaurant. Au moment de nous quitter, son domestique lui apporte un poulet rôti, des abricots séchés et un gâteau. Le général nous les offre en nous souhaitant bon voyage et en nous recommandant bien d'emporter à boire.

Dans la ferme, chaque passager fait ses provisions d'eau et de nourriture. Les mécaniciens vérifient le moteur. Le chauffeur dort encore. La prochaine étape, la dernière, sera la plus dure. Pendant trente-six heures, nous allons rouler sans traverser d'oasis, sans presque nous arrêter. Depuis le départ d'Ouroumchi, le chauffeur suscite mon admiration et mon étonnement. Je lui ai toujours vu un air de grande tranquillité, une allure désinvolte. On dirait que la fatigue glisse sur lui, comme l'eau sur le marbre. Le sourire et la cigarette aux lèvres, le feutre sur l'oreille, l'air propre, il semble aussi reposé aujourd'hui que le matin où nous avons quitté Ouroumchi.

C'est le 1^{er} mai. Nous quittons Aksou à quatre

1. La classe dirigeante.

heures de l'après-midi. Le sol est encore détrempé et assez dangereusement, nous dérapons deux fois. Le désert nous absorbe, sans transition, à la sortie de la ville. La nuit tombe vite. Arrêt de quelques minutes dans un petit village d'aspect misérable. Sans quitter le camion, nous entamons nos provisions. Le Musulman part à la recherche d'un verre de thé qu'il nous apporte aussitôt. Les chiens du village nous entourent : squelettiques et couverts de plaies. Nous leur jetons nos déchets. Les plus forts les dévorent. Les plus faibles regardent. Avant de repartir, les Turkis récitent leur prière. Le Musulman change de chapeau. La pluie a rafraîchi le temps, il fait presque froid. Les étoiles naissent une à une. C'est l'heure où l'on commence à chanter. Puis c'est l'heure du silence. Serrés les uns contre les autres, au creux des ballots et des bidons, nous essayons de dormir. Les secousses et les changements de vitesse m'y font renoncer. Je regarde le ciel, j'écoute la respiration de mes compagnons qui accompagne le ronflement du moteur et le grincement des ressorts. Vers 3 heures, nous nous arrêtons. Personne ne se réveille. Le chauffeur et les mécaniciens sortent de la cabine. Enroulés dans des couvertures, ils s'endorment au pied du camion. Je sommeille un peu. Le jour me réveille. Il prend possession de la terre en quelques minutes. Nous sommes en plein désert. Route droite devant et derrière nous. Les Tian-chan au nord. Le désert au sud. Sur le sable, les empreintes de gazelles dessinent des formes de fleurs. De loin, je vois arriver un homme. Je ne réalise pas immédiatement combien

c'est étrange : comme un papillon au milieu de l'océan. Il nous rejoint. C'est un Chinois ; presque encore un gosse. Il nous demande à boire et à manger. Ensuite, il explique que son camion est en panne, près d'ici, un cylindre cassé, et qu'il part à Aksou chercher de l'aide. Les mécaniciens le convainquent de repartir avec nous vers Kachgar. Il accepte. A quelques kilomètres, nous trouvons son camion. Le jeune Chinois réveille le chauffeur endormi, lui dit que nous l'emmenons à Kachgar et lui remet la provision d'eau qu'il avait prise.

Le désert implacable, menaçant, comme anormal, stérile, le contraire de la vie. Il devient bouleversant d'y voir courir deux gazelles, ou voler deux oiseaux. Wahid est très impressionné par lui. »

Les habitants de Kachgarie¹ racontent une légende sur la formation du Takla Makan : « Aux temps anciens, c'était un pays florissant, recouvert de nombreuses rivières, d'épaisses forêts et d'une multitude de villes et de villages. Les habitants pieux et vertueux, devinrent corrompus. Dieu patienta longtemps, mais finalement décida de les punir. Pendant une nuit obscure, le sable tomba en masse du ciel et tous les habitants furent ensevelis, excepté Vali qui était resté vertueux et que Dieu prévint du désastre. Il s'éloigna vers le nord, aux environs d'Aksou, où il passa le reste de sa vie. Son tombeau est resté un lieu de pèlerinage². »

On appelle parfois le Takla Makan, « le pays

1. Habitants de la région de Kachgar.

2. Cf. M. Pievtzov : *Voyage en Kachgarie*.

des hommes périss » ou « des villes punies » et certains habitants prétendent que dans le désert on entend le chant des coqs et que l'on voit des hommes sortant des tombeaux et errant dans les montagnes de sable.

Au début de l'après-midi, les montagnes des Tian-chan resplendissent de la beauté de leurs couleurs : jaune clair, turquoise, orange, rouge, rose ; elles sont bordées de mamelons coniques lisses, presque symétriques d'un jaune et d'un orange éclatant. Une légère brume de chaleur les enveloppe, rend plus lumineux l'éclat de leur couleur et moins net la précision de leurs contours. Vers 5 heures, les premiers arbres apparaissent à l'horizon. Les Turakis deviennent de plus en plus joyeux : ils se sentent chez eux. Wahid nous raconte : « Quand un Turki arrive au Pakistan ou au Ladakh, on ne lui demande pas s'il vient du Sin-Kiang, mais s'il vient des « Six villes », c'est-à-dire Khotan, *Karghalyk*, Yachgar, Aksou et Koutcha (les six villes principales de l'ouest). »

Nous nous arrêtons enfin dans un caravansérail. Il tombe presque en ruine et semble abandonné. Mais dès que nous arrivons, un marchand nous propose des pastèques. Nous les dévorons. Un âne qui s'est approché sans qu'on le remarque mange d'un air sage et satisfait les peaux que nous jetons. Des enfants viennent mendier, personne n'y prend garde, sauf le Musulman qui leur refuse de l'argent, mais va chercher dans le camion tout ce qui lui reste de provisions et le leur donne. Avant de repartir, nous nous rafraîchissons tous dans un petit ruisseau qui

jaillit là et disparaît cent mètres plus loin. Le chauffeur nous promet que nous arriverons à Kachgar vers 10 heures.

La route serait bonne si elle n'était coupée tous les cent mètres par de profonds caniveaux. Les montagnes des Tian-chan deviennent de moins en moins hautes. Nous nous en éloignons. Plusieurs rivières coupent la piste. Le chauffeur s'y engage sans hésitation. Nous soulevons des gerbes d'eau. La nuit descend sans que nous rencontrions âme qui vive. Rien n'annonce Kachgar. Le chauffeur a dû se perdre, car nous errons pendant plusieurs heures par des chemins qui finissent tout à coup dans des marécages ou dans le sable. Nous traversons et retraversons plusieurs fois la même rivière. A chaque endroit difficile, un des mécaniciens descend, inspecte les alentours, en s'éclairant avec les phares ou sa lampe de poche, il essaie de trouver une issue et nous repartons en marche avant ou en marche arrière.

Il est bien plus de minuit quand nous entrons dans Kachgar. Nous nous arrêtons sur une place. C'est le terminus. Tout le monde descend ; toutes les marchandises sont déchargées. Le Musulman nous demande de l'argent pour payer la dernière partie de son voyage et nous salue très cérémonieusement. Quand nous repartons seuls, pour la ville chinoise éloignée de près de dix kilomètres de Kachgar, le camion vide me paraît énorme, j'y suis comme dans une cage ; il a perdu son poids et, léger, rebondit sur la route. Le chauffeur et les mécaniciens s'arrêtent devant un restaurant pour dîner. Nous som-

mes si fatigués que nous ne bougeons pas. J'aperçois entre les planches quelques lumières tremblotantes. Surtout je sens une odeur merveilleuse : l'odeur des acacias en fleurs. Le désert est aussi l'absence des odeurs. Celle-ci me ravit, je voudrais la boire. Dans la rue, un homme joue du luth. Et je m'endors heureuse entre les acacias et la musique. Les chocs me réveillent. Nous franchissons les portes de la ville chinoise. De chaque côté de la rue, irréelle de silence, de petites maisons blanches, lisses, collées les unes aux autres, brillent dans la nuit.

Le camion s'arrête devant une caserne. Nous ne trouvons aucun garde. Nous ne savons pas si c'est là que nous devons descendre. Le chauffeur nous conduit dans une grande pièce meublée de tables. Nous les rapprochons les unes des autres. Nous y étendons nos sacs de couchage et nous nous endormons.

IV

KACHGAR ¹

Kachgar. « La belle oasis du sud-ouest », « le Joyau », « le Paradis du désert ». Je me souviens du Musulman évoquant la douceur de ses printemps, la saveur de ses fruits, la beauté de ses fleurs. J'entends encore sa voix prononçant « Kachgar » comme on prononce le nom de l'être aimé. Amoureusement, respectueusement. Mais on peut voir Kachgar avec d'autres yeux ! Filippo de Filippi par exemple ne cache pas sa déception : « Comment est-il possible que ces maisons de boue adossées les unes aux autres sans laisser d'espaces pour les ruelles ou les rues, que ces gens médiocres, représentent ce qui reste d'une région légendaire qui fut le centre le plus renommé du grand continent euro-asiatique, théâtre de luttes séculaires entre les diverses races de migrations de peuples entiers qui transportaient des éléments des civilisations bouddhiste, chré-

1. Altitude 1 300 mètres, 35 000 habitants environ. Voir *Géographie universelle de l'Asie*.

tienne et musulmane. » Et Filippi explique ainsi la déchéance de Kachgar : « C'est le changement du climat, la sécheresse progressive, qui transforma en désert la vaste plaine, riche de villages et de cités aujourd'hui ensevelies sous les sables, où sévissaient les luttes féroces entre les Iraniens et les Touraniens qui provoquèrent la destruction de l'irrigation, l'invasion par les sables des canaux et la dispersion de l'eau précieuse dans la plaine¹. »

Le Kachgar que je découvre chaque jour m'apparaît auréolé d'une sorte de tendresse. Peut-être est-elle avant tout visuelle ? Le bleu très pâle du ciel, l'argent des feuillages, la couleur sable des sentiers, des rues et des maisons se mêlent jusqu'à presque se confondre à certaines heures du jour. Nulle luxuriance. Ce n'est pas la croissance désordonnée, profuse, d'une terre débordante de richesse. Les arbres y sont comptés. La fertilité y est œuvre de l'homme.

La ville habituellement calme s'énervé le jeudi. Ce jour-là, le jour du bazaar, la grande place de la mosquée, asymétrique et nue, prend un air de fête. Au petit matin, les marchands s'y installent. Dès 9 heures, la foule se presse coude à coude, se compresse et se bouscule lorsqu'une file d'ânes ou de chameaux de faufile parmi elle. Fruits et légumes, cotonnades et soieries, épices et farines, peaux de moutons, selles et harnachements de cheval, parures, poules et brebis, sacs de toiles ou de laine,

1. Filippo de Filippi, *Storia della spedizione scientifica italiana n° 1 Himalayo Caracoroum e Turkestan cinese*, 1913-1914. Bologne, 1923.

thé, riz, allumettes, ferrailles ; tout s'achète, se marchandé ou se convoite. Rares sont les couples. Les femmes, monstrueusement déguisées sous leur bourka¹, s'arrêtent, repartent, discutent, papotent, tours ambulantes et aveugles. Tours d'ivoire aussi car le bourka doit rendre étrangère au monde, à tout désir d'apprendre ou de connaître.

Les cercles se forment autour du conteur et du joueur de luth. Les enfants et les vieillards sont les spectateurs les plus ardents. Pieds nus, vêtus de haillons, mais coiffés d'une belle toque brodée, ils écoutent pendant des heures, visages attentifs et prompts à l'émotion, le récit passionnant ou la mélodie qui toujours se répète. Nul Chinois, sauf quelques agents de police.

Parfois, un homme ou une femme, étrangers à la ville, cherchent le repos loin du bruit, dans une rue déserte, telle cette jeune mère kirghize profondément endormie, serrant son bébé contre elle tandis que l'âne les veille tous deux.

Non loin du conteur, à la gauche de la mosquée, se tiennent les restaurants ambulants. Ils sont là pendant toute la semaine, mais le jour du bazaar on fait la queue pour déguster les succulents kébabs, brûlants, croustillants, épicés à point ; le lait caillé rafraîchi avec de la glace pilée ; les longues tranches de pastèques qui désaltèrent mieux que tout au monde.

A deux pas de la mosquée s'ouvre le jardin

1. Costume porté par les femmes pour sortir et qui les dissimule totalement de la tête aux pieds.

public. Un chemin, planté d'une double rangée de peupliers, en fait le tour. Le calme y règne : pépielement de moineaux — les mêmes que ceux de Paris — roucoulement de colombes, croassement de corbeaux, battement d'ailes autour des nids. Des hommes flânent, bavardent, dorment à l'ombre des arbres ou se font masser tout habillés.

Dès le crépuscule, chacun retourne chez soi. Les routes s'encombrent de petites caravanes d'ânes. Lourdemment chargés, l'air appliqué et sage, ils trottent dans un nuage de poussière. Les voitures à cheval ressemblent à des jouets d'enfants : capotes arrondies et pimpantes en tissus de couleurs éclatantes, harnachements de cuir où le bleu et le rouge dominent. De longues files de chameaux quittent la ville.

Le lendemain, Kachgar retrouve son calme. La place de la mosquée à nouveau déserte abrite les petits restaurants et le marchand de selles et de ferrailles. Seules, les rues qui y aboutissent gardent leur animation. Chacune d'elles vend sa spécialité : rue des ferrailles, etc. Les boutiques ne sont guère plus grandes qu'une armoire. Devant chacune d'elles, le marchand, abrité du soleil par un auvent de toile, attend le client en sommeillant ou en bavardant avec ses collègues.

Aux deux extrémités du jardin public, les élèves suivent les classes en plein air. Les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Celles-ci, presque toutes habillées de robes rouges et les cheveux séparés en petites nattes, plongent le nez dans leur livre, tandis que leurs yeux furètent à droite et à gauche, à

la recherche de distractions possibles. Je garde un souvenir heureux de ce parc apaisant où s'unissent les voix d'enfants et les chants d'oiseaux.

Cependant, je n'avais pas encore trouvé ce qui rend Kachgar inoubliable et qui ne tient ni à sa beauté ni à sa richesse. C'est un charme plus secret. Je l'ai découvert peu à peu. La première fois, en regardant charger une caravane dans la cour d'une ferme et les hommes se dire adieu gravement. Une autre fois, en croisant une caravane sur la route : les hommes et les bêtes d'une maigreur inhabituelle semblaient à bout de force et avançaient comme des somnambules. J'ai senti l'air du grand large. Marin et caravanier ont le même regard : ils connaissent les mêmes espaces infinis, l'effort journalier et continu dans la solitude, la lutte de chaque instant pour la vie. Les caravaniers d'aujourd'hui assument la relève de ceux d'il y a deux mille ans : même ténacité. Kachgar, l'oasis des grands départs et des grands retours, a mis des siècles à mériter sa beauté.

Dans quelques jours, notre tour viendra de partir et alors seulement je sentirai que le voyage commence.



Eric Shipton, le consul anglais, nous a accueillis chez lui pour la durée de notre séjour. Etre dans une maison me semble merveilleux. Celle-ci est aimable et familière entre toutes. Kachgar nous entoure et non pas les murs d'une enceinte militaire,

prisonniers eux-mêmes dans les murailles de la ville chinoise. Les autorités militaires se sont inclinées avec gentillesse devant notre désir d'accepter l'hospitalité de Shipton. Je me souviens de notre premier réveil dans Kachgar. Arrivés dans la nuit, nous nous étions installés dans cette caserne en apparence déserte. Dès l'aurore, un bruit de fanfare nous réveilla. Les clairons sonnaient l'appel. Aussitôt, des soldats envahirent notre pièce, allant et venant, ouvrant les placards et les fenêtres, parlant à voix haute. Ni aimables ni grossiers. Ils ignoraient notre présence. Nous n'existions pas.

A 9 heures tapant, on frappait à la porte : une ordonnance venait nous prévenir que les autorités militaires nous attendaient à la « Maison militaire des invités du gouvernement ». La courtoisie demandait que nous ne les fassions pas attendre et que nous nous présentions dans une tenue convenable. Longtemps, nous avons secoué nos vêtements, tellement imprégnés de poussière qu'ils en avaient changé de couleur. Impalpable comme une poudre de riz, elle s'était infiltrée jusqu'au fond de nos cantines, incrustée dans notre peau et dans nos cheveux.

A la Maison militaire des invités du gouvernement, le général Lu nous avait reçus. Il nous avait fait visiter les deux chambres qui nous étaient réservées tout en s'excusant, ainsi que l'exige la politesse, qu'elles soient si inconfortables et si laides. Elles appartenaient à la même famille que celles d'Ou-roumchi et de Koutcha : des lits, une table, un grand poêle russe. Rien n'y manquait, ni l'odeur un peu rance ni les verres de thé encore fumant qu'un

domestique avait sans doute déposés un peu avant notre arrivée.

C'est ce jour-là que nous étions allés saluer Eric Shipton et qu'il nous avait proposé d'habiter chez lui.

Shipton vit ici depuis plusieurs années. Ce grand alpiniste — un des plus grands du monde — représente, depuis cette année, non plus l'Angleterre, mais, avec l'assentiment de celle-ci bien entendu, le jeune Pakistan.

Charmant, avec un air rêveur, il parle rarement de ses grandes ascensions. Quand il y fait allusion, on a peine à croire, tant sa modestie est grande, que l'on se trouve en face d'un des rares hommes qui aient affronté l'Everest.

C'est le temps du repos et des vacances. Je retrouve les plaisirs oubliés : boire du thé exquis et dévorer des toasts chauds en regardant une pelouse bien ordonnée, savourer les délices d'un vrai bain, bouquiner dans le grand *living room*, devant la cheminée sans feu, au fond d'un fauteuil confortable. Certains jours, nous fouillons Kachgar avec avidité ; d'autres fois, nous partons à cheval, découvrir les champs et les fermes qui prolongent la ville. Wahid est un peu étonné et désorienté par cette vie qu'il côtoie sans doute pour la première fois.

— La façon de vivre occidentale est tout à fait différente de la nôtre. J'ai vu une auto pour la première fois quand j'avais seize ans. Avant j'en avais entendu parler ; je les appelais des maisons roulantes.

Je n'aime pas sentir Wahid empêtré dans ses

complexes. Je regarde son air contraint dans son costume occidental. Sa cravate l'occupe, ses souliers étroits le gênent. Et dès qu'il sort, il porte un chapeau de feutre et des lunettes noires qu'il ne quitte jamais. Je pense au Wahid triomphant, passant sur son cheval, rapide comme une flèche, dans la plaine près de Karachar en hurlant : « *I am speaking horse language.* »

Chaque matin, Shipton part à son travail. Il nous laisse en liberté, seuls, délicieusement désœuvrés. Il pousse l'art de l'hospitalité jusqu'à donner l'impression qu'il ne s'occupe pas de nous alors que tout est réglé pour notre confort et notre bien-être. Ce n'est pas tout. Shipton s'occupe aussi de l'organisation de notre voyage et nul ne pourrait mieux le faire. Il connaît aussi bien les caravaniers que les différents itinéraires possibles. Il insiste pour que nous renoncions à prendre la route du Karakoram, très dure, pas très intéressante et totalement déserte, et nous conseille de partir par celle de Gilgit qui traverse la passe de Mintaka. Elle est plus longue, mais belle et nous y rencontrions des Kirghizes infiniment sympathiques et généreux. Nous nous laissons convaincre sans peine et Shipton cherche donc une caravane qui parte bientôt pour Gilgit et accepte de nous emmener.

Il nous apprend que musulmans et hindous se battent féroceement dans le Cachemire et que le bruit court que le Mir (le roi) de Hunza, un petit Etat musulman que nous traverserons, a envoyé des troupes au Ladakh. Wahid en est bouleversé.

*
**

Le fait de vivre chez Eric Shipton ne nous empêche nullement de fréquenter les autorités militaires. Soit qu'elles viennent nous voir, soit qu'elles nous invitent.

VISITE AU GÉNÉRAL CHANG

Il habite dans l'enceinte fortifiée. C'est un Cantonnais comme M. Liou d'Ouroumchi. Beau visage dominé par un regard enthousiaste et intelligent. Il s'est battu en Birmanie contre les Japonais. Je crois même comprendre qu'il y était commandant en chef. Peut-être n'y commandait-il qu'une division ?

Ici, au fin fond de son pays, il est vice-commandant en chef de la 42^e division. Est-ce une disgrâce ?

VISITE AU GÉNÉRAL CHOW

Son titre est quelque chose comme « Chef de la partie matérielle (?) de l'approvisionnement pour la région de Kachgar ». Il nous montre un très beau « scroll », précieusement enfermé dans un écrin de soie. Il est écrit par Tso T'song Tang, célèbre général chinois qui, au ^{xix}^e siècle, sous la dynastie des Ts'ing, unifia la région du Sin-Kiang qui jusque-là formait une série de petits Etats sous domination chinoise.

VISITE AU GÉNÉRAL MA

Nous franchissons l'entrée d'une forteresse : drapeau et haie de soldats qui nous présentent les armes, baïonnette au canon. Le général nous reçoit dans une grande pièce blanche, nue et anonyme. Les sièges alignés contre le mur sont recouverts de housses. Une ordonnance apporte des verres de thé et des fruits secs. Nous subissons le questionnaire traditionnel, un peu oublié depuis Ouroumchi : « Pourquoi faites-vous ce voyage ? », « Où comptez-vous aller ensuite ? ». Deux questions nouvelles : « Avez-vous déjà été en Russie ? », « Parlez-vous russe ? ». Cet interrogatoire se déroule sur un ton de grande politesse, bien entendu.

VISITE CHEZ LE GOUVERNEUR CIVIL DE KACHGAR

C'est un Turki. La première fois que nous l'avons vu — il est venu nous saluer chez Shipton — il nous a expliqué combien il aimait et connaissait la Chine — son secrétaire chinois traduisait en anglais — et que de toutes les villes qu'il avait vues, Changai était celle qu'il préférerait. Nous avons souri bêtement, ne sachant que répondre.

Aujourd'hui, la première chose qu'il nous montre est son cheval. Il en est très fier et apprécie que je le regarde avec admiration. C'est une magnifique bête, fine, racée, frémissante sous sa robe blanche.

Dès 4 heures, le festin de mouton commence. Il ne s'arrêtera, comme à Aksou, qu'après la tombée de la nuit. Turkis et Chinois sont mélangés. La différence de leur comportement est frappante. Les premiers, lourds et rusés, paraissent satisfaits de bien et de beaucoup manger. Les seconds observent, parlent peu, sourient « en mesure ». Ils sont de sang-froid et l'on sent leur vivacité en éveil.

Wahid regarde le gouverneur et me dit tout bas : « Il est une marionnette dans un gouvernement de marionnettes. »

Mon voisin, un Turki, me parle avec effroi de Tchín-Chugen, qui gouverna le Sin-Kiang autour des années 1930. Il l'accuse d'avoir commis de grands massacres parmi la population et d'avoir persécuté les musulmans. « Sous son gouvernement, me traduit Wahid, on créa des prisons supplémentaires sur tout le territoire et elles regorgeaient de monde. » Je demande s'il vit encore. « Oui, et il est en résidence surveillée. »

GRAND DINER CHINOIS

Les militaires ont organisé en notre honneur un grand dîner. Tous les Chinois que nous avons rencontrés sont là. Le jeune et beau général Lu, le général Ma, le général Chang, le général Chow et quelques autres qui nous sont inconnus. Une femme : la femme du général Chao d'Ouroumchi, celui qui nous a procuré les places sur le camion. C'est une jeune personne vigoureuse, pleine de santé, qui

aime boire et manger. Elle parle et rit bien plus que les hommes que je puis observer tout à mon aise. Ils ont un air d'insecte intelligent, des gestes précis et rapides, un rire qui me paraît froid comme une étincelle et meurt tout d'un coup. Est-ce mon humeur ? Je me sens seule et me rappelle l'extraordinaire impression de solitude éprouvée sur le port de Changhaï parmi cette foule chinoise, débordante de vie, suante de misère, la plus sympathique du monde sans doute, mais soudain totalement étrangère, vivant à un autre rythme et dont je ne comprenais même plus le pourquoi du rire.

François parle avec Mme Chao. Wahid se réfugie dans la lune comme quand cela ne va pas. Le repas est délicieux.

DÉJEUNER AU CONSULAT D'U.R.S.S.

Zakouskis et vodka. Beaucoup de vodka. Les yeux s'allument, les sourires éclairent les visages. Un peu protocolairement le consul et Mme Bikmursin lèvent leurs verres « à la Libération de la France ». Nous levons les nôtres « à la victoire soviétique ».

Nous buvons tous un peu plus que de raison, excepté Shipton qui avale la vodka à petites gorgées et Wahid qui n'y trempe même pas les lèvres.

Wahid cache mal son émotion : c'est la première fois qu'il voit des « communistes ». Il regarde autour de lui avec une curiosité passionnée, scrute les visages, ose à peine parler, mais écoute.

Shipton : un gentleman, toujours parfaitement à l'aise.

Le consul lance : « Et Pétain ? Il est dans une île comme Napoléon. Mais ce n'est pas Napoléon ? ». Liensky, le premier secrétaire, enchaîne : « Mais Weygand, est-ce que votre gouvernement ne va pas le libérer ? » Pour la première fois depuis le début de notre voyage, on nous interroge sur la France, sur les Français. « Est-ce que les gens sont heureux ? », « Y a-t-il encore le rationnement ? » « Et Paris, a-t-il été très abîmé par les bombardements ? » Liensky traduit du russe en anglais et vice versa. C'est un homme jeune, galant et spirituel. A le voir, on pourrait le prendre pour un Britannique : yeux bleus, cheveux blonds, petite moustache qui se distingue à peine de son teint blanc et rose.

Le piano n'est pas loin de la table... François s'y installe et joue des mélodies populaires russes ; nous les reprenons en chœur. Au bout d'une demi-heure, nous chantons tous *la Marseillaise*.

Wahid demeure silencieux : il absorbe ses impressions. Je le vois regarder avec attention la servante occupée à desservir la table.

Nous passons dans le jardin. Liensky propose un combat de coqs. Deux domestiques les amènent aussitôt. On les place face à face. Ils s'observent longtemps, à l'affût du moindre mouvement de l'autre, le corps immobile, tendu, l'œil fixe. Puis ils commencent à bouger sans se quitter des yeux, mais sans se rapprocher ; on dirait une danse magique. Tout à coup, c'est l'attaque : ils se lancent l'un sur l'autre, arc-boutés de toutes leurs forces sur

l'arrière de leurs pattes et soufflent comme deux boxeurs. Coups de becs, coups d'ergots : les plumes volent, les gouttes de sang jaillissent. Parfois, ils dessinent un cercle dont leurs deux têtes sont le centre. Il semble qu'ils cherchent à s'hypnotiser. Les regards expriment une cruauté absolue. Quand l'un arrive à saisir la crête de l'autre, celui-ci aussitôt s'immobilise, se replie sur lui-même, guettant la seconde de relâchement qui lui permettra d'attaquer à son tour. Puis c'est une lutte tournoyante où l'on ne voit plus que des plumes, où l'on n'entend plus qu'une respiration haletante. Le combat se termine par une partie nulle. On sépare les coqs fort mal en point avant qu'ils ne se tuent.

En rentrant, Wahid, après un long silence, me dit : « Il faut être fou pour être contre les théories communistes. Mais c'est drôle, je croyais qu'il n'y avait plus de domestiques dans la société communiste. »

HISTOIRE DE TROIS PAIRES DE BOTTES

C'est au consulat russe que l'on trouve les plus belles bottes de cuir. Shipton nous a conseillé d'en acheter trois paires. Quand nous avons déjeuné chez le consul, nous lui avons demandé si cela était possible. Il nous a promis de nous les faire livrer dès le lendemain. Cette après-midi-là, Shipton rentre comme d'habitude vers 5 heures. Il nous raconte l'histoire suivante : « Deux Russes venaient vous livrer les bottes. Sur la route, non loin d'ici, ils ont été attaqués par quelques soldats chinois auxquels

se sont joints des passants. Ils se sont défendus autant que possible tout en essayant de rejoindre mon consulat. Quand ils ont atteint les jardins, tous deux étaient blessés, l'un légèrement, mais l'autre je le crains très gravement et à la tête. (Les bottes avaient évidemment disparu.) Je les ai soignés, puis je les ai reconduits chez eux. » L'histoire nous paraît ahurissante. Shipton prétend qu'elle n'est pas exceptionnelle.

Le soir même, nous allons jusqu'au consulat russe prendre des nouvelles du blessé. Beaucoup de monde stationne devant les hautes grilles du parc. Le consul nous raconte comment s'est passé « l'incident ». Les deux domestiques ont croisé un détachement de soldats. Le chef leur a demandé où ils allaient ainsi, pourquoi ils les regardaient de cette façon et enfin que contenait ce paquet. Finalement, les soldats se sont emparés des bottes. Les Russes ont protesté. La bataille a commencé.

Il ajoute que, malheureusement, ce genre d'incident n'est pas rare. L'homme a une fracture du crâne et l'on ne garde guère d'espoir de le sauver.

Shipton a immédiatement avisé le gouverneur civil, qui arrive aussitôt sur son beau cheval blanc. Il ne m'inspire pas confiance. J'ai appris entre-temps que ses sentiments antisoviétiques étaient bien connus. Il joue à l'innocence, s'excuse et nous promet que les bottes seront retrouvées d'ici demain ou qu'il nous en offrira de semblables. Là n'est pas la question.

Le lendemain, en effet, les bottes étaient retrouvées. Et un homme était à l'agonie...

*
**

Notre départ est fixé au 14 mai. Shipton nous a trouvé une caravane et nous rendons visite à son propriétaire.

Il habite une ferme isolée. Dans la grande cour, des hommes déchargent des chevaux qui viennent d'arriver. Certains d'entre eux partiront sans doute avec nous, Je regarde leur visage. Aujourd'hui, je les distingue à peine les uns des autres. Bientôt, ils me seront familiers, je les connaîtrai. Pendant un mois, nous allons vivre ensemble.

Notre contrat est établi en deux exemplaires. Le propriétaire nous en remet un qu'il signe et qu'il marque de l'empreinte de son pouce. Il garde l'autre que nous signons de la même façon.

J'ai tant attendu ce moment ! Maintenant, il me paraît totalement normal. Il faut que j' imagine qu'il aurait pu ne pas être pour éprouver combien je suis heureuse qu'il soit.

Les deux derniers jours se passent en préparatifs. Nous rangeons nos cantines de façon à ne pas avoir à les ouvrir toutes pendant le voyage. Nous préparons nos provisions dans de grands sacs : cinquante kilos de riz, cinquante kilos de farine, dix kilos de sucre, des boîtes de porridge, du thé, des épices, des fruits secs, du miel, des biscuits, plus deux casseroles et une bouilloire. Nos sacs de couchage et tout ce qui sera nécessaire à chaque étape sont groupés dans un grand ballot. Nous complétons notre phar-

macie et achetons des cadeaux que nous offrirons en échange de l'hospitalité : fil, aiguilles, allumettes, bijoux de fantaisie, et deux montres : cadeau précieux entre tous.

Chacun de nous prépare un sac de selle où il fourre ce qui lui est le plus précieux. C'est là que je mets mon carnet de voyage, ma caméra, mon rollei, une provision de films, de l'huile pour le soleil et un chandail.

V

CARAVANE

Quelle que soit la fatigue de l'étape, j'ai décidé de noter chaque soir les événements de la journée. Sans doute n'y aura-t-il pas de faits extraordinaires tous les jours, peut-être même le temps s'écoulera-t-il avec monotonie, n'importe. Je veux noter cette monotonie même des jours qui passent.

Ce matin donc, 14 mai, nous partons après avoir longuement discuté avec le caravanier, car nous nous apercevons au dernier moment que l'un des chevaux n'est pas celui que nous avons choisi. Promesse nous est faite que dès ce soir, quand nous rejoindrons le gros de la caravane, partie cette nuit, le cheval sera changé.

Le gouverneur nous envoie un soldat chinois chargé de nous accompagner jusqu'à la frontière pour nous protéger. Sans aucun doute, il nous protégera et surtout, nous surveillera avec grand soin.

Nous faisons de longs adieux à Shipton. Il nous souhaite bon voyage et les mots prennent leurs sens. Après l'avoir remercié pour son aide et son hospita-

lité, nous partons en caravane réduite. Notre jeune domestique, Ahmed, a l'air naïf, joyeux et confiant. Avec son visage plein, sans une ride, ses yeux et ses taches, il ressemble à un valet de comédie. Le personnel de Shipton s'est bien moqué de nous quand nous l'avons engagé : « C'est l'homme le plus stupide du pays, nous a-t-il dit, même sa femme l'a mis à la porte tellement il est idiot. » De toute façon, nous voilà liés à lui pour plusieurs semaines. Nous aurons tout loisir de mesurer sa bêtise. Il est honnête en tout cas, car il n'a pas voulu être payé avant d'arriver à Gilgit : *You see if I have been a good servant for you*, a-t-il dit en mauvais anglais et en rougissant beaucoup. Son cheval est si chargé de couvertures et de colis de toutes sortes, qu'il se trouve hissé presque en grand écart et qu'il ne peut pas tenir les rênes. Cela ne l'empêche pas d'arborer un sourire radieux. Sans doute est-il content de quitter le pays.

Après être sorti de Kachgar, nous suivons une route bordée de peupliers et d'arbres en fleurs. Nous marchons vers les Pamirs que, dans la brume, je distingue à peine, très loin à l'horizon. Il nous faudra plusieurs jours pour les atteindre, plusieurs semaines pour les gravir et c'est seulement de l'autre côté que nous trouverons Gilgit.

Après quelque temps, le vent se lève et pendant plusieurs heures nous avançons dans un nuage de poussière. Un peu avant d'arriver à Tokouz-ak-bazaar, notre soldat chinois, Wang, part en avant faire préparer un repas. Après une halte d'une heure, nous reprenons la piste, traversons plusieurs

rivières peu profondes et continuons à marcher toujours dans la plaine, droit en direction de la chaîne de montagnes qui bouche l'horizon.

Au crépuscule, nous arrivons à Borokhataï.

Le chef caravanier Amin Akhun — avec qui nous avons signé notre contrat de voyage — et deux autres caravaniers, deux frères, Tochtal Hadji et Abdul Rahman, chez qui tout le monde s'est réuni, nous attendent à l'entrée du village. Ils nous emmènent vers leur demeure et, dès notre arrivée, nous offrent des verres de thé. Un magnifique platane règne sur la cour et sur la maison. Les murs ont été construits de façon à ne pas le gêner. Il cache le ciel. On dirait qu'il est là de toute éternité. Un caravanier dit seulement à Wahid : « Il y a cent ans, il était déjà presque aussi beau. »

Maison et cour débordent d'un monde qui va et vient. Nous ne connaissons encore personne. C'est l'heure où l'on nourrit les bêtes : vingt-huit chevaux, une mule et une douzaine d'ânes.

Toutes les pièces de la maison sont vides, excepté la nôtre meublée d'un lit. Les vitres de nos fenêtres sont en papier ; il est déchiré en plusieurs endroits, quelques enfants se sont aperçus de cette aubaine et, en permanence, cinq ou six petites têtes moqueuses et curieuses observent « les étrangers ».

A l'autre bout de la maison : le quartier des femmes. Le caravanier m'invite à y aller, mais ne m'y accompagne pas. J'y vais donc seule. J'entre dans une pièce déjà déserte. Les femmes se sont enfuies à mon arrivée. J'entends le bruissement de leurs robes et leurs rires étouffés. Après quelques

minutes, la curiosité les ramène. Impressionnés, les enfants se cachent dans leurs jupes. Nous nous regardons en souriant timidement ; c'est le seul langage qui nous soit permis. Ma montre et mon bracelet sont examinés avec un grand intérêt. Dans l'encoignure de la porte, une petite fille me dévisage intensément, elle n'ose pas entrer, mais suit tous mes gestes. Chaussée de souliers vernis noirs à talons hauts et vêtue d'une longue robe, elle ressemble aux jeunes gitanes que parfois on rencontre dans les rues de Paris.

Le vent tombe avec l'arrivée de la nuit. Pas une feuille du platane ne bouge. Aux alentours tout est calme et l'on entend seulement le bruit que font les bêtes en mangeant. Sous le grand arbre, assis par terre, les hommes forment un cercle autour des plats qu'apportent les femmes. Après les politesses rituelles, ils commencent le repas. Notre soldat Wang mange avec eux. Seul Chinois et, de plus militaire, je le sens isolé, bien qu'il parle la même langue que ses voisins.

On nous sert à part avec infiniment de politesse et de gentillesse : visiblement, nous ne sommes pas adoptés. Peut-être le serons-nous bientôt, peut-être jamais. Nous mangeons un succulent polão.

Je m'endors en entendant confusément la voix des hommes qui parlent sous le platane.

Depuis l'aube, les caravaniers travaillent. Ils ont d'abord nourri les bêtes. Maintenant, ils commencent à installer les bâts. Les trois plus beaux chevaux ont

le front chargé d'amulettes et la tête parée d'ornements de turquoises et de pierres rouges et bleues. Ils portent des clochettes autour de l'encolure : ce sont les chefs de file, ceux que l'on charge les premiers et tout cheval qui s'approche un peu trop est accueilli par des coups de pieds et des coups de dents.

Dans un ordre qui paraît bien déterminé, les chevaux, la mule et les ânes font la queue pour se faire charger. Une fois que c'est fini, ils se rassemblent dans un coin de la cour en attendant le départ. Le chargement, quoique rapidement fait pour chacun, prend près d'une heure. Les ballots sont bien équilibrés à gauche et à droite du bât et maintenu par les cordes.

Notre cheval a été changé comme promis.

Du haut du toit, la petite fille-gitane nous observe. Et quand la caravane s'ébranle, elle nous regarde partir sans faire un geste, les mains derrière le dos, la tête, seule, tournée vers nous.

Nous suivons un sentier de sable gris, bordé de peupliers, et qui épouse le cours d'une rivière, le Gaze, que nous longerons pendant plusieurs semaines. Dans le ciel pâle, le soleil est blanc comme une balle de ping-pong. Très vite, la caravane s'étire ; un cheval hennit, puis un second, un troisième et bientôt tous se répondent d'un bout à l'autre de la caravane. Nous croisons plusieurs cavaliers et des troupeaux de chèvres qui broutent de pauvres touffes de verdure. Après quelque temps, des maisons réapparaissent. Je demande où nous sommes : nous n'avons pas quitté Borokathaï, le village, entrecoupé

de grands espaces inhabités, s'allonge sur des kilomètres.

Notre caravane transporte des cotonnades et des soieries qu'elle va vendre à Gilgit dans le Cachemire. Elle emmène aussi la nourriture nécessaire aux animaux, du maïs, car les pâturages seront rares. Elle ramènera des épices, du sucre, du thé et des objets métalliques. Depuis la guerre entre hindous et musulmans dont le Cachemire est l'enjeu, le commerce avec Gilgit s'est considérablement ralenti. Gilgit est presque devenu le fond d'un cul-de-sac, alors qu'il était un marché important et florissant, un centre d'attraction où se rencontraient les marchands et les caravaniers de l'Inde et de la Chine. Aujourd'hui encore, la caravane reste le seul moyen de transport entre l'ouest de la Chine et l'Inde. Les caravaniers ne chôment pas et les nôtres font le voyage quatre fois par an. Pratiquement, ils sont donc toujours en route. L'été, ils empruntent une piste, l'hiver une autre : celle-ci.

Aujourd'hui, étape courte. Dans l'après-midi, nous arrivons à Tash-Malik. Un riche Turki nous héberge. Il nous offre du thé et pour la première fois, grâce à l'intermédiaire de Wahid, nous échangeons quelques mots — rien de plus que des formules de politesse — avec les deux frères caravaniers Tochtal Hadji et Abdul Kahman. Petits, solides sur leurs jambes, leur barbe courte est taillée comme celles des personnages des bas-reliefs assyriens. Ils portent un petit poignard à la ceinture. Leur regard franc plonge droit dans les yeux quand ils parlent. Ils éprouvent encore une certaine méfiance vis-à-vis

de nous. J'espère qu'elle disparaîtra peu à peu. Wang aussi, pour d'autres raisons, a quelques difficultés à se faire admettre. J'ai peu vu Ahmed pendant ces deux jours. Nous n'avons pas encore eu besoin de lui puisque jusqu'à présent nous sommes toujours invités. La vie de caravane n'a pas encore commencé ; nos provisions n'ont pas été entamées.

Les visages des caravaniers ne me sont pas encore familiers. Certains vont nous quitter avant que j'apprenne à les reconnaître. Dans quelques jours, je verrai plus clairement le rôle de chacun.

Une partie des caravaniers n'habite pas chez le Turki, mais campe à l'entrée de sa propriété. Les bêtes, attachées aux arbres des alentours, broutent tout ce qui leur tombe sous la dent.

16 mai.

Aujourd'hui, repos à Tash-Malik. Venant des pâturages, une caravane de chameaux doit nous rejoindre ici ce soir, et faire route avec nous jusqu'à Tash-Kourgan.

Promenade dans le village. Les maisons disparaissent derrière de hauts murs en terre battue qui tous se ressemblent. Dans les sentiers déserts, parfois une silhouette de femme s'enfuit à notre approche. Bordées d'iris bleus, les rizières d'un vert lumineux et doux, partiellement inondées, brillent dans le soleil et reflètent le ciel. De grands platanes et de hauts peupliers ombragent les sentiers de sable.

Murs et rizières, rizières et murs ; nous essayons

pendant presque trois heures de retrouver le chemin qui mène à la maison de notre hôte, dans ce beau village dont toutes les routes se confondent.

17 mai.

Hier soir, à la tombée de la nuit, alors que nous revenions de promenade, un jeune musulman, Golam Jam, qui fait partie de notre caravane, chantait des ghazals en s'accompagnant d'un luth. Les caravaniers assis à l'entrée de la tente l'écoutaient. Nous nous sommes joints à eux. C'était très beau et d'un grand calme.

Ce matin, nous nous levons à l'aube. Les chameaux sont arrivés cette nuit. Ils sont chargés les premiers, puis vient le tour des chevaux, de la mule et des ânes dans le même ordre que l'autre jour, à Borokathaï. Lorsque nous sommes prêts, le maître de la maison, ses fils et ses domestiques se réunissent et, face à nous, récitent un verset du Coran que nos caravaniers écoutent gravement. Puis il nous souhaite bon voyage et nous nous serrons les mains en signe d'adieu.

Le chef caravanier, Amin Akhun, nous quitte. Il retourne à Kachgar organiser le départ d'autres caravanes et l'arrivée de celles qui déjà reviennent de Gilgit. Tochtal Hadji assume le commandement à sa place.

Il est 6 heures quand nous prenons la route. Les chameaux partent les premiers, suivis des ânes et de la mule, qui fait bande à part ; les chevaux

ferment la marche. Ils hennissent comme l'autre matin.

Au début, nous suivons un sentier vallonné protégé du vent par les arbres. Nos bêtes ne demandent qu'à avancer. Tochtal Hadji, Golam Jam le joueur de luth, Ahmed l'Ingénu, Wang, Wahid, François et moi dépassons peu à peu le restant de la caravane. Marchant droit vers le sud, le long du Gaze, nous abordons une vaste plaine, limitée d'un côté par une barrière de hautes montagnes, de l'autre par une falaise d'une cinquantaine de mètres qui termine abruptement un haut plateau. Pour la première fois, la caravane vit à son véritable rythme. Les hommes reconnaissent le terrain. Ils marchent à côté des bêtes, vêtus d'une poukai et coiffé d'un bonnet de fourrure. Il semble qu'ils pourraient ne jamais s'arrêter. Il fait chaud. Le ciel est pâle. Nous entrons dans une large vallée. Montagnes vertes et rouges qui, à droite, descendent en éboulis jusqu'au Gaze et à gauche s'arrêtent à pic au bord de notre piste. Nous traversons plusieurs fois la rivière ; elle coule irrégulièrement dans un lit qui parfois atteint plus de cent mètres. Notre caravane est la dernière de l'année à suivre cette route, « la route du Gaze », car bientôt la fonte des neiges gonflera la rivière qui noiera la vallée entière.

Nous dépassons un prêtre musulman coiffé d'un haut turban. Trois serviteurs conduisent par la bride trois chevaux roux lourdement chargés, tandis qu'un quatrième tient en laisse un grand chien blanc aveugle.

La vallée se resserre, devient un étroit défilé.

Nous grimpons dans la montagne par un sentier abrupt qui domine le Gaze. La marche devient difficile, parfois dangereuse. Sable et roches lisses alternent. Je commence à comprendre qu'il faut laisser entière liberté au cheval. Lui faire confiance. Il connaît la route et emboîte exactement le pas du cheval précédent. Pas une plante, pas un arbre. Paysage minéral rouge et vert. Aux endroits très difficiles, nous sommes obligés de descendre de cheval pour ne pas risquer de leur faire perdre l'équilibre. Celui de Golam Jam — qui n'est pas un cheval de caravane — pris de frayeur, s'échappe vers la rivière. Mais dès qu'il se sent isolé, il tente désespérément de nous rejoindre. Il ne trouve aucun chemin et marche alors pendant plus d'une heure parallèlement à nous, au fond de la vallée. Il lance de longs hennissements en nous regardant. Wahid m'explique :

— Dans le désert, les animaux domestiques veulent se sentir près des hommes et des bêtes de la caravane. Ils craignent d'être abandonnés et redoutent la solitude. Il ne faut rien craindre pour le cheval de Golam Jam, car jamais un cheval, à moins d'être gravement blessé, ne se laisse abandonner. S'il nous perd de vue, il rejoindra l'autre partie de la caravane quand elle arrivera à sa hauteur.

Heureusement, il trouve le moyen de revenir vers nous et, à partir de ce moment, reste collé à notre petite caravane.

Il est plus de 2 heures quand nous nous arrêtons pour manger, à quelques pas d'une maison abandonnée qui achève de tomber en ruine. Un

grand arbre, le seul visible à l'horizon, nous protège du soleil. Nous déballons nos provisions, présent du Turki de Tash-Malik : poulet froid, galette de froment, fruits secs et thé. De très loin, je vois arriver la caravane. Elle nous dépasse sans s'arrêter. Nos bêtes sont inquiètes et dès que nous repartons, elles hâtent le pas pour ne pas rester en arrière.

L'après-midi, nous redescendons au bord du Gaze que nous traversons quatre ou cinq fois. Il est souvent profond. Il faut décharger les ânes qui passent à la nage et faire faire la navette aux meilleurs chevaux. Les ballots s'accumulent sur l'autre rive et chaque âne vient sagement attendre à côté de sa charge. Je remarque pour la première fois l'un des caravaniers. Fort comme un Turc, musclé, massif, avec un beau visage sombre, sensuel et des yeux admirables : deux diamants noirs. Il entre dans l'eau, se plante à l'endroit le plus dangereux, puis excitant les bêtes de la voix, les injuriant, leur lançant même des pierres pour les forcer à obéir, il les fait passer en amont de lui et les repousse avec vigueur quand le courant rapide les déporte. Je le regarde faire, force de la nature, et comme je ne connais pas son nom, je l'appelle « Othello ». Après les passages de rivières, le défilé se resserre encore. En obliquant brusquement vers la droite, d'autres rangées de montagnes apparaissent, plus hautes, rocheuses, aiguës, couronnées de neige. La route devient facile. Les heures passent, silencieuses. Parfois, un caravanier chante une belle ghazal. Wahid marche près de moi :

— J'aime la vie de caravane, mon oncle possède

une très importante caravane à Lhassa. Il fait le commerce avec Darjeeling. Souvent, j'accompagne l'une d'elles. Je ne sais pas encore si je veux voyager ainsi toute ma vie, ou bien habiter à Lhassa et prendre part à la vie de mon pays. Peut-être que je peux être utile. Nous ne sommes pas nombreux à avoir reçu une bonne éducation. J'ai terminé mes études aux Indes. Je parle plusieurs langues : le thibétain, l'ourdou, le persan, l'anglais, je connais un peu de chinois. A cause de cela, je me sens une responsabilité.

Vers 5 heures, j'aperçois dans le lointain un bouquet d'arbres. Tochtal Hadji me le montre : Toukhai. C'est le premier village kirghize. Il nous faut encore deux heures pour y arriver. La pluie commence à tomber alors que nous y entrons. Est-ce vraiment un village, ces quelques maisons qui se confondent avec les rochers ? Sans même une fenêtre : un trou dans le toit sert à la fois de cheminée et de lucarne. Aucune trace de vie. Il se passe un long temps avant que quelques habitants viennent nous souhaiter la bienvenue. Ils ont un aspect misérable et cependant nous offrent généreusement l'hospitalité. Nous suivons un couple. Avec nos provisions, la femme prépare un repas que nous partageons. D'autres femmes nous rejoignent, je me demande d'où elles sortent. Wahid, après les avoir écouté parler, me traduit :

— Ces femmes trouvent que leur cœur ne bat pas normalement. Elles demandent à être soignées.

Je prends les pouls. Ils battent régulièrement, mais Shipton m'a bien recommandé de ne jamais

refuser un médicament. Ce serait jugé comme un signe inamical et les nouvelles se propagent vite dans ce pays sans service postal. Je donne donc à chaque femme des pastilles vitaminées. Un homme est entré ; il se plaint de maux de tête : je lui remets une aspirine. Un autre me montre une petite écorchure à la main : je la badigeonne avec du mercurochrome. Chacun me remercie avec effusion. Je demande à Wahid :

— N'y a-t-il jamais de médecin qui passe ?

— Non, jamais personne ne vient les soigner.

Ahmed l'Ingénu est perdu. C'est le premier jour où il doit nous servir. Je lui montre comment il faut étendre nos sacs de couchage, gonfler nos oreillers, mettre la lampe de poche à portée de notre main. Le plus difficile est d'obtenir qu'il nous apporte de l'eau chaude pour notre toilette.

L'unique pièce de la maison est si enfumée que nous préférons coucher dehors. Le couple s'endort dans un coin à même le sol, serré comme deux bêtes tapies dans une tanière.

18 mai.

Ce matin, glorieux lever du jour. L'air est transparent. Le soleil se lève dans un ciel sans nuage et allume successivement les montagnes.

Nous prenons rapidement une tasse de thé et quelques biscuits, remercions nos hôtes, puis allons rejoindre le gros de la caravane qui a campé à quelques centaines de mètres de là. Tout est déjà prêt.

On n'attend plus que notre gros ballot de sacs de couchage. Impression désagréable d'avoir fait attendre tout le monde. Wahid s'excuse en notre nom et affirme que cela n'arrivera plus. Tochtal Hadji nous promet que dorénavant, chaque matin, un homme viendra nous prévenir quelque temps avant le départ.

Nous partons vers le sud et pénétrons dans une belle vallée. A mesure que nous nous y enfonçons, nous perdons de vue les sommets neigeux. Nous suivons toujours le Gaze et le traversons plusieurs fois. Il n'est pas aussi profond qu'hier.

J'ai oublié de parler du chien de la caravane : une grande bête jaune, la queue en trompette et curieusement dépourvue d'oreilles. On a dû les lui couper au ras de la tête. Il se repose rarement et a toujours l'air occupé à quelque besogne importante et précise. La langue pendante, les yeux vigilants, il va et vient d'un bout de la caravane à l'autre, ignorant tout ce qui n'est pas son travail. Quand il lui semble que tout est en ordre, il vient marcher aux côtés d'Othello, et au moindre signe de sa part recommence sa surveillance.

Des ruisseaux clairs et rapides dégringolent en cascades. La marche devient lente. La vallée est coupée de moraines qui descendent jusqu'à la rivière. Pendant plusieurs heures, nous escaladons des éboulis de pierres énormes et souvent instables.

Les caravaniers travaillent sans relâche. Les chevaux et les ânes portent leur charge sur les flancs ; ils ne se rendent pas compte de la place qu'ils occupent et restent souvent coincés entre deux rochers. Dès qu'ils se sentent bloqués, ils s'arrêtent et atten-

dent patiemment qu'on vienne les délivrer. Les chameaux sont loin derrière nous, mais le restant de la caravane demeure compact. On n'entend que le bruit de la chute des pierres et le son intermittent des clochettes des chefs de file. Aucune piste n'est tracée. Les caravaniers cependant n'hésitent pas ; ils ont la route dans la peau. Nous traversons quatre ponts fragiles, jetés très haut par-dessus le Gaze. J'évite de regarder en bas et, une fois de plus, je m'en remets à mon cheval. Le passage se fait par petits groupes pour éviter les accidents.

Vers midi, le vent se lève. Nous attaquons, en zigzag, de véritables montagnes qui vues d'en bas, me paraissent impraticables pour des bêtes. Dès qu'un cheval s'y engage, les autres suivent docilement. Marche ininterrompue jusqu'à 6 heures du soir. En douze heures, nous n'avons parcouru qu'une dizaine de milles. De toute cette journée, nous n'avons rien vu de vivant, même pas un brin d'herbe. Avec le coucher du soleil, les montagnes prennent de somptueux reflets vert et rubis — des couleurs à la Véronèse. Avant d'arriver à Gaze, la vallée s'élargit. Le paysage devient réellement immense, comme s'il occupait la terre entière. Je suis presque accablée par cette grandeur. Rien n'est à la taille de l'homme. Je repense à la tristesse, à la pauvreté de Toukhaï et à la générosité des Kirghizes ; ils nous ont donné tout ce qu'ils avaient : du lait et un abri.

Avec la première étoile apparaît la petite mosquée de Gaze, accrochée à la montagne, et entourée des quelques maisons de torchis qui composent le

village. Aux alentours, quatre yaks et dix chèvres cherchent leur nourriture. La caravane s'installe dans un enclos. Les gestes sont rituels : une partie des hommes déchargent les bêtes et rangent les colis de façon qu'ils servent d'appui à trois côtés des tentes rectangulaires, puis ils attachent les chevaux deux par deux et de manière qu'ils ne puissent pas se coucher. La règle est formelle. Les chevaux, même harassés, doivent rester debout tant qu'ils sont en sueur. Les ânes, par contre, vont librement. Les chameaux sont entravés par couple, mais ont le droit de se coucher. Pendant ce temps, deux caravaniers dressent les tentes et celui que j'appelle déjà le cuisinier va chercher de l'eau et prépare du thé sur un feu de bois. Tout se fait avec une rapidité extraordinaire, en ne prononçant que les phrases indispensables au travail. Tochtal Hadji, Abdul Rahman et Golam Jam s'isolent comme chaque soir et chaque matin pour réciter leur prière, le visage tourné vers La Mecque. Othello tend une corde à même le sol et, de mètre en mètre, y dispose deux auges en laine pleines de maïs. C'est là que viendront manger et dormir les chevaux quand ce sera l'heure. Quand le thé est prêt, le cuisinier appelle. Le travail cesse pour quelque temps. Accroupis autour du feu, chacun bien pelotonné dans ses vêtements — nous sommes déjà à trois mille mètres et dès le coucher du soleil, il fait très froid — boit son verre de thé en se réchauffant les mains. Peu de mots sont prononcés. J'ai déjà remarqué que les caravaniers ne parlent presque pas. Ils chantent. Le cuisinier pénètre dans une des deux tentes. Il en ramène un grand

chaudron noir qui depuis des générations doit servir à préparer les repas de la caravane et un sac plein de provisions. Trois fois, il lave soigneusement le riz à l'eau chaude, découpe en lamelles les carottes, les oignons et les piments et les fait revenir dans de la graisse de mouton. Quand ils sont bien dorés, il y verse le riz, puis ajoute les raisins secs. Nous avons décidé de donner chaque jour notre part de provision et de manger avec la caravane. Il y a donc quinze hommes à nourrir : deux chameliers, deux âniers, trois caravaniers, Tochtal Hadji et son frère Abdul Rahman, Golam Jam, Wang, Ahmed et nous trois. Quinze hommes, levés depuis l'aube et qui n'ont pas mangé de la journée. Le cuisinier — un des caravaniers — empoigne des deux mains l'énorme cuiller de bois qui brasse le riz.

Tochtal Hadji et Othello s'en vont libérer et nourrir les chevaux. Les ânes ont brouté sur les pâturages et dorment déjà. Les chameliers s'occupent des chameaux qui, paraît-il, supportent mal le voyage. Nous mangeons tous ensemble à l'entrée de la tente. Le feu nous éclaire. Après le repas, Wang organise notre logement. Il revient du village avec une toute jeune femme kirghize qui nous fait signe de la suivre. Elle porte plusieurs colliers d'argent et de corail et une chaîne assortie, enlacée avec ses cheveux, termine ses longues tresses.

Nous entrons chez elle : une petite pièce de torchis sans fenêtre. Son mari déplie un tapis et insiste pour que nous nous asseyions, puis elle apporte un peu de lait de yak et du *kadak* (yaourt). Une fois encore, c'est la misère. Le couple se regarde avec

tendresse ; l'homme aide la femme. Depuis le début du voyage, c'est la première fois que je rencontre deux êtres qui ont l'air de s'aimer. Dehors, les étoiles brillent intensément dans la nuit silencieuse et calme. Les sommets neigeux prennent des reflets mauves. Koumouk, c'est le nom de la jeune femme, nous demande un peu de farine. Elle veut préparer des galettes que nous emmènerons demain et se met à l'ouvrage immédiatement. Nous nous endormons en plein air, chaudement enveloppés dans nos sacs de couchage, car dans la chambre la fumée est insupportable.

19 mai.

Encore un lever de soleil triomphant. Je découvre mieux ce que je n'avais qu'entrevu hier à la nuit tombante : Gaze, minuscule village de poupée, accroché sur un éperon, au-dessus du vide et entouré d'un cirque de montagnes et de glaciers. Nous rencontrons un riche Turki escorté par plusieurs soldats chinois. Tous armés jusqu'aux dents : fusils en bandoulière, cartouches et revolvers à la ceinture.

Koumouk me remet les galettes. Nous lui offrons un peu de riz et de sucre. Elle nous en remercie avec un sourire si ravi que nous y ajoutons un collier, une boîte d'allumettes et quelques aiguilles. Elle rougit et s'empresse d'aller tout enfermer dans un grand coffre.

Quand nous quittons Gaze, les habitants prient dans la mosquée.

Dès le début de l'étape, le paysage est d'une incroyable grandeur. C'est un déroulement ininterrompu, comme un panoramique sans fin et qui change à chaque pas. Au fur et à mesure de notre avance, les montagnes surgissent, plus belles, plus royales les unes que les autres. Scintillantes ou aveuglantes dans le soleil, elles se détachent sur un ciel bleu merveilleusement clair. L'une d'elles domine toutes les autres, c'est le Koungour, une des plus hautes montagnes du monde.

Tous ces sommets nous entourent sans nous opprimer, presque rassurants à force de beauté. Rien d'inquiétant ici, d'anormal comme dans l'irritant désert de Takla Makan. La caravane, comme un long ruban, s'étire dans les vallées ou dessine d'interminables méandres sur les flancs des montagnes. Elle ne suit aucun chemin visible, mais avance sans hésitation, inexorablement. Son rythme, sa lenteur, sa monotonie même, deviennent aussi intoxicants qu'un opium. Je passe à côté d'un cheval mort, minutieusement écorché, intact, brillant et rouge. Il semble rire de toutes ses dents et ses yeux vitreux et clairs fixent le ciel. Un peu plus loin, nous passons à côté d'un tas de pierres ornés de perches, de chiffons blancs, de cornes d'ibex et de chèvres. Au Thibet, on les appelle des « ombos », mais aucun caravanier ne peut m'indiquer le nom qu'on leur donne ici. Le plus souvent ces « monuments », qui ont évidemment une signification religieuse, sont placés aux points sensibles et difficiles de la route, là où le voyageur a besoin de la protection du génie du lieu.

Othello ramasse une pierre et, ajoutant son

offrande aux autres, la pose à côté des cornes d'ibex.

Depuis le départ de Kachgar, nous ne parcourons guère plus de 12 à 15 milles par jour.

Aujourd'hui, Wang me précède. Son grand fusil, qu'il porte en bandoulière, danse devant mes yeux. C'est la seule arme de la caravane. Wang ne s'en sépare jamais. Hier soir, il a un peu parlé chinois avec François. Nous ignorions qu'il s'était battu contre les Japonais :

— J'étais avec mon unité dans le nord de la Chine. Les Japonais nous ont forcés à reculer. J'ai été gravement blessé et j'ai dû fuir en Russie. Les Russes m'ont soigné, guéri, puis ils m'ont refoulé dans le Sin-Kiang. Maintenant, je suis marié avec une femme ouïgour.

Le soir, nous arrivons à Knépa-Goubaz. Pourquoi cet endroit a-t-il un nom plus qu'un autre lieu ? Rien, rien. Des montagnes nues, à parois verticales et grises, des aigles, des corbeaux et le Gaze boueux qui coule en torrent.

La caravane s'installe suivant les rites. Wang découvre une grotte et nous conseille d'y dormir. Il y fera moins froid et le vent, qui vient de se lever avec la nuit, n'y entrera pas. Après le repas, Wang et Ahmed nous font chauffer de l'eau sur le feu de bois. Wang a découvert la bêtise et la paresse d'A Ahmed et a décidé de le faire travailler.

Golam Jam nous raconte sa vie d'enfant prodigue. Il n'a que dix-huit ans et est déjà marié à plusieurs femmes. Il y a un an, son père l'a mis à la porte pour protester contre sa vie dissipée. « Je ne pensais qu'à m'amuser. Je ne voulais pas travailler.

Aujourd'hui, je me repens, je vais à Gilgit chercher mon père qui revient de La Mecque. J'espère qu'il me pardonnera mon passé. » Est-ce pour cela que Golam Jam prie régulièrement et avec une certaine ostentation ? Certains de ses gestes ont encore une grâce enfantine, de même que son sourire trop charmant. Ses yeux clairs de jeune chat brillent au-dessus de deux pommettes saillantes. Il ne quitte jamais une toque de renard roux qui affine encore son visage triangulaire et sa nuque élégante comme le tronc d'un jeune bouleau. Un soir, je l'ai aperçu nu-tête, il avait perdu sa séduction ; je n'ai pas reconnu immédiatement son sourire.

20 mai.

Un vent glacial a soufflé pendant toute la nuit. Ce matin encore, ses mugissements lugubres, comme un cri de mort, emplissent la vallée étroite. Au moment de notre départ, alors que déjà toutes les bêtes sont chargées, deux hommes viennent nous demander de l'aide. En ourdou, ils s'adressent à Wahid, qui tout de suite a reconnu des Pakistanais. Ils vivent à trois dans une yourte, à un demi-jour de marche d'ici et ont entendu parler du passage d'étrangers. Leur camarade vient de se blesser grièvement à la main. Les « étrangers » pourraient-ils leur donner quelques médicaments ? Ahmed décharge la pharmacie. La caravane ne peut pas attendre, mais Wang reste en arrière avec nous. Je donne aux deux hommes des pansements, de l'eau oxygé-

née, un petit flacon de mercurochrome et un peu de pommade à base de sulfamides. Wahid leur explique comment il faut l'employer. Nous repartons à quatre, face à un vent glacial qui nous paralyse et force parfois les chevaux à s'arrêter. Nous longeons le Gaze en le surplombant un peu. Si ce n'était la tempête et le froid, la route serait reposante. Quelques aigles viennent tournoyer au-dessus de nos têtes. Ils inquiètent les chevaux déjà énervés de se sentir isolés de la caravane.

Nous dépassons d'abord les chameaux qui, fatigués, avancent très lentement, puis les ânes et rattrapons les chevaux.

Le soleil crève enfin le ciel gris. Le sol rocailleux fait place à une herbe jaune à peine libérée de la neige. Sur l'autre rive, une famille kirghize se prépare à traverser la rivière. Le père et le fils dirigent trois chameaux chargés des yourtes démontées, des coffres, des tapis et de la batterie de cuisine. Ils viennent aborder près de nous et déchargent aussitôt, puis repartent. Pendant ce temps, la femme et la fille rassemblent les chèvres, les renversent et les attachent par les pattes, deux par deux, têtes en bas, pattes en l'air ; elle bêlent lamentablement, tandis qu'on les attache comme des grappes au bât des trois chameaux, et le voyage recommence. Les chevreaux ont droit aux bras des hommes. Après quatre traversées, tout le troupeau est sur notre rive. La femme et la fille montées sur des chevaux passent les dernières. Un poulain né d'il y a quelques jours se serre contre les flancs de sa mère. Le chien dont personne ne s'occupe lutte contre le courant

trop fort pour lui. Dès qu'il reprend pied, il s'occupe à rassembler les bêtes. La famille s'installe à côté de toute sa fortune et nous invite à partager son repas : du kadak que l'homme verse d'une grande gourde de peau de chèvre. En ourdou, il explique à Wahid qu'il voyage depuis plusieurs jours et qu'à chaque printemps, il vient avec sa famille s'installer non loin d'ici dans un endroit riche en pâturages.

Il faut que nous repartions car la caravane est déjà loin. Wang nous sert de guide. Brusquement, le Gaze dessine une courbe vers le sud : vallée et rivière deviennent cirque et lac. A l'est, les montagnes façonnées par le vent ressemblent à des dos de chameaux jusque dans la couleur. A l'ouest, squelettes de pierres, elles se dressent en dent de scie. Wang relève les premières traces d'ibex et, avec un large sourire, serre la crosse de son fusil. Vols de canards sauvages : triangles parfaits. Le terrain sablonneux devient humide. Les sabots des chevaux s'y enfoncent sans bruit. Cinq cents mètres plus loin, nous faisons nos premiers pas dans la neige. Bouloukoul : forteresse isolée, composée de bâtiments en torchis, symétriques. Des soldats kirghizes souriants nous invitent à boire du *sou tcha* (lait, thé), thé salé bouilli dans du lait. Nous en avalons plusieurs verres, puis repartons escortés par quatre soldats qui insistent pour nous accompagner jusqu'à Ouzountal, où nous arrivons à l'heure où les troupeaux de yaks rentrent des pâturages.

Les gosses prévenus de notre arrivée par la caravane, accourent à notre rencontre. Les plus grands portent les petits. Habillés de haillons sales et déchirés,

rés, souvent pieds nus malgré le froid, presque tous souffrent de fortes conjonctivites et toussent ; les nez coulent.

Ouzountal, le premier vrai camp kirghize que nous voyons, comprend quelques yourtes, pas plus d'une dizaine, disséminées dans la vallée. Vues de l'extérieur, elles paraissent tristes. Le feutre d'aspect sale se confond avec le sol. Il faut la joie d'un rayon de soleil pour leur donner des reflets roux et marron. Celle que l'on nous offre pour cette nuit est très belle. La partie inférieure est recouverte de paille tressée presque entièrement cachée par les coffres et les tapis que l'on déroule pour nous. Un longue bande de coton blanc brodée de motifs éclatants se déroule à hauteur d'homme contre les parois et les montants de bois. Les enfants allument un feu d'argol qui nous enfume sans presque chauffer. La femme fait le thé. Ahmed apporte nos sacs de couchage et nos sacs de selle. Ce soir, nous ne partageons pas le repas des caravaniers. Les Kirghizes nous ont invités. Avec le riz et le sucre que nous leur donnons, ils préparent un grand plat de riz au lait.

Depuis notre départ de Kachgar, nous n'avons jamais été seuls un soir. C'est peut-être la chose la plus fatigante du voyage. Je voudrais, quand on arrive à l'étape, pouvoir me détendre, être seule, ne pas parler, ne pas faire d'effort pour être aimable. Les femmes kirghizes, plus curieuses que les hommes, viennent voir les étrangers. Elles regardent et touchent mon pyjama, observent la façon dont je me brosse les cheveux, me lave le visage et l'enduis de

crème. Ce n'est que quand je m'enfonce au fond de mon sac qu'elles se décident à partir.

Cette nuit, je reste longtemps éveillée. L'air est glacial, Par le trou rond qui, au centre du toit, sert à la fois de lucarne et de cheminée, je suis la marche des étoiles. Parfois, un yak ébranle la yourte en se frottant contre elle.

21 mai.

Dès le petit matin, un attroupement se forme devant notre yourte. François et Wahid vont voir : ce sont les Kirghizes qui réclament des soins. Presque tous souffrent de conjonctivites aiguës. Il faudrait les soigner régulièrement. J'apprends qu'ici, comme à Borokathaï, comme partout où nous sommes passés, aucun service sanitaire n'est organisé. Les gens naissent, vivent et meurent comme ils peuvent. J'use presque un flacon d'argyrol qui, malheureusement, ne guérira personne. J'en suis d'autant plus triste que ces gens viennent à moi avec confiance, persuadés qu'il est en mon pouvoir de les soulager.

Au dernier moment, un homme à cheval s'arrête devant notre yourte. Il tient un petit garçon de six ou sept ans par la main. L'enfant souffre. Il marche jambes fléchies et écartées, tremble et claque des dents. Le père raconte l'histoire à Wahid (en ourdou). Il a circoncis son fils lui-même ainsi que c'est l'usage, il y a une huitaine de jours. Depuis lors, l'enfant est malade. Deux yeux noirs, tendres et sages, mais

apeurés me fixent et deux petites mains s'appuient sur mes épaules tandis que j'enlève la culotte déchirée et sale. Le sexe du gosse apparaît, gonflé, presque entièrement noir, couvert de croûtes suppurantes. Ni François, ni Wahid, ni moi-même n'avons jamais rien vu de semblable. Que faut-il faire ? Je tâte les pieds nus, le ventre glacé et la tête brûlante. Nous décidons avant tout de laver la plaie. Wahid demande de l'eau chaude bouillie. Après l'avoir désinfectée, je commence à nettoyer. L'enfant installé sur les genoux de son père se laisse faire sans murmurer une plainte, sans faire un geste. Il suit tous mes mouvements. Après quelque temps, les croûtes s'amollissent et se détachent. Il nous semble alors que le mal est moins grave que nous ne le redoutions. Je confectionne tant bien que mal un gros pansement enduit d'iotyol et le fixe avec du sparadrap. Wahid remet au père des comprimés de rubiazol à prendre à faibles doses et régulièrement. Je recommande que l'enfant reste étendu au chaud et qu'il garde le pansement plusieurs jours.

Le père nous remercie, les larmes aux yeux. Il prend précieusement son fils dans les bras et s'en va au pas de son cheval sans tenir les rênes.

Nous ne saurons jamais si nous avons aidé l'enfant à guérir.

La caravane est partie depuis longtemps. Wang, une fois encore, nous sert de guide. Nous suivons la même vallée qu'hier. Chemin sans histoire. Si le vent glacial s'arrêtait de souffler, tout serait bien.

Bientôt la vallée s'élargit. Nous escaladons une colline blonde. Trois lacs s'étalent à nos pieds : trois

disques de jade, frangés de l'écume blanche des vagues, qui s'accrochent au pied des montagnes couleur de miel. Je ne remarquais plus le silence dans la vallée. Ici, il me prend à la gorge. Nous mettons plus de deux heures à longer les deux premiers lacs, puis à contourner le troisième.

Le ciel se plombe, avale les sommets. L'air, pendant quelques minutes, s'immobilise comme un cœur cesse de battre. Puis la tornade éclate, le vent s'engouffre dans la vallée, hurlant comme mille fauves, s'acharne contre les montagnes, creuse les lacs. Les nuages crèvent ; la grêle nous assaille, en rangs serrés, comme lancée par un ennemi invisible, sèche et lourde, rebondissante. Il devient impossible d'avancer. Wang s'arrête devant une yourte isolée. Un homme soulève la porte de feutre et nous invite à entrer. L'endroit est misérable. Trois enfants, pâles de froid, se serrent autour d'un feu qui n'est que fumée, quatre yaks nouveau-nés grelottent et, accrochée contre une paroi, une tête de mouton nous fixe de ses yeux glauques. Le sang, après avoir perlé le long des poils, dégouline goutte à goutte sur le sol. Le père et la mère déplient pour nous l'unique petit tapis ; ils nous proposent à boire, mais il flotte dans l'air une odeur si écœurante : mélange de lait rance et de saleté humaine et animale que, malgré le temps, nous repartons précipitamment.

Je garde de cette yourte une impression de détresse affreuse. Je ne m'habitue pas au spectacle de la misère que je rencontre chaque jour. Les Kirghizes semblent trouver leurs maux, leurs souffrances, leur pauvreté, chose normale, inhérente à la

vie. Ils ne leur enlèvent ni leur rire ni leur humeur charmante. Le temps d'une génération sera sans doute nécessaire pour leur donner conscience de leur malheur et ensuite les convaincre qu'ils peuvent y remédier. Peut-être sera-t-il difficile au début de leur donner le désir de s'inscrire, de travailler, de se développer. Nomades depuis toujours, accepteront-ils de se fixer, de cultiver la terre ?

J'aimerais passer la frontière et voir comment ont été résolus ces problèmes dans les Républiques socialistes d'Asie centrale.

Ici, dans tous les cas, tout reste à faire, dans tous les domaines.

Chaque jour, je vois des gosses au visage intelligent ; ils ne reçoivent aucune éducation, n'apprennent aucun métier. Dès leur naissance, ils sont privés d'avenir. La situation diffère à peine dans les villes de Chine où je viens de vivre pendant un an. Là, des écoles existent, mais les enfants pauvres, qui sont l'écrasante majorité, ne peuvent les fréquenter. Dès qu'ils ont huit ou dix ans, ils luttent pour vivre ou plutôt pour ne pas mourir de faim et, si quelques-uns d'entre eux arrivent à force de courage et d'obstination à apprendre un métier, ils peuvent difficilement l'exercer. Dans la Chine du Kuo-Min-Tang le manque de débouchés est tragique ; ce ne sont pas tant les diplômés que les relations qui procurent une situation.

La grêle a cessé de tomber et, tout en marchant, nous discutons de toutes ces questions avec Wahid. C'est un sujet qui lui tient à cœur.

— C'est la même chose au Thibet, me dit-il. Nous

n'avons pas une seule bonne école. Les familles riches envoient leurs enfants aux Indes. C'est ce qui m'est arrivé. Parfois un jeune Thibétain quitte Lhassa vers treize ou quatorze ans, quand il revient il en a vingt ou vingt-cinq. Il a oublié la langue maternelle et adopté la façon indienne de vivre. Quand j'étais là-bas, je m'habillais comme un Hindou, mais dès que je me suis retrouvé chez moi, j'ai repris mon costume traditionnel. Presque toute notre élite a perdu le contact avec notre peuple. Je vous ai déjà dit : je me sens une responsabilité vis-à-vis de mon pays. Je dois faire quelque chose pour lui.

Puis brusquement, il enchaîne :

— Mais la chose que je veux par-dessus tout, c'est avoir des enfants. J'aurai des jeunes Wahid plus forts que moi. Vous connaissez *Emile*, de J.-J. Rousseau ? J'épouserai une Thibétaine, je sais qu'elle ne pourra pas être *well educated*, car les quelques Thibétaines qui ont étudié aux Indes épousent des hindous et ne reviennent plus chez nous. Mais cela m'est égal, le principal c'est que nous aurons des fils *wonderful*.

Je n'avais jamais osé demander à Wahid s'il était marié.

Nous arrivons à Karakoul. Des troupeaux de moutons et de yaks annoncent le campement. La caravane est déjà là et installée ainsi que chaque jour. Dès qu'ils ont appris la venue des étrangers, les Kirghizes ont préparé une yourte et Ahmed, moins bête que d'habitude, a eu l'idée d'y apporter nos sacs et de faire chauffer de l'eau.

22 mai.

Repos à Karakoul. Soleil, grêle et neige. Nos chameaux sont très mal en point. Tochtal Hadji est obligé de les abandonner ici. Les pâturages sont bons ; ils reprendront donc vite des forces et la caravane les récupérera au retour. Pendant toute la journée, les caravaniers cherchent d'autres chameaux ou, à défaut, des ânes.

Le matin, nous assistons au terrible « Jeu du mouton » (que les Kirghizes organisent pour nous). Il se joue dans la grande plaine qui s'étend entre le troisième lac et Karakoul. Une vingtaine de cavaliers y prennent part. Certains d'entre eux, prévenus la veille, arrivent des campements voisins.

On égorge un mouton, on le vide et on lui tranche la tête (un Kirghize nous assure qu'avant on se servait d'un mouton vivant auquel on cassait les pattes pour l'empêcher de fuir). Il est déposé à un endroit qui sera le but. Au signal donné, les cavaliers se précipitent pour s'en saisir. Il s'ensuit une mêlée générale : les hommes essayent de se désarçonner, se lancent des coups de fouet, jouent des poings et des pieds, empoignent la crinière ou la queue des chevaux adverses. Tous les coups sont permis et, dès la première minute, le jeu se déroule avec une violence et une sauvagerie étonnantes. Les hurlements des cavaliers se mêlent à la respiration haletante de leur monture. Quand enfin un des joueurs réussit à s'emparer du mouton, la brutalité se concentre sur

lui, les mains s'agrippent à la dépouille, arrachent les poils, déchirent la chair. L'odeur du sang excite hommes et bêtes. La fureur atteint son paroxysme. Le vainqueur lutte contre tous. Il lui faut s'échapper et parcourir, sans que nul ne le rattrape, un immense cercle puis ramener le mouton au point de départ. Les petits chevaux kirghizes connaissent bien le jeu ; ils aident leur cavalier et galopent, nerfs et muscles tendus, sans trace d'essoufflement, alors que nous sommes à trois mille cinq cents mètres. Les hommes soulèvent à bout de bras la dépouille du mouton, et la font tourner autour d'eux, tout en galopant comme s'ils agitaient une écharpe de soie.

Le jeu dure longtemps. Le meilleur joueur, celui qui le plus de fois a pris et ramené le mouton au but, est déclaré vainqueur. Chacun le félicite et il emmène le mouton qu'il mangera en famille.

L'après-midi, c'est un défilé ininterrompu d'hommes, de femmes et d'enfants qui viennent se faire soigner. Wahid me traduit leurs propos. Presques toutes les femmes et tous les gosses se plaignent des yeux : j'entame un autre flacon d'argyrol, il y passe tout entier. Beaucoup n'ont qu'un rhume, je leur donne quelques gouttes de goménol pour qu'ils ne s'en aillent pas déçus, quant aux égratignures insignifiantes je les badigeonne avec du mercurochrome. Un garçon me montre sa jambe couverte de phlegmons déjà percés ; il les a soignés en y appliquant de la terre. Il me semble que le traitement a réussi. Trois hommes me demandent des médicaments pour guérir la syphilis. Là, vraiment, je ne puis rien et ne sais que répondre ! Je les étonne, et les déçois.

Wahid leur conseille d'aller dès que possible jusqu'à Kachgar et explique que je n'ai aucun médicament pour cette maladie. Les enfants toussent souvent d'une façon inquiétante. Ce n'est pas un bonbon qui les guérira... Que faire ?

La pauvreté paraît moins grande ici. Beaucoup d'enfants portent des vêtements et des bottes fourrées.

En quittant la yourte, plusieurs femmes me remettent discrètement une petite boule de beurre enfermée dans une vessie.

23 mai.

Nous avons quitté Karakoul vers midi, après avoir fait les cadeaux habituels : un collier, du fil, des aiguilles, des allumettes.

Nous voici à Soubachi. Petite étape de quatre milles que nous parcourons sous la neige.

Wang est ici depuis hier. Très fier d'avoir tué un couple d'ibex dont la femelle était prête à mettre bas. Il nous montre les corps éborgés des parents et des deux petits.

Soubachi n'est qu'une forteresse, occupée par des soldats Tadjiks. Les Tadjiks du Sin-Kiang sont groupés dans les Pamirs et ceux-ci sont les premiers que nous rencontrons. Wahid parle persan avec eux avec la même facilité qu'il parle ourdou avec les Kirghizes et les caravaniers, l'anglais avec nous et même le chinois avec Wang.

La caravane dresse les tentes dans la cour. Les

bêtes, mouillées par la neige qui n'a cessé de tomber, souffrent du froid. Golan Jam part à cheval « visiter ses troupes », nous dit-il. Tochtal Hadji nous confirme qu'en effet son père, un homme très riche, possède du bétail qui pâit dans la région. Le soir, les caravaniers de leur côté, les soldats du leur, mangent les quatre ibex...

24 mai.

Nous partons sous la neige. Le temps est ouaté, sans un souffle de vent. Je vois les premières marmottes. Elles semblent nous attendre, mais quand nous approchons, elles se dressent sur leurs pattes arrière, poussent un cri strident et disparaissent dans leur terrier comme un polichinelle dans sa boîte.

De beaux et jeunes chameaux remplacent ceux que nous avons laissés à Karakoul. Ils ont l'air d'être chaussés avec des souliers trop grands comme les clowns et marchent tous au même pas noble et indifférent. Les nuages cachent les hautes montagnes. La caravane avance lentement, régulièrement, sans bruit. Elle aborde une plaine immense coupée de collines. Tout est blanc, feutré. Nulle trace dans la neige vierge. Quand le soleil perce les nuages, il dessine de longues traînées lumineuses sur le paysage et allume pour quelques instants la neige presque grise. Au bout de la plaine, nous gravissons une colline à peine plus haute que les autres et où les

pierres affleurent : c'est la passe d'Oulat Raban à environ 4 000 mètres.

Parfois, on entend un hurlement : Ahmed l'Ingénu chante.

L'après-midi, la grêle et la pluie succèdent à la neige, mais le vent se lève, chasse les nuages, nettoie le ciel, le soleil boit la brume et la neige alors scintille comme du mica. Le Mouz Tagh-Ata, sommet de 7 860 mètres se dresse devant nous, plus beau, plus haut que toutes les autres montagnes, aveuglant de lumière.

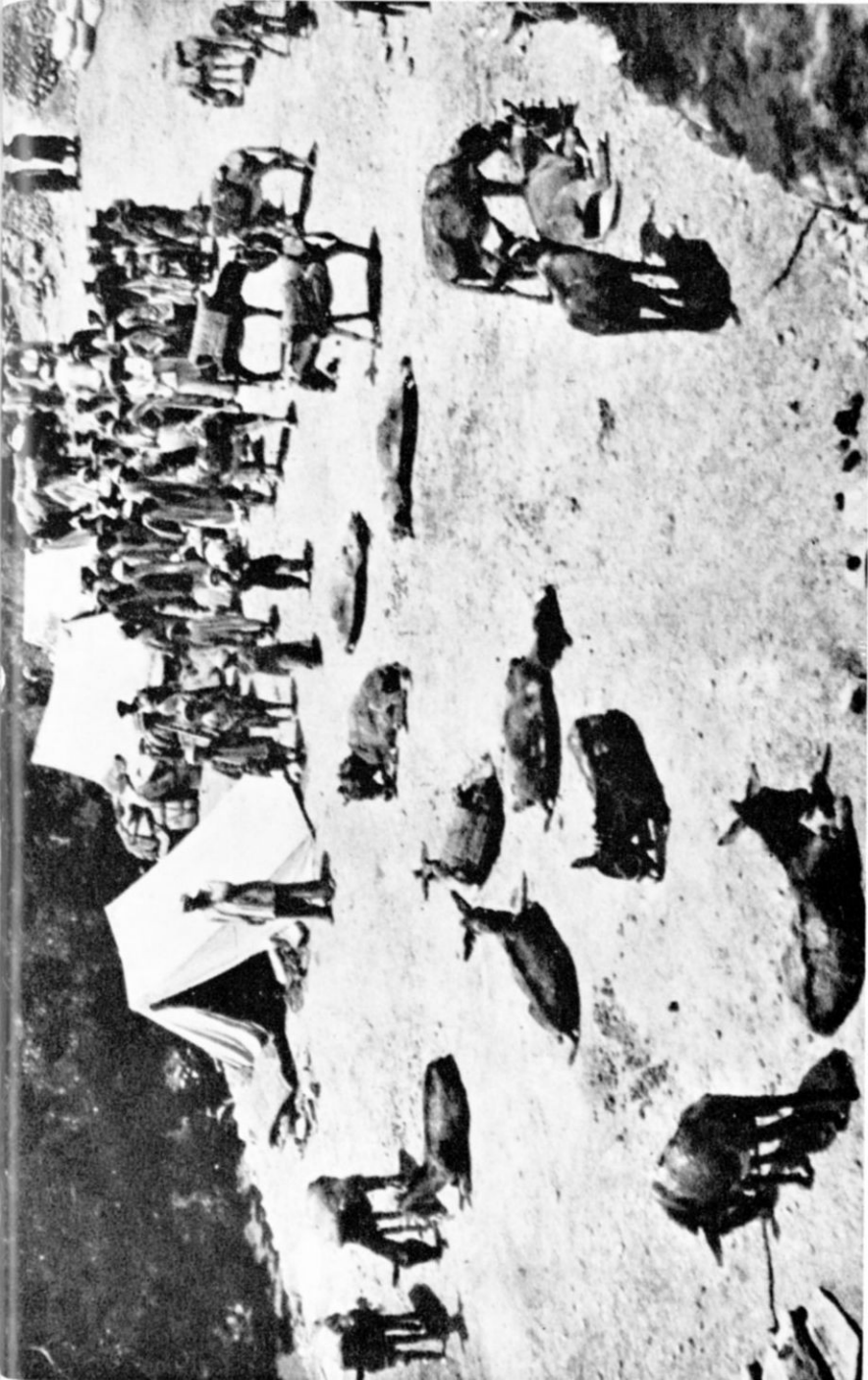
L'étape est très longue, plus de vingt milles que nous parcourons en douze heures.

Le sourire de la journée, c'est Othello qui me l'apporte dans le creux de sa main encore mouillée : deux petites truites qu'il a prises dans un torrent. Il me les donne sans un mot, en souriant.

A la nuit, nous arrivons à Tagharma.

Par erreur, nous voulons entrer dans le poste militaire ; le soldat de garde braque son fusil sur nous. Il parle avec Wang qui, après quelques temps, nous dit simplement : « Il vous avait pris pour des Russes ! » Pas de yourtes ici ; des maisons de torchis dont on ne voit que les murs sans fenêtre. Le village est triste malgré ses champs et ses arbres : les premiers depuis bien longtemps, me semble-t-il.

La caravane campe dans la prairie. Je regarde ceux qui prient, ceux qui dressent les tentes ou soignent les chevaux. J'ai chaque fois l'impression d'assister à une cérémonie admirablement réglée.



Caravane épuisée.



Le Mir de Hounza rend la justice.

Jeune fille de Baltit.



Jeune garçon de Baltit.





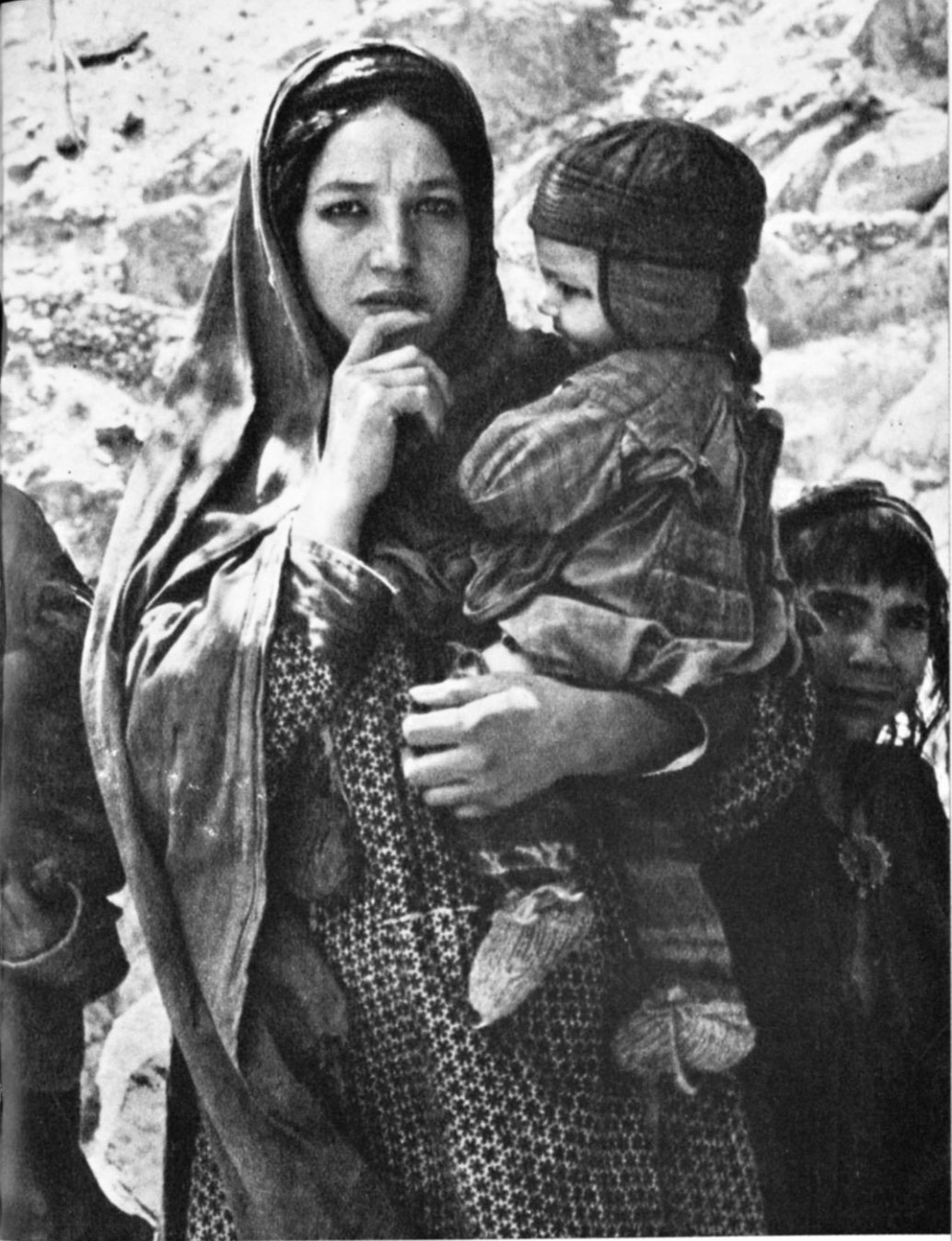
L'orchestre se compose de flûtes et de tambours.

L'école primaire à Baltit.





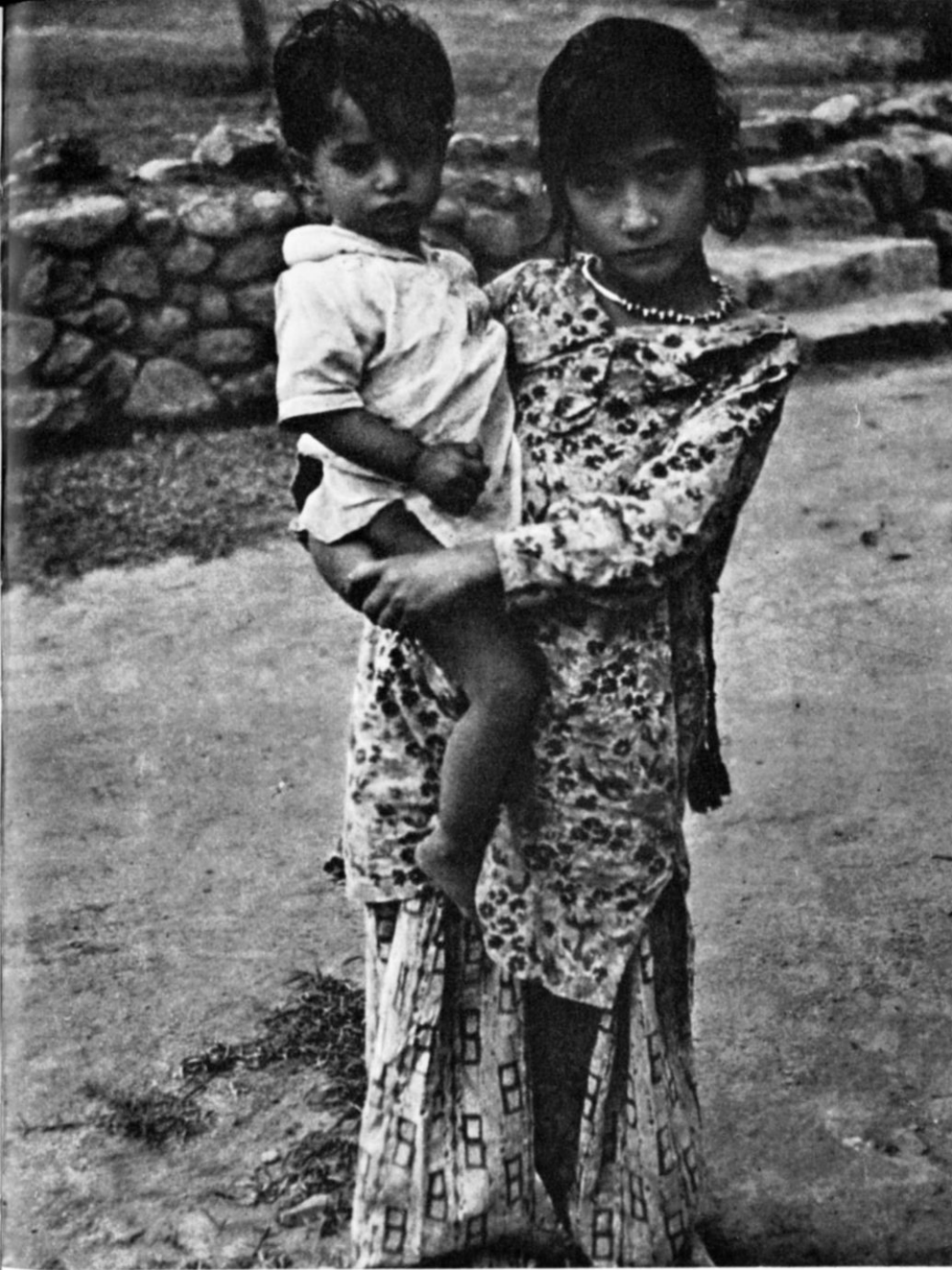
Baltit. Les toits et les champs.



Des femmes aux visages graves et bibliques.



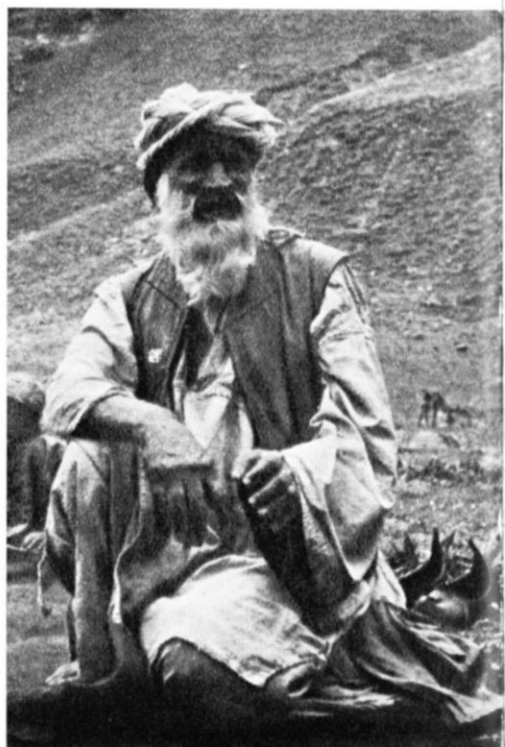
Petites filles à Gilgit



Petite fille de Chilas.



Alam-Khan, l'homme aux
deux cartouches et son
jeune frère.



Le patriarche mohmand.

25 mai.

Ce matin, un Officiel arrive à Tash-Kourgan pour nous souhaiter la bienvenue. Nous partons en avant avec lui. Après avoir traversé une large plaine, nous entrons dans un défilé resserré et sinueux. L'air est lourd et le vent passe au-dessus de nous sans nous atteindre. Cinq heures de marche épuisante nous amène dans la vallée où se dresse la ville de Tash-Kourgan. J'aperçois de loin des cavaliers qui viennent vers nous. Arrivés à notre hauteur, ils s'arrêtent, nous saluent et, faisant tourner leurs chevaux, alignent leur pas au nôtre. Ce sont des militaires chinois et tadjiks. J'ai l'impression d'une prison aimable et souriante. Ils s'inquiètent de notre voyage. S'est-il bien passé ? Ne sommes-nous pas trop fatigués ? Jusqu'où comptons-nous aller ? Ils espèrent que notre arrêt à Tash-Kourgan sera agréable.

Bientôt la route est tracée ; il ne nous reste qu'à la suivre. De chaque côté s'étendent les champs jalonnés de gibets où des grands oiseaux gris, ailes déployées, servent d'épouvantails. Les cultures sortent à peine de terre.

Nous dérangeons deux chiens affamés et un vautour blanc qui fraternisent pour dévorer la dépouille d'un cheval.

Une forteresse de l'époque T'ang veille sur Tash-Kourgan, le dernier village chinois avant la frontière. Les maisons en torchis s'alignent de chaque côté des rues ; certaines abritent même des magasins où l'on

vend des étoffes, des graines, des fruits secs, des farines : c'est le premier vrai village que nous rencontrons depuis Kachgar.

Nous sommes logés dans les bâtiments de la douane. La caravane bivouaque dans la cour. Dès notre arrivée, c'est un défilé ininterrompu. Plusieurs Chinois entrent dans notre chambre, s'y installent et nous questionnent sur notre voyage. Je crois qu'ils s'ennuient mortellement et que le passage d'étrangers est une aubaine qu'ils ne veulent pas laisser échapper.

Je m'endors au milieu du bruit des conversations.

26 mai.

Dès le matin, un officier chinois vient prendre nos passeports. Il les regarde attentivement, puis les met dans sa poche.

La frontière réelle se trouve encore à plusieurs jours de marche, en plein désert, et c'est donc ici que l'on passe la douane. Pour la caravane, c'est le grand jour. Les ballots et les colis décousus ou défilcelés sont exposés dans la cour sur de grands tapis. Tochtal Hadji parlemente toute la matinée avec les douaniers. Son jeune frère, Abdul Rahman, plus timide, évite les contacts avec les officiers et préfère s'occuper des chevaux.

Je remarque à quel point ceux-ci, de même que les ânes, ont changé depuis le départ de Kachgar. Ils restent couchés, tête basse, le poil a perdu son brillant et les côtes saillent sous la peau. Seuls, ceux

que j'appelle les vedettes, les trois chefs de file, ont gardé leur air fringant. Presque tous les ânes et la moitié des chevaux portent de larges blessures, soit sur le dos où porte le bât, soit à l'articulation des pattes où passent les cordes. On ne les soigne pas. Othello explique que c'est impossible puisque chaque jour il faut repartir et donc recharger. On bourre les plaies avec de la paille.

— Tant qu'une bête peut marcher, elle marche ; quand elle ne peut plus, elle meurt, c'est que son temps est fini, conclut Othello.

Nos cantines sont vérifiées ; tout se passe sans difficultés.

Déjeuner pénible avec les officiers chinois. Ils paraissent pleins de suspicion à notre égard. Le repas est silencieux, désagréable du début à la fin. J'y apprends seulement que toute la population de Tash-Kourgan est tadjik.

L'après-midi, nous voudrions nous reposer, mais on vient nous voir non pas pour nous demander des soins, mais par curiosité ou pour faire passer le temps. Cela nous vaut la visite assez cocasse d'un Chinois qui se prétend « docteur ». Je ne sais pourquoi, je lui demande s'il s'est battu contre les communistes.

— Oui, me répond-il, j'ai été pris par les communistes. Ils m'ont mis en prison. Ils m'ont très bien traité. Ils m'ont demandé de devenir soldat, j'ai répondu que je voulais être un marchand ; ils m'ont dit de partir. Les communistes sont féroces ; ils combattent la nuit et c'est terrible car ils viennent toujours quand nous dormons.

Nous évitons de nous regarder pour ne pas éclater de rire. Il nous interroge sur la suite de notre voyage, mais il a surtout envie de parler :

— O merveilleux, vous allez aux Indes : j'aimerais y aller. On m'a dit qu'on y trouvait de très gros animaux avec de longues, longues dents.

François suggère que peut-être ce sont des éléphants.

— Je ne connais pas leur nom, répond-il sérieusement.

Après son départ, nous nous demandons quand même s'il ne s'est pas moqué de nous.

27 mai.

Les caravaniers n'ont pas terminé les formalités de douane ; nous ne partirons que demain. Déjeuner sans histoire chez le gouverneur tadjik. Les Chinois parlent peu.

Dans l'après-midi, nous assistons à un très beau « Jeu du Mouton ». Il a été organisé pour nous et nous offrons une montre au gagnant. Je ne sais si c'est cela qui stimule les joueurs, mais le jeu est d'une violence encore plus grande qu'à Karakoul. Un homme y perd ses dents. Cela ne l'impressionne pas beaucoup et il continue à jouer.

Après la partie, les enfants promènent fièrement les chevaux ; ils montent souvent deux à deux et marchent inlassablement jusqu'à ce que le cheval ne soit plus en sueur.

Pendant ce temps, quelques danses s'improvisent.

Un petit orchestre s'organise : tambourin et flûtes. Les spectateurs se rangent en cercle. Des hommes et des enfants se mettent à danser. Ce ne sont pas des professionnels. Ils dansent comme ils respirent. On oublie les costumes informes, sales, souvent déchirés, pour ne plus qu'admirer le sens du rythme, la grâce, la souplesse des mains et du cou.

Le soir, nous dinons avec la caravane, heureux de la retrouver. Je suis habituée maintenant au silence des caravaniers. Je n'y vois plus un signe d'antipathie ou de méfiance. J'aurais aimé connaître leur vie, leurs aventures de voyages, leurs soucis. Il n'en est pas question. Il faut les regarder vivre et agir, non pas les interroger. Golam Jam nous a rejoints, satisfait de la visite à ses troupes. Il se promet d'aller les revoir avec son père quand il repassera.

A l'heure où nous allons nous coucher, le gouverneur tadjik nous apporte un beau tapis de selle brodé et plusieurs paires de chaussettes en grosse laine, tricotées à la main. Nous ne pouvons que le remercier. Aucun de nos cadeaux ne pourrait lui plaire, excepté l'unique montre qui nous reste, mais il en porte une fort belle au poignet.

Plus tard, deux Chinois viennent nous dire au revoir. Ils ont l'air terriblement solitaires, désœuvrés. Ils bavardent de choses et d'autres avec François et Wahid, puis deviennent plus graves et confessent à quel point ils se sentent éloignés de chez eux, moralement tristes à Tash-Kourgan.

28 mai.

La longue marche, interrompue pendant deux jours, recommence. Je plonge à nouveau dans sa monotonie et sa lenteur avec joie. Il grêle ; l'horizon bouché laisse deviner les montagnes qui de chaque côté bordent la vallée.

Nous avons un garde de corps de plus, un Tadjik, heureusement gentil et qui sympathise avec Wang. Les autorités chinoises ont exigé qu'il nous accompagne. Ahmed est de moins en moins visible. Il est si maladroit, même quand il ne s'agit que de faire chauffer de l'eau et si énervant avec son petit sourire immuable, que nous préférons ne pas le voir. Il chante de plus en plus à mesure que nous approchons de Cachemire où je suppose qu'il a l'intention de s'installer.

Nous sommes environ à mi-chemin entre Kachgar et Gilgit. Il est difficile d'évaluer combien de milles nous avons parcouru depuis le départ. Peut-être cent quatre-vingts ou deux cents ? Les caravaniers calculent par jours de marche, jamais par distance.

Parfois, il me semble que ce paysage gigantesque de montagnes et de vallées qui se suivent, se prolongent, se coupent et se croisent, où ni l'homme, ni l'animal, ni la plante ne vivent aisément, ne finira jamais.

Arrêt dans une yourte habitée par un Tadjik. L'homme nous joue un morceau de luth. La femme est morte il y a quelques semaines. Deux enfants

s'amusent près du feu d'argol, tandis que la grand-mère presque aveugle fait chauffer un peu de lait. C'est encore une fois d'une tristesse insupportable.

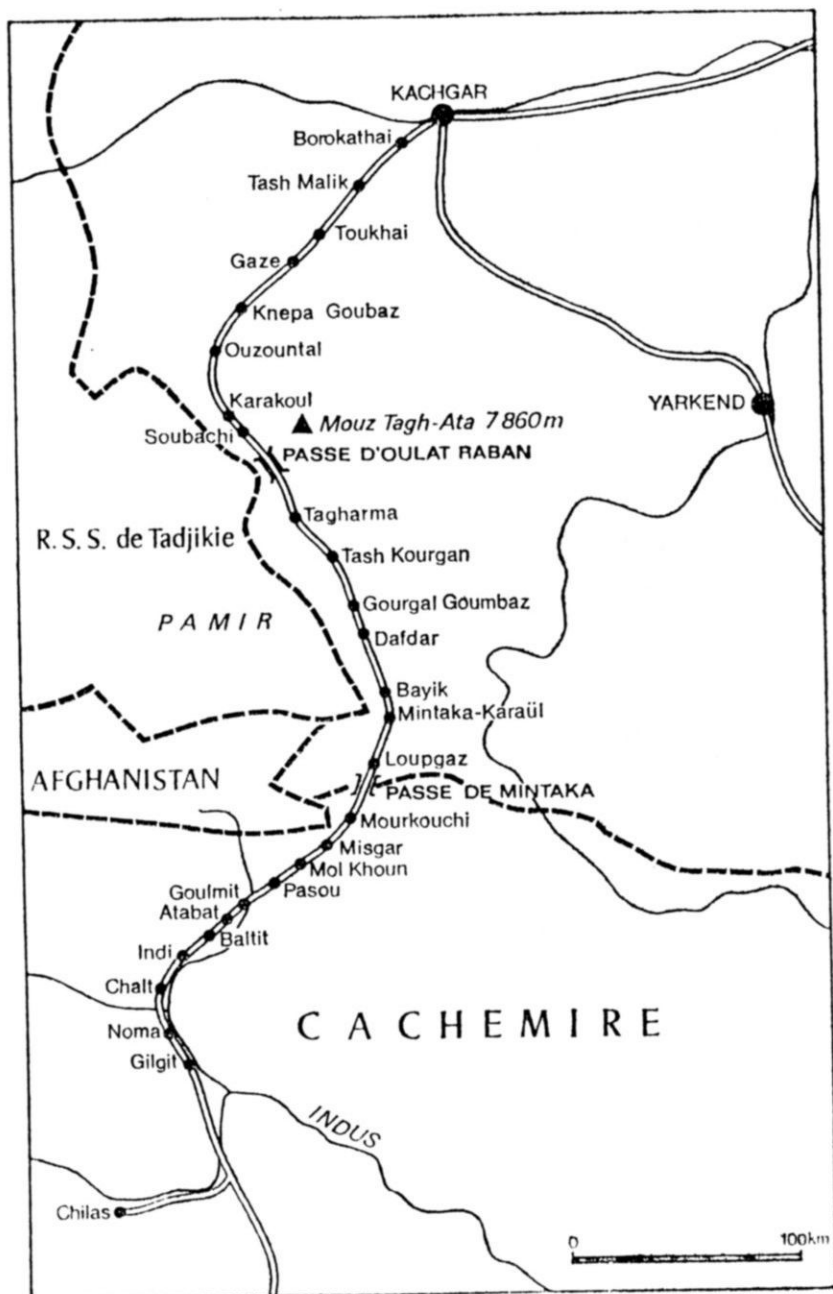
— Je voudrais aller en Afghanistan, dit-il à Wahid, car ici je ne suis pas libre, mais si les Chinois apprenaient que je veux partir, ils me couperaient le cou.

Nous arrivons dans l'après-midi à Gourgal-Goumbaz. Une seule yourte y est dressée, prête à nous recevoir. C'est Wang et le soldat tadjik qui, partis en avant, ont été l'emprunter à des nomades et l'ont montée. La rivière coule à nos pieds. La caravane s'installe près de nous. La journée a été longue, plusieurs chevaux et plusieurs ânes boitent. Aucun pâturage n'est en vue et on nourrit donc les bêtes avec du fourrage emmené de Kachgar. Les chameaux nous ont quittés à Tash-Kourgan. Notre repas semblable à celui de tous les soirs se passe silencieusement au bord de l'eau, à la lumière du feu.

29 mai.

Le caravanier-cuisinier qui ne sourit jamais s'est blessé à la main. Il consent à ce que je lui fasse un pansement, mais refuse énergiquement que je lave la plaie avec du savon.

Nous déjeunons aux rayons du soleil levant : nous avons pris l'habitude de manger du porridge, — qu'Ahmed n'a jamais été capable de préparer — du miel, des fruits secs pour ne pas avoir trop faim jusqu'au soir. De plus, nous emmenons dans nos



gourdes du thé très sucré que nous buvons dans la journée. Les caravaniers, eux, se contentent d'un repas frugal : un verre de thé et quelques bouchées de galette de maïs qu'ils ont renouvelés pendant l'arrêt à Tash-Kourgan. Dans quatre jours, nous entrerons au Cachemire. Wang se réjouit d'aller retrouver sa femme. Il repartira seul et nous assure qu'il fera le trajet deux fois plus vite qu'à l'aller.

Aujourd'hui, le départ s'organise lentement. Il fait beau, l'étape est courte et facile. Le chargement des bêtes se passe comme le premier jour. Les trois chefs de file se font charger les premiers et ne permettent pas qu'un autre cheval passe avant eux. Le chien veille à tout. Les ânes proches de l'épuisement restent couchés le plus longtemps possible et il faut parfois les battre pour obtenir qu'ils se lèvent. La mule fait toujours bande à part et marque un sens de l'indépendance très net.

Nous suivons la même vallée qu'hier. Abdul Rahman chante des ghazals. Pas d'autres traces de vie que celles de quelques marmottes qui se chauffent au soleil. Le chien les poursuit. Il en tue une qu'Othello égorge pour lui donner à boire le sang.

L'après-midi, nous entrons dans un fort isolé qui domine la rivière et se confond avec les rochers. C'est Dafdar à 3 600 mètres. Paysage d'une austérité désolée. Pas un arbre. Rien de vert... Devant nous, une montagne sombre, presque noire, après le coucher du soleil étale ses ravines comme un vieux visage creusé par les rides. La caravane campe au bord de l'eau. Une famille et quelques soldats tadjiks habitent le fort. Wang fait nettoyer une chambre et

installe avec Othello nos sacs de couchage. Le soldat de Tash-Kourgan fait chauffer de l'eau. Nous nous endormons avec l'arrivée de la nuit.

30 mai.

J'échange un bracelet et un collier contre une petite chienne jaune, âgée de trois mois, maigre et peureuse qui, depuis notre arrivée, flairant un espoir de nourriture s'est accrochée à nos pas. Dès qu'on veut la prendre, elle se met à trembler et à crier.

Longue marche sur un plateau qui domine la plaine, puis dans un défilé où souffle un vent déchaîné. Dafdar, la petite chienne, reste dans mes bras pendant toute la journée, la tête allongée dans le creux de mon coude.

Ce paysage immense et désolé, dont toute vie semble exclue, privé même d'odeur, est un des carrefours du monde. Dans un rayon de quelques kilomètres, les frontières de la Chine, de l'Inde, de l'Afghanistan et de l'U.R.S.S. se trouvent réunies.

C'est en 1895 que la Commission des Pamirs fixa les frontières actuelles entre l'Inde, la Russie et l'Afghanistan. Elles furent tracées en accord avec les gouvernements anglais, russe et afghan et en tenant compte de la volonté britannique d'éviter une frontière commune entre l'Inde et la Russie.

De même que Dafdar, Bayik, où nous passons la nuit, n'est qu'une forteresse de torchis, dressée telle un nid d'aigle au-dessus de la rivière, face aux montagnes d'U.R.S.S.

Sur le chemin de ronde jour et nuit une sentinelle veille, le fusil en bandoulière, prête à faire feu sur Dieu sait quel assaillant.

31 mai.

Belle route facile dans la vallée du Tash-Kourgan. Nous campons à Mintaka à 4 000 mètres. Quelques yourtes plantées au carrefour de trois vallées. Un Kirghize nous offre un mouton et, tandis que Tochtal Hadji l'égorge avec son petit poignard, Dafdar lape le sang.

1^{er} juin.

Dernier jour de Chine. Wang nous a quittés ce matin après nous avoir donné sa photo où on le voit avec sa jeune femme ouïgour et son petit garçon. Les chevaux et les ânes mangent la nourriture emmenée de Kachgar. On leur donne double ration car demain sera le jour le plus fatigant du voyage. Ils souffrent déjà de l'altitude et leurs plaies s'aggravent chaque jour. Un Turki débouche d'une des vallées et vient vers nous. C'est un noble vieillard. Il arrive du Cachemire et s'en retourne à Kachgar, seul et à pied. Il demande à chacun un peu d'argent et de nourriture, puis se prosterne et prie spectaculairement au milieu de notre camp. Tochtal Hadji, Abdul Rahman et Golame Jam le regardent faire,

mais les autres caravaniers continuent à charger les bêtes.

Quatre heures de route jusqu'à Loupgaz. La caravane avance lentement à cause de l'altitude. Dafdar a appris à marcher sagement à côté de mon cheval. Elle regarde avec étonnement les marmottes, mais arrive toujours quand elles sont déjà rentrées dans leur terrier. En quelques jours, elle est devenue belle : grosses pattes bottées de blanc, fine tête noire où brillent deux yeux intelligents. Elle ne craint plus les coups et remue la queue dès qu'on lui parle.

Le soleil brûle. Wahid ne se découvre pas d'un poil ; quel que soit le temps, je l'ai toujours vu avec son bonnet, ses lunettes, son col fermé hermétiquement et ses gants : *I don't want to be sunburned*. Aujourd'hui, il est dans un bon jour et me dit avec un sourire enfantin :

— Quoi qu'il en soit, nous pourrions dire que nous avons traversé le Sin-Kiang et ce n'est pas rien.

Nous dinons sous la tente à quelques mètres de la rivière. Othello, accroupi, tourne méthodiquement au-dessus du feu une tête de mouton déjà à moitié carbonisée. Un bâton enfoncé dans les narines sert de broche.

Des Kirghizes, partis après nous, amènent de Mintaka Karaül plusieurs yaks. Trois nous sont destinés, les autres porteront une partie de la charge des chevaux.

Un cavalier arrive seul et repart après nous avoir salués. C'est le courrier, paraît-il. Il va à Kachgar.

La passe de Mintaka est juste au-dessus de nous. La nuit est claire. A la lumière du feu de bois, les caravaniers travaillent jusqu'à minuit à réparer les bâts et les harnais. Demain sera une dure journée, disent-ils. Les bêtes ont été spécialement bien nourries ce soir.

2 juin.

Ce matin, lever à 3 heures et demie. Il fait un froid glacial et sec. Les bords de la rivière sont gelés. Les montagnes violettes se détachent sur le ciel farci d'étoiles.

Il y a quatorze ou quinze siècles, des pèlerins bouddhistes s'arrêtèrent peut-être un soir au pied de la Passe de Mintaka. Ils venaient de la franchir alors que nous nous apprêtons aujourd'hui à le faire. Leur route était à l'inverse de la nôtre. Ils allaient vers Kachgar et arrivaient de l'Inde.

Et Marco Polo ? Ne passa-t-il pas lui aussi par ici ? Avec son père et son oncle, il avait séjourné à Balkh, aujourd'hui en Afghanistan, autrefois capitale de la Bactriane. Les trois Vénitiens avaient trouvé la ville rasée, inhabitée. Gengis Khan avait tout anéanti : les hommes aussi bien que la cité. Sur les portes en ruine, ils avaient lu cette inscription : « Cette ville a été construite à la gloire de Dieu ; par la volonté du Sultan elle fut transformée en une sorte de paradis. »

Je distingue à peine la silhouette préhistorique

des yaks et celles des ânes et des chevaux que les caravaniers chargent déjà.

Nous partons. François, Wahid et moi montons des yaks. Le mien trébuche à chaque pas et je préfère marcher. En une heure, nous atteignons le pied de la Passe. Là, hommes et bêtes se reposent. Les deux chefs caravaniers et Golam Jam prient, tandis que le soleil majestueux comme un dieu s'élève dans le ciel d'un azur parfait et nous inonde de ses rayons dorés. Je m'aperçois que mon yak est borgne et le Kirghize auquel je me plains m'en donne un autre qu'il décharge.

La montée commence. Pas de sentiers tracés. Des éboulis de pierres, des plaques de neige et de glace. Le bruit des pas, les cris des hommes, la chute des pierres, la respiration haletante de la caravane emplissent l'air. Plusieurs bêtes tombent. Il faut les décharger, vérifier si elles ne sont pas blessées et les recharger. Certaines, prises de panique, veulent à tout prix redescendre ; le chien les poursuit, les hommes leur lancent des pierres. D'autres, enfin, refusent d'avancer malgré les coups. Les ânes patinent sur la glace et attendent qu'on vienne les aider.

Les yaks, seuls, grimpent facilement, sans hésitation, réguliers comme des moteurs.

Mon guide kirghize allume une cigarette, en tire quelques bouffées et cache l'autre moitié entre deux cailloux pour son camarade qui marche dix mètres plus bas.

Nous arrivons au point culminant du voyage : la Passe de Mintaka, à 4 800 mètres. Un océan de sommets de 5 à 8 000 mètres nous entoure. Vagues

gigantesques éblouissantes, innombrables et qui, immobiles, semblent cependant courir d'un bout de l'horizon à l'autre. Le monde est étalé devant moi et il me semble que Paris même pourrait m'apparaître si mon regard était assez perçant pour le découvrir.

Nous foulons une belle et bonne neige poudreuse qui crisse sous les pas.

Derrière nous, c'est la Chine ; devant nous, le petit Etat de Hunza, pointe extrême du nord du Cachemire et qui commence ici, à la frontière.

Dès que nous changeons de versant, la neige disparaît, le vent nous mord et la descente longue et difficile commence presque à pic dans des avalanches.

Nous dépassons un de nos ânes qui vient de se casser la patte. Il regarde défiler la caravane et essaie désespérément de la suivre. Je n'oublierai jamais son regard. Les caravaniers l'ont déjà déchargé et lui ont laissé une petite provision de nourriture. Il va agoniser lentement jusqu'à ce que les aigles le découvrent. Je demande à Wahid pourquoi on ne l'achève pas, puisqu'il n'y a aucun espoir de le sauver. Il est très étonné par ma question :

— C'est une loi de la caravane : on ne peut pas tuer une bête. Tant qu'elle vit, elle peut être sauvée, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

J'essaie de le convaincre de mon point de vue, mais il n'y a rien à faire.

— Dans l'absolu, on ne peut pas affirmer que cet âne mourra, me répond-il catégoriquement.

Nous descendons dans une vallée triste et noire comme un paysage de borinage. Le soleil est resté de l'autre côté. Des cascades aux reflets verts jailissent de la montagne. Le gel les a figées dans leur course et transformées en volutes de glace.

La caravane suit un sentier étroit accroché au flanc de la montagne noire. Un grand glacier nous domine, c'est lui qui donne naissance à la rivière Mintaka qui tantôt apparaît claire comme du cristal et tantôt se cache sous terre.

Au crépuscule, nous surplombons une vallée profonde, plantée d'arbres au tronc noir, sans feuillage et tapissée de glace : je pense à un tableau de Breughel. Peu après, nous arrivons à Mourkoushi, 4 000 mètres : une petite maison avec une terrasse de bois. Pas un seul habitant. Les caravaniers sont contents. La journée s'est bien passée. La perte de l'âne n'est pas importante. Les trois hommes pieux prient, les autres travaillent avec les gestes rituels de tous les jours.

3 juin.

A l'aube, les Kirghizes et leur yaks repartent vers Mintaka.

Nous continuons notre descente rapide. Quelques pousses vertes, de plus en plus nombreuses, surgissent de la terre. Et nous voilà à Misgar, le premier village de Hunza. Prisonnier entre la montagne et la rivière (qui ne s'appelle déjà plus la Mintaka,

mais la Kilit), il s'étire en trois longs plateaux où le blé montre déjà son nez. Les maisons sans étages, orientées vers la rivière, sont propres et nettes, les toits servent de terrasses. Les habitants n'ont rien de commun avec ceux du Sin-Kiang. Ils sont grands, bien bâtis, avec un visage vigoureux, bien dessiné, un nez fort et une peau tannée par le soleil et le vent. Les hommes s'habillent de larges capes de laine et se coiffent de curieux chapeaux à calotte plate et à bord roulé.

Plusieurs habitants viennent parler familièrement avec nous. Ils parlent ourdou. L'un d'eux affirme à Wahid que la route vers le Ladakh est coupée à cause de la guerre du Cachemire. Il paraît très au courant des derniers événements et parle avec passion des batailles qui se déroulent. Wahid lui demande d'où il tient ses renseignements :

— Chaque jour, le Mir (le roi) qui habite à Baltit, notre capitale, téléphone aux chefs des villages et les met au courant des événements.

Et il nous montre un petit bureau de poste. Je crois que le temps de la solitude est fini.

4 juin.

Aujourd'hui, route magnifique. Peut-être la plus belle du voyage. Dès le départ, nous suivons un sentier vertigineux, agrippé à la montagne et si étroit qu'à chaque tournant la tête de mon cheval plonge au-dessus du vide. Les rochers brillent comme de l'or et, dans le fond des gorges, 150 mètres plus bas, la

rivière Hunza (elle a encore changé de nom), tel un serpent d'émeraude, glisse sans bruit entre les parois verticales. Plusieurs fois, nous sommes forcés de descendre jusqu'à elle et de la passer à gué. C'est Othello qui dirige les opérations. Je le retrouve planté dans l'eau jusqu'à la poitrine, luttant contre le courant, aussi beau et fort qu'au premier passage du Gaze. Les ânes ont pris un autre chemin par la montagne, plus long, mais qui évite l'eau.

Arrivée à un premier village : Khoudabad, perché sur un plateau et dominant la rivière. Les maisons et les rochers se confondent, mais la tache verte des vergers éclate comme un cri de joie.

Deuxième village : Sost. Bâti en terrasse sur un éperon entre la Hunza et un petit affluent, entouré de peupliers.

Nous continuons notre marche. C'est une fête. La brise a remplacé le vent. Le soleil joue dans les arbres. Chaque nouveau village est plus beau que le précédent. Les arbres y sont plus verts, les blés plus hauts. Je cueille la première rose.

Troisième village : Girka. Un miracle ! Il tient en équilibre au bord d'une falaise qui s'effrite peu à peu ; il ne vivra plus longtemps.

Enfin Mol-Koun. C'est ici que nous nous arrêtons. Des hommes et des garçons filent la laine tout en bavardant. Je ne vois aucune femme. L'arrivée de la caravane, c'est l'arrivée du cirque dans un village de France. Tout le monde l'entoure. Les enfants la regardent avec admiration et avidité. Ils caressent les chevaux, touchent les tentes. Les caravaniers commencent à vendre les cotonnades qu'ils exposent

pêle-mêle sur une grande toile blanche. On marchande, on discute, on commente les nouvelles et les conversations se prolongent tard autour du feu de bois.

Des hommes nous apportent un poulet, des pommes de terre et de la salade. Ils refusent absolument tout paiement ou tout cadeau.

Un jeune garçon, Souphi Baï, nous aide à faire la cuisine. Et tout en travaillant parle avec Wahid. Il a quinze ans et est marié depuis plusieurs années. Il habite encore chez son père et va à l'école où il apprend l'ourdou et l'arabe. Sa femme a un an de moins que lui. Je lui dis qu'elle doit être très jolie. « Non, répondit-il en rougissant, elle est affreuse, mais mon père voulait que je me marie. » Il dîne avec nous et quand il s'en va, nous lui donnons une pièce de coton que nous achetons à la caravane, deux bougies et des fruits secs.

Nous dormons dans un petit bungalow propre et blanc. Par la fenêtre, je vois Othello qui referme deux chevaux. Wahid m'apporte des roses.

Le Mir a certainement été prévenu de notre arrivée. Chaque fois que nous entrons dans un village, le chef vient nous saluer et demander ce qu'il peut faire pour nous.

5 juin.

Route très dure. Toujours les sentiers accrochés à flanc de montagne. Parfois, à deux mètres du sol, d'énormes roches les surplombent et il faut passer

en se couchant sur son cheval. Pendant toute la journée, nous entendons le fracas des avalanches et les voyons dégringoler jusqu'à la Hunza. Suivant le caprice du terrain, nous montons et descendons. Nous traversons le glacier Batoura, aussi noir que du charbon, plein d'éboulis et de crevasses. Les chevaux tombent souvent ; nous attendons en file le moment de repartir. En trois heures, nous parcourons deux milles. Après, c'est l'arrivée dans une large plaine où coule la Hunza. Je vois de loin le village de Pason ; tache verte, limitée par des peupliers, allongée sur une colline qui descend en pente douce vers la rivière. Le blé est déjà haut. Sur l'autre rive, une chaîne de hautes montagnes, aiguës, creusées de couloirs étroits propices aux avalanches, ferment l'horizon. Le soleil couchant les dore encore lorsque la première étoile apparaît.

Le chef du village nous accueille en nous offrant du thé, du pain et du beurre. Il égorge un chevreau pour notre dîner. Dafdar boit le sang.

Nous dormons dans une maison de trois pièces. Les enfants et les hommes se réunissent dans le jardin, mais n'entrent pas chez nous. Ils filent la laine et bavardent. Je vois des yeux vert clair.

Premières mouches. Premiers coassements des grenouilles. Par la fenêtre, je vois la caravane. Othello ferre plusieurs chevaux. Golam Jam chante.

6 juin.

La fête continue. Nous traversons un village : Boulkin. Calme et heureux, étendu au soleil, bourdonnant d'insectes. Les arbres sont entre la fleur et le fruit. Le blé porte déjà des épis. Des murets de pierres blanches marquent la séparation des champs. Premiers parfums des églantiers. Nous nous arrêtons pour boire l'eau fraîche des cascades qui descendent vers le fond de la vallée.

Une caravane de chameaux stationne dans le village. Leur présence me paraît insolite.

Nous dormons à Goulmit tout à côté d'un ruisseau : « C'est la même chose qu'au Ladakh », me dit Wahid. La caravane campe au pied de notre balcon. Goulmit est un grand village. Le vent caresse les champs et berce les arbres. Devant et derrière nous, les montagnes aux sommets neigeux se dressent dans le ciel.

7 juin.

Premières chaleurs. Les bêtes sont épuisées. Elles avancent à force de coups. Un ânier rythme sa marche en enfonçant machinalement un poinçon dans la croupe à vif d'un âne.

Les églantiers roses, jaunes et rouges jaillissent entre les roches. Je les sens avant de les voir. Notre

sentier est à certains endroits bordé de thym. Les chevaux s'arrêtent pour le brouter.

Nous passons la nuit à Atabad où nous sommes accueillis avec la même gentillesse que les autres soirs.

8 juin.

Aujourd'hui belle et dure étape. La dernière. Nous quittons Atabad en emmenant une équipe de porteurs. Ils doivent nous aider dans un passage difficile, d'une longueur d'un kilomètre. C'est un sentier assez semblable à ceux que nous suivons depuis notre entrée dans l'Etat de Hunza. Creusé dans la montagne, il domine la rivière, mais des rochers très bas le surplombent et le rendent dangereux pour les bêtes qui, chargées sur les flancs, ne se rendent pas compte de la largeur qu'elles occupent. Il faut donc les décharger et transporter les ballots à dos d'homme. Par malchance, au moment où les ânes passent, une avalanche de pierres s'abat sur eux. Ils ont l'intelligence de se coller à la paroi et de rester immobiles.

Tout ici s'agrippe à la montagne : les villages, les sentiers, les champs, les fleurs. La moindre parcelle de terre, petite terrasse grande comme un mouchoir de poche est cultivée. Je me demande comment font les hommes pour l'atteindre.

Dans l'après-midi, nous touchons aux premiers champs de Baltit. Ils occupent toute la vallée et descendent en larges terrasses jusqu'à la rivière. La

ville apparaît bientôt, éparpillée au milieu de la verdure.

Le premier but est atteint. Nous avons quitté Kachgar il y a vingt-six jours. Si l'on compte notre arrêt à Tash-Malik, à Karakoul et à Tash-Kourgan, il reste vingt-deux jours de marche. Nous avons parcouru environ quatre cents kilomètres, donc une moyenne de dix-huit kilomètres par jour.

VI

« BALTIT », CAPITALE DE HUNZA

Des domestiques apportent un divan et des fauteuils, d'autres passent du thé et des fruits secs. Nous entourons le Mir dont nous sommes les hôtes. A ses côtés, se tiennent son jeune frère qui lui sert de secrétaire et son fils unique âgé de six ans. Il ne quitte guère ce garçon né après cinq filles et ne cache pas l'amour qu'il lui porte.

Nous sommes installés à l'ombre des arbres sur une des pelouses du jardin royal. Le Rakopochi, la Déesse des Neiges, inondé de soleil, éclatant de blancheur s'élève majestueusement vers le ciel. Il règne sur les autres montagnes, sur la vallée et sur Baltit. Une écharpe de nuages, légers comme une fumée, s'enroule autour de son sommet. Dans le pays, on l'appelle Doumani, « toujours fumant ». L'année passée, une expédition suisse tenta, sans succès, d'en faire l'ascension. Personne n'a encore atteint ce sommet de plus de 8 000 mètres. Devant nous, les abricotiers s'alignent jusqu'au pied des montagnes ; sur le côté, plusieurs maisons basses et claires bordent un chemin bien ratissé : maison des cuisines,

maison où nous prenons nos repas, celle que nous habitons, celle du Mir et tout à côté de la grille du parc, son bureau. De là, part un sentier qui descend vers une petite habitation où vivent ses filles et sa femme.

De ma place, je vois arriver par la grille grande ouverte et que nulle sentinelle ne garde, les invités qui viennent assister à la Danse des Sabres organisée par le Mir en notre honneur.

Au-delà de l'entrée, de l'autre côté de la route, se dresse une maison encore en construction. Elle est de style occidental, à plusieurs étages : c'est la future demeure du Mir. Des ouvriers y travaillent sans relâche. Et, à tout moment, le souverain va jusqu'au chantier ou bien l'observe de son bureau : il regarde avec satisfaction sa maison pousser comme un champignon. Elle domine la vallée, les innombrables vergers et champs cultivés en terrasses et l'Etat de Nagar qui s'étend de l'autre côté de la rivière. C'est là qu'est née sa femme, princesse de Nagar. Dans le passé, Hunza et Nagar furent souvent en guerre. Maintenant c'est l'entente parfaite. L'unique épouse du Mir ne se montre jamais en public. Elle est la seule femme voilée de l'Etat. Les autres que je rencontre sur la route ou dans les champs dissimulent leur visage ; c'est un geste de modestie et de pudeur qui n'est dicté par aucune obligation.

Il y a quelques jours, j'ai rendu visite à la Bégum¹. Nous n'avons pas pu parler, car aucun interprète n'était présent. C'est une belle jeune

1. Epouse du Mir.

femme, fraîche comme un fruit, bien en chair, avec une peau lumineuse et claire et de longs yeux verts extraordinairement pâles. Je l'imaginai habillée à l'européenne, marchant dans une rue de Paris : personne ne l'aurait prise pour une étrangère. Quand je l'ai vue, elle jouait avec son dernier né, une petite fille de onze mois à la peau de lait, aux cheveux roux et aux yeux clairs cernés de kolh.

Il est 3 heures. Une centaine d'hommes et de garçons de Baltit sont réunis sur les pelouses et la Danse des Sabres commence. L'orchestre se compose de flûtes et de tambours. La musique est à la fois vigoureuse et raffinée. Les deux danseurs armés de sabres, dont ils ont fait admirer le tranchant, miment un combat. Les spectateurs tapent des mains et scandent les attaques, les parades et les feintes qui se succèdent sans que jamais le rythme faiblisse. Les armes brillent dans le soleil, tournoient dans l'air, foncent sur l'ennemi. Chaque figure est si bien réglée, exécutée avec tant d'élégance que je ne puis croire le Mir, lorsqu'il nous dit que parfois des danseurs se blessent grièvement. La Danse des Sabres est une vieille danse guerrière. et personne ne peut nous renseigner sur ses origines. J'apprends seulement que les jours de grande fête, les danseurs revêtent des manteaux chinois. Aujourd'hui ils sont habillés comme chaque jour d'amples pantalons blancs, d'une chemise et d'une veste.

Après le spectacle, les gens se dispersent. Avant de quitter le jardin, ils viennent bavarder avec le Mir ou simplement le saluer.

Le petit prince joue avec d'autres enfants, tandis

que son père le regarde avec tendresse et nous dit : « C'est lui qui me succédera. Mon grand-père a écrit une histoire de Hunza (j'oublie de lui demander dans quelle langue) ; elle remonte jusqu'à la quarantième génération de souverains. Nous sommes un peuple de guerriers courageux. Il fut un temps où même les empereurs de Chine payaient un tribut au Mir pour que ses hommes ne razzient ni Kachgar ni Yarkend. Mon peuple est toujours fidèle à la parole donnée ; il est brave et loyal. »

Une légende dit que les hommes de Hunza descendent des soldats d'Alexandre de Macédoine qui colonisèrent le pays et amenèrent avec eux des épouses persanes. Une autre prétend que Hunza fut fondée il y a environ huit cent ans par deux princes réfugiés d'Iran. En fait, les origines de ce peuple d'environ vingt mille âmes demeurent encore inconnues. Sa langue nationale est le bouroushouski. Différente de toutes les autres langues, même de celle que l'on parle à moins d'un kilomètre d'ici dans l'état de Nagar. Elle ne possède pas d'expression écrite. Les contrats se font oralement et chacun respecte ses engagements. Sir Aurel Stein, étudia paraît-il le bouroushouski et conclut qu'il n'avait aucun rapport avec les langues indienne ou iranienne.

*
**

Voici près d'une semaine que nous vivons chez le Mir. C'est un homme jeune et corpulent, soigné de sa personne, très homme du monde. A première vue,

il semble avoir subi l'influence britannique, tout au moins en ce qui concerne l'ameublement de nos chambres, de la salle à manger, et la préparation de la cuisine. N'est-ce là qu'une apparence destinée à plaire aux hôtes de passage ? Je ne puis répondre.

Nous passons de longs moments avec lui. Il parle anglais et aime raconter les coutumes et la vie de son pays. A l'entendre, on croit écouter un conte de fée. Comme il est ma seule source d'information, je ne puis que répéter ce qu'il m'apprend.

Je ne sais plus très bien moi-même où j'en suis. Ces récits me paraissent trop beaux. J'essaie d'accrocher la réalité. Je me refuse à croire à un pays réellement idyllique, où tout le monde est heureux, mange à sa faim, possède sa petite maison, cultive son champ et jouit d'une bonne santé. Je me dis qu'il doit exister un endroit où le bât blesse : je ne le trouve pas.

Certains jours, le Mir nous emmène à travers sa capitale, qui doit bien compter 3 000 habitants. Pas un chemin n'y est horizontal ; il faut sans cesse monter ou descendre. La plupart des maisons n'ont pas d'étages. Elles se composent d'une pièce commune et d'une écurie. Dès le printemps, on vit sur le toit. Les villages ne sont plus que de grandes terrasses baignées de soleil. C'est là que l'on file et que l'on tisse, que les bébés reposent, que les enfants jouent et que les fruits sèchent au moment des récoltes. Un trou percé dans le plafond et une échelle permettent d'y monter sans sortir de la maison. Tout le monde se connaît, s'interpelle ; il n'est pas question de vivre isolé. Un saut suffit à enjamber les

ruelles. Une multitude de canaux irriguent les champs. L'eau est captée à la sortie d'un grand glacier qui descend jusqu'aux abords de la ville. Le système d'irrigation est remarquable et simple. Chaque culture a droit à ses jours d'arrosage. Les jours « avec » eau, le paysan ouvre la petite écluse de bois fixée au bord de son champ ; les jours « sans » eau, il la ferme et c'est le voisin qui ouvre la sienne. Il faut que chacun obéisse à la convention collective. Parfois, un paysan triche et à la faveur de la nuit, détourne l'eau à son profit. Un seul recours : porter le litige devant le tribunal du Mir.

Le vieux château royal veille sur la ville. Il fut construit il y a environ cinq cents ans par des hommes venus du Baltistan¹. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un musée de famille, un curieux bric-à-brac amassé par les rois successifs. Boucliers et lances, flèches et arcs voisinent avec le premier fusil qui fut offert au souverain de l'époque. Il est décoré de fleurs multicolores peintes à la main, on dirait un jouet d'enfant. Des bibelots hétéroclites et poussiéreux sont soigneusement rangés sous verre et sur les murs, les portraits de la famille royale anglaise témoignent que l'Empire britannique s'étendit jusqu'ici. Je voudrais bien savoir jusqu'où vont les sentiments pro-britanniques du Mir ? Un jour, il nous a confié :

— L'entente avec les Anglais n'a pas toujours été bonne. Il y a quelques années encore, nous étions de

1. Baltistan ou Petit Thibet. Capitale : Skardou, Etat situé au sud-est de Hunza, dans le Cachemire.

farouches guerriers. On nous craignait. Les caravanes qui traversaient Hunza étaient souvent attaquées. Mais tout a changé depuis la fin du xix^e siècle. A ce moment-là, le Mir régnant était officiellement l'allié de l'Angleterre. Il voulut signer un traité de bonne entente avec les Russes. Les Anglais le surent, envahirent le pays et nommèrent un nouveau souverain, frère du précédent. Dans le traité de paix, ils exigèrent entre autres, que pas un Russe ne soit autorisé à pénétrer dans notre Etat — ce qui est encore en vigueur aujourd'hui — et que les caravanes anglaises y circulent librement et en toute sécurité.

Les hommes de Hunza ont un visage volontaire et décidé, un port de tête noble. Ce sont de grands gaillards solides : un cœur et des jambes de montagnards. Ils parcourent facilement soixante ou quatre-vingts kilomètres par jour. Seules, les montagnes et la rivière sont à leur taille. Leurs maisons sont trop petites ; d'un coup de poing, ils doivent pouvoir les ébranler et leur bétail, moutons, vaches et chèvres ont une taille de Lilliput. Je ne puis m'habituer à voir sans sourire ces grands hommes fiers, installés au bord des chemins ou sur les terrasses, filant ou tissant avec des airs d'enfants sages, une rose sauvage piquée dans leur chapeau.

Leur activité guerrière n'est pas tout à fait morte cependant et actuellement, deux à trois mille hommes se battent volontairement aux côtés des « Azad Force » (Forces libres) du Cachemire dans le Ladakh.

Le Mir nous parle souvent de cette guerre du Cachemire qui s'est déclarée, il y a quelques mois :

— Il y a un an, nous dit-il, j'étais au Cachemire. J'ai vu le Maharadjah et son premier ministre. L'un et l'autre étaient résolument opposés au rattachement du Cachemire à l'Inde. Il ne faut pas oublier qu'environ 80 % de la population y est musulmane. Gandhi vint rendre visite au Maharadjah, je ne sais ce qui se passa, mais peu de temps plus tard, ce dernier nomma comme premier ministre Abdulah qui jusque-là était en prison à cause justement de la politique pro-hindoue qu'il préconisait. Le nouveau gouvernement déclara son intention de se rattacher à l'Inde. Ce fut alors en novembre 1947, que la guerre commença. A l'intérieur du Cachemire, les Azad Force se constituèrent, soutenues par des légions de volontaires du Pakistan. Elles continuent à lutter contre les hindous et les forces régulières du Cachemire.

Je retrouve ici le même enthousiasme vis-à-vis du Pakistan qu'au Sin-Kiang. Hunza est un Etat libre, toutefois la roupie pakistanaise est la monnaie du pays et c'est le ministère des finances des Affaires étrangères du Pakistan qui représente Hunza à l'étranger.

La population est musulmane ismaïlienne. Son chef religieux est donc l'Aga Khan. Une fois par an, elle lui verse un tribut : 10 % des gains de chacun. Au total, 50 à 6 000 roupies que le Mir lui-même vient apporter à Bombay.

Il paraît que chaque famille est fière d'apporter sa contribution et qu'elle le fait avec exatctitude bien qu'aucun contrôle ne soit exercé.

En plus de cet impôt volontaire, chaque habitant

verse au Mir une redevance en nature proportionnelle à l'importance de ses récoltes. Le Mir assure que cet impôt très faible, calculé avec justice, ne gêne personne.

Je ne puis nier que ce souverain semble aimé par son peuple. A tout moment, des paysans viennent le trouver, lui demander conseil. On s'adresse à lui, apparemment, en toute confiance. Chaque matin, je le vois traverser les pelouses de son jardin. Il tient souvent son fils par la main. Nul garde ne l'accompagne. Sa première visite est pour le chantier. Les ouvriers y travaillent depuis le lever du jour. Puis il se dirige vers une partie des bâtiments déjà terminée. C'est là, dans une longue galerie, ouverte sur la vallée, que, chaque jour, il rend la justice. Une trentaine d'hommes, choisis parmi les plus sages et les plus expérimentés, l'entourent et le conseillent. On discute des affaires du royaume, tandis que sur la route les plaignants, en attendant d'être appelés, bavardent filent la laine. Les conflits sont presque toujours du même ordre : deux voisins se sont disputés à propos de l'irrigation de leurs champs. Ils viennent exposer leurs griefs au Mir, qui, tel Salomon, a le pouvoir de trancher les questions. Un jour, je lui demande : « Quand la faute est grave, condamnez-vous le coupable à la prison ? »

— Il n'y a pas une seule prison dans mon Etat, me répond-il. Ce n'est pas la peine : il n'y a jamais de vols et deux meurtres ont été commis en trente-huit ans. Le plus grand crime, qui est de comploter contre la personne du roi, est puni d'un exil de quelques années à la frontière du Ladakh.

(Les choses n'ont pas toujours aussi bien marché et le Mir m'a raconté, il y a quelques jours, qu'à un moment donné, on se tuait beaucoup entre frères et cousins pour prendre le pouvoir.)

Après avoir rendu la justice, le Mir regagne son bureau. C'est alors qu'il téléphone aux chefs de village les nouvelles du jour. Actuellement, la guerre du Cachemire tient une grande place, mais les nouvelles moins sérieuses ont aussi leur intérêts et j'ai entendu le Mir annoncer joyeusement qu'un cheval de l'Aga Khan avait gagné je ne sais plus quelle course en France.

De leur côté, grâce à ce coup de téléphone quotidien, les chefs de villages mettent le Mir au courant des événements journaliers. C'est ainsi qu'il apprend notre entrée dans son Etat et qu'il donna l'ordre de bien nous accueillir.

— Mon régime politique, nous déclare le Mir, est un régime démocratique. Chaque village élit son chef. Ces chefs viennent ici régulièrement. Je préside les réunions et toutes nos décisions sont prises à la majorité des voix.

Je saisis cette occasion pour lui demander si les femmes jouissent des mêmes droits que les hommes. « L'homme et la femme sont égaux », me répond-il. Une chose m'en fait douter : les filles ne reçoivent aucune instruction.

Baltit cependant possède deux écoles. l'école primaire, largement fréquentée, subventionnée par le Mir et dont il s'occupe activement. L'autre, d'un degré supérieur, patronnée par l'Aga Khan. Elle reçoit des élèves âgés de douze à quinze ans. Ils y apprennent,

en plus des mathématiques, de la géographie et de l'histoire, le persan, l'arabe (pour lire le Coran), l'anglais et l'ourdou. Le jour de notre arrivée, nous avons été étonnés d'être apostrophés en anglais par un gosse d'une douzaine d'années : « D'où venez-vous ? » nous avait-il demandé avec une parfaite assurance. Et cela m'avait paru extraordinaire après avoir vécu parmi les petits Kirghizes et les petits Tadjiks charmants, mais ignorants et que je ne pouvais malheureusement pas imaginer, dans la situation actuelle du Sin-Kiang, penchés sur un livre.

Le jour où j'ai visité l'école primaire, la classe se faisait en plein air. Le maître debout au pied d'un grand arbre parlait aux enfants qui l'écoutaient attentivement, puis lisaient dans leur livre ou écrivaient sur leur ardoise. Tous étaient habillés de la même façon — comme les hommes — avec de larges pantalons, une chemise, parfois un veston et toujours l'ample manteau tissé et le chapeau à calotte plate et à bords roulés.

Les garçons se marient vers quinze ans, les filles vers douze. C'est à partir de leurs nocces qu'elles laissent pousser leurs cheveux. Les unions sont décidées par les parents. Le Mir prétend qu'ils ne contraignent pas les enfants. Ce n'est pas ce que nous a dit le jeune Souphi Baï à Mol-Koum ! Tous les mariages se célèbrent un même jour de l'année, au mois de décembre. Le Mir préside la cérémonie et offre des vêtements neufs à chaque jeune couple. J'aperçois souvent des femmes-enfants qui déjà portent un bébé dans les bras.

La vie semble s'écouler paisible et heureuse. Le

climat est sain, l'eau abondante et bien distribuée permet les cultures. Ce petit peuple se suffit à lui-même : il produit sa nourriture et avec la laine de ses chameaux et de ses moutons, tisse ses vêtements. Le rythme des saisons ordonne la vie.

Au printemps, le Mir inaugure les semailles. Ce matin-là, les paysans se réunissent dans un champ autour de lui. Il se tient seul au centre. Un homme lui apporte un sac de blé mélangé à de la poudre d'or. Le Mir en prend plusieurs poignées et les lance aux quatre points cardinaux. Chacun se précipite pour en ramasser quelques grains qu'il mélange à son propre blé. Alors seulement, les semailles commencent.

L'été se passe aux champs. C'est le moment — à quelques jours d'ici — où le Mir, sa femme, ses enfants, ses parents et ses domestiques partent vers la haute montagne, non loin de Misgar, où nous sommes passés. Là, ils retrouvent les troupeaux qui, déjà, ont abandonné les basses altitudes. Ils s'installent dans une belle vallée déserte. Les tentes sont dressées : en quelques heures, un village naît. Le beurre et le lait sont fournis par le bétail ; les fruits secs et les légumes amenés des villages proches. Le Mir ne se trouve point isolé de son peuple, car ceux auxquels il laisse le pouvoir viennent régulièrement lui rendre compte des événements.

Puis vient le temps des récoltes. La famille royale repart en longue caravane — chameaux et chevaux — comme elle est venue. A Baltit, le Mir donne le premier coup de faux. C'est alors que les toits des maisons se transforment en fruitiers bour-

donnants. Le pays embaume l'abricot et la mûre. Les fruits sèchent au soleil. Ils constituent la principale nourriture des habitants qui les consomment frais pendant la saison, secs durant l'hiver et le printemps. A part cela, ils mangent des céréales et très rarement un peu de viande.

Le début de l'hiver est la saison de la chasse. On pratique encore la chasse à l'arc, fait d'une corne d'ibex et d'un tendon de vache. Le Mir préfère chasser au faucon. Il nous explique l'étrange dressage de ces oiseaux. On commence par leur coudre les paupières et par les faire vivre presque constamment sur le poing de leur maître pour qu'ils se familiarisent avec son odeur et le contact de sa peau. Après quelques jours, les paupières sont décousues. La deuxième partie du dressage commence, les oiseaux sont tenus en laisse et on leur apprend à aller au commandement chercher des morceaux de viande, placés chaque jour plus loin et à les ramener sans les manger. Au bout de deux ou trois semaines, la laisse peut être supprimée : le faucon est dressé.

Le plein hiver se passe silencieusement sous la neige jusqu'à l'éclatement du printemps et l'année recommence.

Le jeu national est le polo. Chaque village possède son terrain de polo comme chaque village du Midi de la France possède son terrain de jeu de boules. Il se pratique avec une sauvagerie et une brutalité incroyables et le Mir parle tout à fait naturellement des gens et des chevaux qui y perdent la vie. « Mais, ajoute-il, les gens de mon pays ne meu-

rent pas de maladie. Ils ne connaissent ni la syphilis ni la tuberculose qui minent les habitants du Sin-Kiang. Nous mangeons une nourriture saine, suffisante et une croyance très vieille prétend que c'est à l'eau que nous devons notre santé exceptionnelle. » Là ne s'arrêtent pas les bienfaits de l'eau ; en plus de la fertilité et de la santé, il paraît que la Hunza contient de l'or. Les citoyens ont le droit d'en extraire la quantité qu'ils veulent et quand l'un d'eux, une ou deux fois par an, descend jusqu'à Gilgit, il va le vendre et revient avec des roupies ou des cadeaux pour sa famille.

Une très belle fête se déroule chaque année. Je n'ai pu savoir à quoi elle correspondait, ni quand elle avait lieu. Elle me semble plus féerique que toutes les autres cérémonies dont m'a parlé le Mir. Un cœur de vache est rempli de poudre d'or. Le village entier s'assemble de chaque côté d'un chemin. Le Mir passe à cheval et lance le cœur dans la foule. Si la personne qui s'en saisit est riche, la coutume veut qu'elle le donne à quelqu'un de moins fortuné.

Nous quittons Baltit le 15 juin. La veille, je suis allée saluer la Bégum. En présent d'adieu, elle m'a offert une robe de chambre en poil de chameau et un béret brodé.

Dès le matin, Othello nous attend sur la route. La caravane ne s'est arrêtée que trois jours à Baltit. Othello, à son grand regret, a été désigné pour nous attendre. Seul, il a languì et chaque fois qu'il a

aperçu Wahid, il ne manquait pas de lui demander si les étrangers allaient encore rester longtemps. Aujourd'hui, il est de joyeuse humeur. En une semaine, nos chevaux ont un peu récupéré, mais leurs blessures restent encore à vif. Nous reprenons la route, cependant la vie de caravane est terminée ; le charme est rompu. Le chemin coule comme un ruban vers Gilgit. Chaque heure qui passe enlève un peu de pureté à l'air de la montagne. Le paysage perd en grandeur et en noblesse ce qu'il gagne en amabilité. Les blés et les abricotiers sont mûrs. Nous traversons plusieurs villages accueillants et gais. Chacun d'eux possède sa mosquée habituellement carrée, peinte en blanc, décorée de dessins rouges. La porte de bois sculpté reste fermée en dehors des heures de prière. Voici les premières fleurs de lin d'un bleu mauve très doux et qui se confondent parfois avec les papillons.

Nous passons une nuit à Indi dans l'Etat de Nagar. Une autre à Chalt. C'est là que, pour la première fois, je vois un dispensaire. Il est bien équipé en médicaments et paraît propre. Un infirmier ayant fait ses études à Gilgit le dirige.

Au fur et à mesure de notre descente, la nature devient plus luxuriante. Les noyers, les pommiers, les vignes, les abricotiers, les mûriers recouvrent la vallée. L'eau coule à profusion, soit qu'elle irrigue les champs, soit qu'elle jaillisse en cascade. Nous traversons un petit glacier qui vient mourir au bord de la rivière. Un grenadier y fleurit comme par miracle. Othello y cueille une fleur qu'il m'offre en même temps qu'une poignée de mûres blanches.

Les gens que nous croisons ne parlent plus boursouski. Ils comprennent l'ourdou, mais, nous dit Othello, leur langue maternelle est le china.

Après le village de Noma, la route s'élargit. Une voiture pourrait y passer. Les chevaux galopent de front, et Dafdar, étonnée de cette vitesse inaccoutumée, aboie furieusement. Je vois des femmes au visage grave, biblique, qui n'ont déjà plus rien de commun avec celles de Hunza riantes et fines.

Le troisième jour, à la fin de l'après-midi, nous atteignons l'endroit où la Hunza se jette dans la Gilgit River. Nous sommes en terre pakistanaise, dans l'Etat de Gilgit (*Gilgit Agency*). Après avoir franchi un pont vert et allongé comme une saute-relu, nous entrons dans la ville de Gilgit.

VII

« LA GUERRE SUR NOTRE CHEMIN... »

A Kachgar, nous avons entendu parler de la guerre du Cachemire. Hunza la laissait pressentir, Gilgit la rend tristement vivante.

La ville est exsangue comme un corps où le sang ne circule plus. Elle languit dans une demi-asphyxie. Il y a quelques mois encore, les caravanes y affluaient venant de Leh, de Srinagar, de Ballacot, ou de Chine et entraînant dans leur sillage les marchands et les acheteurs. Gilgit vivait intensément, respirait à pleins poumons. Aujourd'hui, je ne vois qu'un bazaar presque désert. La plupart des portes de bois sombre des petits magasins sont cadénassées. Notre caravane s'est installée en contrebas de la route, à la sortie du pont qui ressemble à une sauterelle et que nous avons franchi en arrivant. C'est là que commence le bazaar. Autour, des tentes dressées, les tissus chinois étalés au soleil attirent les clients. Tochtal Hadji, Abdul Rahman et Othello discutent, écoutent, marchandent, plaisantent et se reposent de leurs longues fatigues. Les chevaux, la

mule et les ânes paissent dans une prairie à deux pas de là. Ils sont encore maigres, mais leurs blessures noires de mouches se cicatrisent, leur poil brille et ils tiennent à nouveau la tête comme des bêtes bien portantes.

Le père de Golam Jam n'est pas encore revenu de La Mecque. En l'attendant, son fils vit sous la tutelle de Tochtal Hadji et lui cause du souci : il a recommencé à fumer l'opium.

Nous n'avons revu Ahmed qu'une seule fois. Le jour où il nous a demandé si nous avions été assez satisfaits de lui pour le payer. Que pouvions-nous lui reprocher ? Sa bêtise ? Nous lui avons réglé son dû et ébloui par tant d'argent touché à la fois, il s'est évanoui dans la nature.

Nous vivons chez le « Political Agent », un Pakistanais gras et petit, au visage triste, aux yeux de velours presque féminins qui contrastent singulièrement avec une grande moustache noire et souple relevée de chaque côté des lèvres comme deux hameçons de soie. « Je suis si seul ici, nous confie-t-il après quelques heures. Je suis arrivé il y a six mois dans un petit avion et à cause de la guerre ma femme ne m'a jamais rejoint. » Et il fume son hooka qui dégage une odeur froide et sucrée et fait un bruit de gargouillement chaque fois qu'il aspire la fumée.

Les Britanniques ont quitté Gilgit il y a quelques mois. Ce sont des absents encore présents. La plus grande partie de la ville a gardé leur empreinte. Dès que l'on quitte le bazaar pour grimper sur la colline, on pénètre dans un village anglais. Tout le

crie : la route lisse bien tracée, les cottages envahis de fleurs et entourés de pelouses où tourne un jet d'eau, le cimetière ombragé et tranquille, divisé en allées si bien ratissées qu'une mauvaise herbe n'oserait y pousser. Même les champs de blé, dorés et dociles à la caresse du vent, ne seraient pas les mêmes si les Anglais n'étaient pas passés par là.

Le dernier gouverneur britannique vécut dans la maison où nous sommes aujourd'hui. S'il y revenait demain, il trouverait les domestiques, les habitudes, les choses, tels qu'il les a quittés. Le grand hall d'entrée abrite toujours les trophées de chasse, la bibliothèque continue à révéler les « hobby » des habitants successifs : livres de chasse, de pêche, d'alpinisme, d'horticulture, d'histoire. Dans la salle à manger, on déguste une cuisine anglaise devant une table servie à l'anglaise ; les rois et les reines d'Angleterre veillent encore avec distinction, autorité et bienveillance sur les invités. Seul, un grand portrait de Jinnah montre que le pouvoir a changé de mains.

Wahid n'habite pas avec nous. Il a été accueilli ici avec une méfiance non déguisée. On a commencé par le prendre pour un Hindou, quand on a su qu'il était musulman, les visages se sont éclairés ; néanmoins, son passeport chinois, son domicile thibétain intriguent et une certaine suspicion persiste. Nous nous voyons chaque jour et nous préparons notre départ que nous voudrions aussi rapide que possible.

Dafdar découvre les oiseaux et les libellules, l'herbe tendre, les vraie pâtées et les longues siestes au soleil.

Souvent de jeunes pilotes pakistanais viennent en mission chez le Political Agent. En une journée, ils font l'aller et retour Peshawar-Gilgit. Ils arrivent sur des monoplaces : le terrain d'aviation ne permet pas l'atterrissage d'avions plus lourds. Mais un aérodrome plus important est en construction. On y travaille fébrilement. Dès qu'il sera fini, la solitude de Gilgit se desserrera un peu.

Ces jeunes Pakistanais sont souvent, en dépit de leur physique, plus anglais que nature. Sportifs, dynamiques, élégants, assez snobs, parlant un anglais choisi, ils se montrent très intéressés par le déroulement des événements de Chine, ce qui n'empêche pas leur ignorance. L'un d'eux, qui fut prisonnier à Singapour pendant la dernière guerre, nous demande si le Sin-Kiang est une ville ou un pays. Tous sont passionnément fiers de leur jeune indépendance. Pleins de complexes vis-à-vis des Britanniques, ils leur doivent d'être aujourd'hui un Etat, car sans l'appui des Anglais, jamais le Pakistan ne serait né ; ils leur en veulent pourtant d'avoir été sous leur domination. Une fois de plus, je trouve là les sentiments troubles qui toujours se développent, qu'il s'agisse d'individus ou d'Etats, dès que des partenaires ne sont pas sur un plan d'égalité. Les Anglais n'ont-ils pas semé un germe de discorde terrible et latent en créant à l'intérieur même de l'Inde un Pakistan occidental et oriental ? Ont-ils agi avec le seul souci de la justice ? Je ne connais pas assez la question pour répondre, mais je ne puis m'empêcher de la poser. La guerre du Cachemire exalte dangereusement le fanatisme religieux, « *Abdulah* triom-

phera ». « Nous ne voulons pas la guerre avec l'Inde, mais si nous la faisons nous serions à Delhi en quinze jours. Nous sommes les plus forts. Le Pakistan est le plus grand pays musulman du monde. Nous sommes 75 millions », nous dit-on souvent. Heureusement, cependant, je n'entends pas de paroles haineuses ou méprisantes vis-à-vis de l'Inde, mais la colère se déchaîne dès que l'on parle des Sikhs¹. « Ils sont responsables de la guerre, c'est eux qui veulent dominer le Cachemire. » Je ne rencontre personne qui envisage une solution de compromis. Chacun est décidé à une lutte farouche jusqu'à la victoire. « 85 % de la population du Cachemire est musulmane. Nous ne nous inclinerons pas devant la décision de la Commission internationale qui arrive d'Europe pour étudier la situation. Les Européens ne peuvent pas juger. C'est une question qui nous regarde. »



Notre voyage pâtit directement de la guerre. Il paraît que Leh², la ville natale de Wahid, et Srinagar³ ont été bombardées par les Hindous. Nous ne verrons donc pas le Ladakh, nous n'entendrons pas

1. Les Sikhs : secte hindoue vichnouïte fondée au XVI^e siècle, comprenant plus de trois millions d'individus établis au Penjab.

2. Ville du Cachemire.

3. *Ibid.*

« le chant des ruisseaux qui traversent les maisons » et, pour regagner Lhassa, Wahid sera obligé de passer par Calcutta et Darjeeling. Il est impossible de savoir si ces renseignements sont vrais ou faux. Ce qui est certain, c'est que les routes qui traversent le Cachemire passent par le front et qu'elles sont donc impraticables. Reste la route qui descend vers Peshawar. Le Political Agent nous l'a indiquée comme la seule possible. Peu de caravanes la fréquentent en cette saison. Wahid cherche de son côté, nous du nôtre, nous demandons aide à notre ancienne caravane et au Political Agent : en vain, aucun départ de caravane n'est prévu dans les jours prochains.

La route qui relie Gilgit à Peshawar s'appelle la route de Chilas. Elle traverse la région des « Tribal Areas », habitée par différentes tribus et que le Political Agent connaît bien : il nous en parle souvent. Ce qu'il en dit n'est pas très rassurant, mais non dénué de charme : « Un jour, je parlais avec un chef de tribu, on lui amène un homme et une femme venant d'être pris en flagrant délit d'adultère. Il me demande l'autorisation de les juger immédiatement. Je m'éloigne un peu. Au bout de quelques instants, j'entends deux coups de feu. J'ai compris que le jugement était rendu. Je suis revenu, les cadavres avaient déjà été emmenés et nous avons pu continuer notre conversation. » Pendant la domination britannique, toutes les tribus se révoltaient fréquemment. En guise de représailles, les Anglais incendiaient les villages. Aujourd'hui, elles font partie du Pakistan et jouissent d'une liberté totale.

Chacune d'elles possède son propre chef et n'accepte aucune autre forme de justice que la sienne.

A l'intérieur même des tribus, les hommes vivent dans un état de vendetta plus ou moins constante. Ils meurent rarement de mort naturelle. Les vengeances tenaces et passionnées attendent, s'il le faut, plusieurs générations pour s'assouvir.

Nous ne voulons pas nous éterniser à Gilgit et, comme nous ne trouvons aucune caravane, nous finissons par accepter les propositions d'un paysan appelé Assan. Il prétend posséder des ânes, des mules et trois chevaux de selle. Il se dit prêt à nous accompagner jusqu'à Ballacot : « Après Ballacot, vous n'avez plus besoin de moi, il y a des autocars pour Peshawar. »

Nous n'établissons aucun contrat, mais nous nous mettons d'accord sur les prix. Cent cinquante roupies pour les trois chevaux et cent roupies pour les mules qui porteront les colis. De plus, moyennant deux roupies par jour, Assan nous fera la cuisine. Il nous demande l'autorisation d'emmener un jeune garçon qu'il connaît : « Il pourra m'aider et ce ne sera aucun supplément pour vous. » Nous acceptons et insistons pour partir dès le surlendemain. Le trajet jusqu'à Ballacot doit durer une quinzaine de jours. Tout le monde nous assure que nous trouverons à manger chaque soir dans les villages. Nous nous méfions quand même un peu et décidons d'emmener vingt kilos de riz, de la farine, du thé et des fruits secs. La veille du départ, nous allons faire nos adieux aux caravaniers de Kachgar. Leur séjour approche de sa fin ; ils vont bientôt reprendre la

route ; je me sens prête à refaire le voyage avec eux. Mais il faut se quitter. Nous nous saluons gravement. Je regarde bien leur visage, une dernière fois. Je ne les oublierai pas.

Lorsque de Nankin, d'Oroumchi ou de Kachgar, j'imaginais le voyage, c'était à la longue marche en caravane à travers un désert sans fin, que je pensais. J'attendais impatiemment cette aventure peut-être dangereuse. Je voyais des cols difficiles à franchir, des camps glacés balayés par le vent. Je présentais une solitude désespérante. Or, tout avait été facile, simple. Nous n'avions même pas maigri. Nos visages hâlés par le grand air et le soleil éclataient de santé. La passe de Mintaka, autour de laquelle s'étaient cristallisés les dangers possibles, m'avait certes ravie par sa beauté, mais presque déçue par sa facilité. Certains soirs, nous avons bien été terrassés par la fatigue, pris d'une envie irrésistible de dormir vingt-quatre heures, mais chaque matin, nous nous étions éveillés dispos, détendus, prêts à repartir, à accueillir la morsure du vent ou du froid et l'ivresse de la marche ininterrompue et monotone de la caravane. J'avais toujours pensé qu'une fois arrivés au Cachemire, l'aventure serait terminée. Or, c'est le contraire qui allait se passer. C'est maintenant, entre Gilgit et Ballacot, que le plus naïvement du monde nous allons rencontrer de réels dangers et presque sans le savoir, risquer notre vie.

Le Cachemire dessine un triangle au nord de

l'Inde. Son sommet tronqué (Hunza en est le point extrême) touche l'Afghanistan et le Sin-Kiang. Le côté nord-est s'allonge contre la frontière thibétaine (la petite ville de Leh est située à quelques kilomètres du Thibet). Le côté nord-ouest s'étend en bordure du Pakistan, notamment de Gilgit Agency et des Tribal Areas. Nous allions donc pendant la plus grande partie de cette dernière étape longer presque constamment la frontière du Cachemire.

L'Indus, qui prend sa source dans le Thibet, traverse le haut du Cachemire en traçant vers le nord et d'est en ouest une grande courbe dont le sommet est proche de Gilgit, puis il redescend vers Chilas. Jusqu'à cette ville, nous suivrions donc sa vallée. Là, tandis que le fleuve part vers l'ouest avant de reprendre sa direction sud, qui à travers la plaine de l'Indus l'amène jusqu'à Karachi, où il se jette dans la mer d'Oman, nous allions nous acheminer vers le sud et rejoindre la rivière Kounhar, dont la vallée est jalonnée de petits villages : Besal, Bourawaï, Bat-takoundi, Naran, Kagan, Mabandri, Kawaï et enfin Ballacot. Ensuite, la Kounhar continue vers le sud et va se jeter dans le fleuve Jheloum.

Deux cents kilomètres environ séparent Gilgit de Ballacot. Même pas une heure d'avion, quinze jours de caravane. J'aime ces deux façons extrêmes de voyager. L'avion donne une vue d'ensemble d'un pays, fait voir sa géographie, sa richesse ou sa pauvreté, montre la naissance d'une ville : déserts ou forêts auxquels succèdent les villages, les champs, puis la banlieue et, enfin, le cœur même de la cité. Le monde vu d'avion devient une réalité objective,

claire, on le lit comme on lit une belle carte de géographie.

La caravane, au contraire, plonge au cœur d'une parcelle de réalité, donne la chaleur humaine, prend contact avec la chair. On est ému d'une souffrance ou d'un bonheur croisés au bord d'un chemin, séduit par un sourire, bouleversé par la pauvreté d'un quartier, la détresse qui se lit sur un visage.

En avion, l'intelligence prend le pas sur la sensibilité. On voudrait organiser scientifiquement le bien-être dans le monde et l'on se sent prêt, s'il le faut, à imposer les souffrances individuelles ou les privations qui peuvent en découler : évacuation de villages, transfert de populations, démolition de quartiers entiers, etc.

En caravane, la sensibilité est toute-puissante ; on voudrait faire fleurir des sourires de joie, immédiatement, sans dresser de plans, sans provoquer la moindre peine à qui que ce soit. On oublie que le bonheur ne pousse pas spontanément comme une fleur sauvage, qu'il se construit, longuement, patiemment, au prix de difficultés et de peines.

La dernière étape de notre voyage commence le 24 juin. Je regarde une dernière fois la « Déesse des Neiges » plus belle encore vue d'ici que de Hunza : blanche et lumineuse, fine et forte comme une flèche de cathédrale.

Dès 8 heures, Assan et l'enfant nous attendent à la porte de la propriété du Political Agent. Nous protestons parce que les trois mules prévues sont

remplacées par des ânes que nos bagages surchargent. Assan affirme que nous retrouverons le muletier et deux mules — au lieu des trois prévues — à la première étape. Nos trois poneys, petits, avec un poil brillant et une crinière bien rasée, paraissent à première vue vifs et alertes. Dès le départ, cependant, ils refusent obstinément de trotter. Nous déjeunons dans une ferme sous un grand verger à l'ombre des abricotiers. Les seuls habitants sont un couple de vieillards. Lui, maigre et livide, étendu presque nu sur un divan, tousse et crache à intervalles réguliers ; elle, la vieille épouse, pour le rafraîchir et écarter les mouches, l'évente d'un geste machinal. La mort est proche.

Pas un souffle de vent n'agite l'atmosphère tiède de l'après-midi gris et étouffant.

Nous marchons dans un sentier de sable au bord d'une falaise. La Gilgit coule dix mètres plus bas. Une autre falaise nous domine de toute sa masse perpendiculaire. C'est comme si nous étions sur la première marche d'un escalier gigantesque. Soudain, l'orage éclate derrière nous. Je le vois arriver comme un rideau de fer. Nous sommes pris dans une bourrasque sèche. Les pierres dégringolent, s'arrêtent sur notre route ou continuent leur chute jusqu'à la rivière. Le sable, poussé par le vent, soulevé par lui jusqu'à rejoindre les nuages, avance plus vite que nous. J'ai l'impression d'être un gibier traqué, acculé par un rabatteur sans merci. L'air semble électrisé. Le ciel prend la couleur du lilas, le vent hurle à travers toute la vallée. La pluie serait apaisante. Bientôt nous avançons sans rien voir, les yeux et

la bouche fermés, le nez abrité derrière nos cols. J'écoute le tonnerre. A travers mes paupières fermées, je vois les éclairs effrayants.

Nous arrivons à Parri avant la nuit. L'orage est passé. Le ciel ose toutes les couleurs : jaune, framboise, rubis, turquoise. Je me promène au bord de la rivière. Le sable y est lourd et argenté comme du mercure. J'observe longtemps un épervier en chasse. Il reste sur place, en battant des ailes puis se laisse tomber d'un seul coup et repart avec sa proie. D'autres jouent dans l'air. Vus de loin, ils ne sont que grâce et détente ; de près, leur regard est implacable, borné, avide.

25 juin.

Nous sommes rejoints ce matin par des soldats qui arrivent de Gilgit. Ils sont originaires de Jammou, petit Etat du sud du Cachemire, situé à la limite de ce dernier et du Penjab, territoire hindou, habité en majorité par des Sikhs. « Nous étions pour le Maharadjah du Cachemire, mais dès qu'il a déclaré sa volonté de se rattacher à l'Inde, nous nous sommes engagés dans les Azad Force. Maintenant, nous allons rejoindre le front à Skardou environ à cent kilomètres d'ici à vol d'oiseau. » Aucun d'eux ne connaît l'anglais, leur langue nationale est le pouchtou ; toutefois, ils parlent ourdou. Ils font part à Wahid de leur inquiétude à propos de Jammou : « A Gilgit, nous avons interrogé des Sikhs faits prisonniers à Jammou. Ils prétendent

que la plus grande partie de la population a péri dans la guerre. »

Pendant quelque temps, nous faisons route avec eux. Wahid s'empresse de bien leur préciser qu'il est musulman. Je crois que c'est sage et qu'il vaut mieux pour le moment qu'un hindou ne se promène pas par ici.

Chaque guerrier possède son fusil et une cartouchière bien garnie. Il porte un turban, des pantalons flottants et une chemise de lainage. Ce sont des hommes jeunes, bien bâtis. Le visage est jovial quand il sourit, le regard franc et direct, mais il ne doit pas être bon de les avoir pour ennemis.

Bientôt la Gilgit se jette dans l'Indus dont nous suivons alors la vallée. Les soldats nous quittent, traversent un pont qui marque exactement la limite entre Gilgit Agency et le Cachemire : la rivière sert de frontière. Nous les regardons partir vers la guerre ; ils sont bien joyeux, bien sûrs de vaincre. Je m'étonne qu'aucune sentinelle ne garde l'entrée du Cachemire. Il est vrai que le Pakistan est un ami fidèle. La partie du pays que nous côtoyons (seul l'Indus nous en sépare) est entièrement aux mains des Azad Force. Je ne sais jusqu'où s'enfoncent les territoires qu'ils commandent.

C'est le temps des grenadiers en fleur : ils poussent un peu partout, au bord du chemin, sur les rives du fleuve ou le flanc des montagnes, plus beaux, plus resplendissants les uns que les autres. Le ciel bas, lourd de nuages, cache le Nanga Parbat.

Trois jeunes et beaux Mohmands des Tribal Areas surgissent à un détour du chemin. Je ne sais

d'où ils viennent. Ils se mettent à marcher près de nous et barbardent bientôt, en ourdou, avec Wahid. Ils vont à Chilas où ils habitent. Ils portent précieusement leurs fusils et nous les font admirer. L'un d'eux se plaint de ne plus avoir de cartouches et comme il apprend que nous allons à Peshawar il nous demande : « Envoyez-en de là-bas au moins deux. » Ces derniers mots nous laissent rêveurs. Nous nous quittons à l'entrée de Telichi, le premier village des Tribal Areas ; nous avons la surprise d'y rencontrer l'assistant du Political Agent de Gilgit en tournée d'inspection jusqu'à Chilas. Il nous annonce que demain nous rencontrerons un convoi de quatre cents guerriers recrutés (volontaires) parmi les tribus et qui vont rejoindre le front vers Srinagar.

Nous dormons dans une petite maison réservée aux voyageurs éventuels. On les appelle des dak bungalows¹. Ce sont des habitations du même type que celles que nous avons connues dès notre entrée dans l'Etat de Hunza. Dans certains villages, confortables et propres, elles le sont moins dans d'autres. De toute façon, c'est une grande sécurité de savoir que chaque nuit on trouvera un toit pour s'abriter et une cheminée pour préparer le repas.

Nous trouvons le muletier et les deux mules. Jamais nous ne saurons si vraiment ils nous attendaient ou si Assan les a trouvés sur place pour mettre fin à nos reproches.

1. Chalet d'étape.

26 juin.

Avant de partir, nous allons saluer l'A.P.A.¹. Il est très occupé par l'arrivée imminente des volontaires. Peut-être est-il ici uniquement pour cela !

A quelques kilomètres de Telichi nous rencontrons des prisonniers sikhs qui travaillent à élargir la route. Ils n'ont pas l'air malheureux et se portent apparemment bien. Nous bavardons un peu avec eux. Ils connaissent trois mots d'anglais *Good bye, Good morning, Thank you.*

Comme hier, notre route suit l'Indus. Au milieu de la matinée nous arrivons à Gor. Le village est de l'autre côté du pont sur la rive cachemirienne. Un homme nous attend : c'est le chef du camp de prisonniers sikhs et hindous. Ils sont environ cent cinquante. Les hommes que nous avons vus tout à l'heure en font partie. C'est la première fois que je vois des Sikhs sans turban. Les plus jeunes, ceux qui sont encore imberbes ont des grâces de jeunes filles : les grands yeux noirs, les dents éclatantes et les boucles de cheveux qui retombent nonchalamment sur les épaules n'ont rien de viril. La surveillance n'a pas l'air très stricte. Les prisonniers vont et viennent, se rassemblent par petits groupes. Le chef du camp nous emmène boire du thé sous sa tente. En fait, notre arrivée le surprend, l'inquiète et il veut nous garder jusqu'à ce qu'il ait eu, de

1. A.P.A. : Assistant du *Political Agent*.

Gilgit, l'assurance que notre passage est autorisé : « *I am very sorry*, nous dit-il en s'excusant, *but I must telephone to Gilgit to take order.* » Et tout en buvant notre verre de thé, nous attendons le résultat de la communication téléphonique. Il semble favorable, car le commandant du camp revient vers nous tout souriant. Il serre chaleureusement les mains de Wahid : « Je ne savais pas que vous étiez musulman, je vous avais pris pour un hindou. De toute façon, vous étiez mon hôte. »

Assan, l'enfant et le muletier arrivent à Gor pendant que nous y sommes. Wahid leur ordonne de continuer, car les deux mules marchent lentement. Les ânes sont restés à Telichi. Assan prétend qu'il les a cédés à l'A.P.A. Il ne faut pas essayer de comprendre.

Le camp de prisonniers est dressé au même endroit que le camp d'alpinistes allemands, commandé par Wien qui, en 1937, tenta de faire l'ascension du Nanga Parbat (8 126 mètres). Toute l'expédition fut prise dans une énorme avalanche et périt. Une plaque commémorative rappelle cette fin tragique.

Vers une heure, nous repartons sous un ciel de plomb. Le Nanga Parbat reste toujours invisible, noyé dans les nuages. Le sentier est devenu étroit et suit le flanc de la montagne. Les premiers hommes du convoi annoncé arrivent, l'air digne et féroce. Un visage régulier et parfois des yeux bleus. Chacun possède une mule, un fusil, une cartouchière. Ils plaisantent avec nous et Wahid les entend dire (en ourdou) : « Ils sont musulmans, autrement comment

seraient-ils ici. » Tous montent au front avec un enthousiasme effrayant. C'est une chose horrible de voir le fanatisme nécessairement aveugle et l'exaltation heureuse illuminer le regard d'un homme qui s'en va tuer ses semblables. Ils occupent toute la largeur du sentier où on ne peut passer qu'un de front et nous nous réfugions dans la première infractuosité de rocher. Souvent les hommes s'arrêtent pour bavarder avec nous, mais ils bloquent toute la colonne. Les chefs de groupes poussent des hurlements pour les faire avancer. Deux soldats nous jettent en passant : « Moi je tuerai les Hindous d'une balle dans le cœur. » « Et moi, dit l'autre, d'une balle entre les yeux. » Leur défilé dure plusieurs heures. Nous n'avancons que par bonds, entre le passage de deux colonnes. Ces guerriers farouches meurent d'envie de se faire photographier. Ils savent pourtant qu'ils ne verront jamais leur image. Que leur importe ! Ils se plantent devant mon appareil, droits comme des « i », l'œil fixe, le visage souriant et attendent le déclic. Ils appartiennent aux tribus Mohmands, Wazirs et Massoudis.

A la fin de l'après-midi, nous rattrapons nos caravaniers. Une de nos mules vient de tomber dans le précipice. Elle vit encore quand nous arrivons. Trois de ses pattes s'agitent dans l'air, la quatrième cassée, reste immobile. Elle halète, elle étouffe. Assan l'excite de la voix, lui lance des pierres tant et si mal qu'elle se débat et glisse encore de trois ou quatre mètres. Alors, la gueule et les yeux ouverts, les pattes tendues, nous la voyons mourir sans pouvoir l'aider. Comment l'accident est-il

arrivé ? Le chemin très étroit à cet endroit dessine un virage en épingle à cheveux. Les cantines ont cogné un rocher saillant à hauteur d'homme, la bête a perdu l'équilibre et a été précipitée dans le vide. Jamais un tel accident ne serait arrivé avec nos caravaniers de Kachgar. Ils veillaient bien sur leurs bêtes et connaissaient les moindres détails de la route. Depuis le début, nous sommes inquiets de la nonchalance d'Assan. Il suffit de le voir marcher pour comprendre qu'il est paresseux.

Nous ne pouvons pas continuer à obstruer le passage. Depuis plusieurs minutes déjà, nous arrêtons la marche des soldats. En voyant notre accident, tous déchargent leurs mules et transportent eux-mêmes leurs colis pendant les quelques mètres difficiles. Assan, complètement abruti, ne sait que faire. Il faut cependant arriver à récupérer nos cantines. Des soldats nous viennent en aide. Difficilement, avec précaution, ils descendent dans le ravin aidés d'Assan et du muletier. Ils déchargent la mule et récupèrent les objets éparpillés sur le sol. Puis Assan part pour Jalipour, le prochain village, chercher des coolies. Dès que le dernier soldat est passé, nous partons à notre tour, laissant le muletier et l'enfant seuls avec les bagages. Le village est à trois ou quatre kilomètres. Nous y retrouvons l'A.P.A. Au courant de notre mésaventure, il a aidé Assan à trouver des coolies. Ils sont déjà repartis et nous sommes étonnés de ne pas les avoir croisés.

Comment nous organiserons-nous demain ? Nous sommes trop fatigués pour y penser sérieusement.

Nous passons la nuit dans ce minuscule village

caché dans un bouquet d'arbres et construit en éperon à pic au-dessus de l'Indus. Tard dans la soirée, j'entends les coolies et les caravaniers qui viennent, dans la pièce voisine, déposer nos cantines.

27 juin.

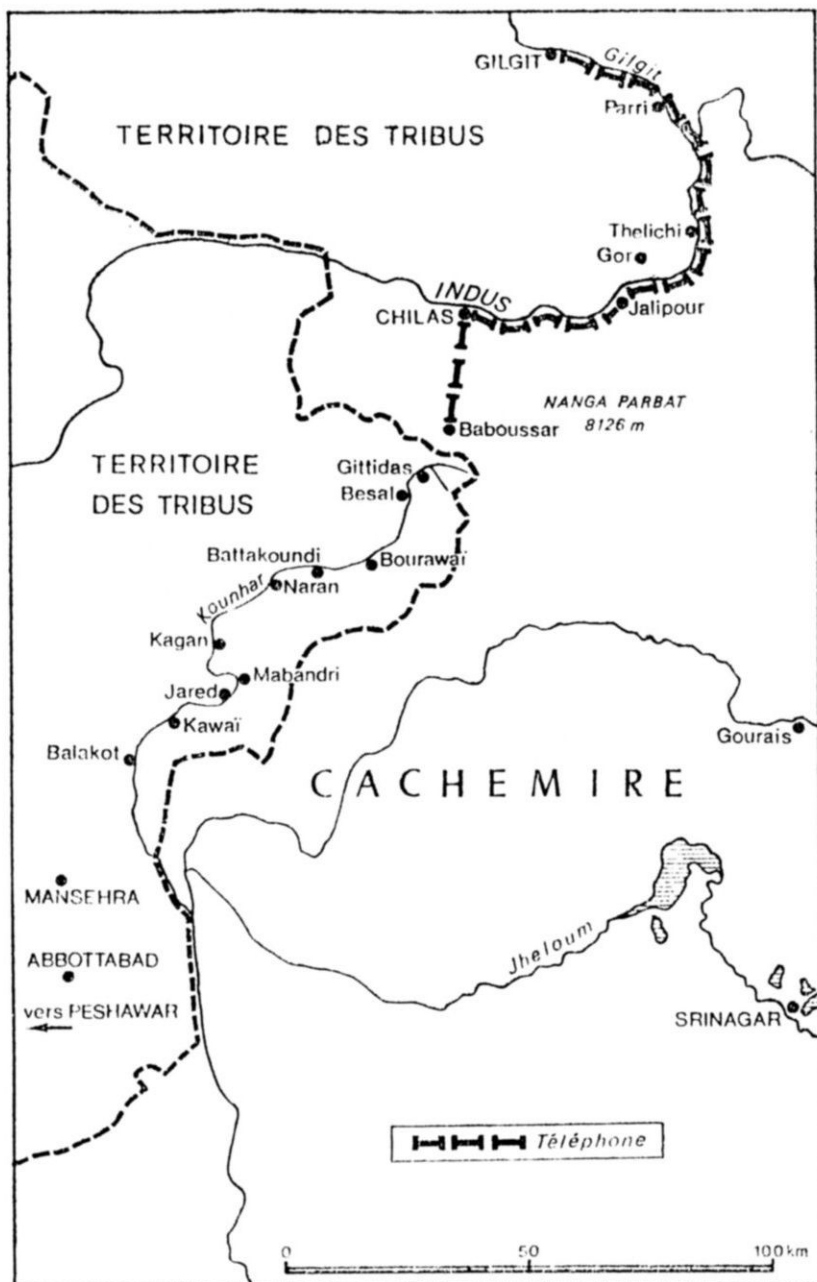
« C'est un événement bénéfique que la mule soit morte. L'un de nous devait mourir ; les dieux nous ont épargnés et ont pris la mule. » Les paroles de Wahid ne nous convainquent pas. L'enfant étouffe le feu tandis que nous finissons de manger notre riz et de boire notre thé matinal. Personne ne consent à nous louer une mule ou des ânes et aucun coolie n'accepte de nous transporter nos colis jusqu'à Chilas où nous devons coucher ce soir. Les gens du pays n'aiment pas les étrangers. Ils n'ont jamais supporté la présence anglaise et pour eux tout étranger est un Anglais. Peut-être qu'un fusil ou des cartouches pourraient les séduire ; l'argent ne les intéresse pas (à Gilgit, nous avons changé nos dernières barres d'or pour des roupies). Assan refuse de charger un de nos chevaux de selle, ce qui serait pourtant la solution la plus facile. Il s'écrie : « Si vous mettez un bât sur mon cheval, il ne vaudra plus rien. » Le muletier nous regarde sans sympathie ; l'enfant se tait, l'air apeuré. Nous allons voir l'A.P.A. Il ne peut rien pour nous. Nous sommes cependant un peu réconfortés de savoir qu'il sera à Chilas ce soir. Peut-être pourra-t-il, dans ce

village plus important, nous procurer une mule ?

A la fin de la matinée, nous finissons par trouver des coolies — sans doute les hommes les plus pauvres de Jalipour — qui veulent bien porter nos affaires jusqu'au prochain village. Ensuite, il faudra en trouver d'autres.

Nous décidons de partir. Route monotone sans difficulté, en bordure de l'Indus. Nous croisons plusieurs prisonniers qui travaillent à élargir la route. Il fait un temps étouffant. Les nuages nous écrasent. Vers une heure une pluie fine se met à tomber et nous nous arrêtons au bord du fleuve dans une petite cabane délabrée pour prendre un verre de thé et quelques fruits secs. Un jeune berger qui garde un troupeau de chevaux vient nous demander s'il peut nous aider. « Nous voudrions de l'eau et du bois », demande Wahid (tout le monde comprend l'ourdou ici). Il nous en apporte puis partage notre repas. Avec un plaisir évident, il fume les cigarettes que François lui offre. Plusieurs vautours blancs dessinent des cercles au-dessus de nos têtes.

L'après-midi, le ciel s'éclaircit. La pluie tombée dégage une chaleur lourde. Le paysage devient magnifique. Nous surplombons presque continuellement le large fleuve d'un marron argenté. Ses eaux lourdes et denses, riches d'alluvions, avancent lentement, sûrement. L'Indus, mère nourricière toute-puissante qui fait vivre ou noie et anéantit ! Quelques plages de sable gris scintillent dans le soleil, prises entre les rives de roches et de pierres. Notre seule compagnie, notre seul guide est la ligne téléphonique. Elle sert de perchoir aux oiseaux qui nous



regardent passer. Dafdar essaie en vain de les attraper. Elle souffre de la chaleur et renonce à nous suivre pas à pas, avançant par bonds de tache d'ombre en tache d'ombre.

Nous voyons une étrange paroi de rochers recouverte d'une couche d'argile qui garde des centaines d'empreintes de mains et de caractères arabes.

Nous avons laissé les caravaniers derrière nous. Ils nous ont promis de trouver des porteurs de village en village. Assan gardera sans doute une partie de nos roupies, mais s'arrangera pour que les colis arrivent. De toute façon, l'A.P.A. suivra un peu plus tard et veillera à nos bagages.

Après avoir traversé deux ou trois petits villages tristes et déserts, nous arrivons à Chilas. Il est au fond de la vallée, à cheval sur un affluent de l'Indus. On y arrive par une allée de saules. Le bruit du vent dans les feuilles rafraîchit et délasse. La nuit est déjà presque tombée. Wahid demande à quelqu'un où se trouve le dak bungalow et nous y allons directement. Un voisin chargé de son entretien nous accueille mal. Il faut tour à tour discuter, menacer, supplier pour obtenir du bois et de l'eau. Ce n'est pas le premier soir que cela nous arrive. Peut-on en vouloir aux habitants si l'étranger (qu'il s'appelle l'Anglais, ou le Français, ou l'Espagnol) a laissé derrière lui la haine ?

28 juin.

Nous passons la journée avec l'espoir de trouver des ânes ou une mule. Du reste, Assan et le muletier refusent de continuer le voyage si la mule reste seule : « Elle va tomber malade, elle est trop triste. » De plus, il nous demande une indemnité pour la mule tuée. La seule chose à faire est d'aller voir l'A.P.A. arrivé cette nuit. Il nous reçoit avec courtoisie, mais prend immédiatement la défense d'Assan : « Assan est un des hommes les plus pauvres de Gilgit. Il a payé sa mule huit cents roupies. En cas d'accident, il est d'usage de donner une indemnité. » Wahid explique notre point de vue : depuis le départ, les caravaniers travaillent mal. Nous les tenons pour responsables de la mort de la bête, car ils étaient trois pour s'occuper de deux mules. Toutefois, nous sentons une telle réprobation chez notre interlocuteur que nous décidons de donner cent roupies d'indemnité. Ce n'est pas tout. L'A.P.A. — qui sans doute a parlé avec les caravaniers avant de nous voir — nous répète que la mule ne peut pas continuer le voyage seule, qu'elle tomberait malade, mourrait peut-être. Il faut donc « que le muletier rentre à Gilgit, car ici vous ne trouverez pas de mule. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est vous rendre les trois ânes qu'Assan m'a cédés à Telichi ». Nous sommes forcés d'accepter. On ne nous aime pas, personne ne nous aidera. Il faut arriver à Ballacot le plus vite possible.

Le muletier repart donc avec sa mule. Les trois ânes arrivent peu après ; ils ont fondu depuis le départ de Gilgit. Assan nous annonce tout de suite que jamais ils ne pourront transporter nos bagages jusqu'à Ballacot : « Ils mourront avant d'arriver. » Il nous sent embarrassés et en profite pour devenir tout à fait désagréable. Wahid est horrifié par ses propos : « Jamais un homme ne m'a parlé ainsi. Cet homme est horrible. Je ne puis parler avec lui. Il me répond comme à un chien. » Cinq minutes plus tard, Assan se fait humble, demande pardon. « Cet homme est fou », nous dit Wahid. « Maintenant, il me dit : tuez-moi, noyez-moi, je ne suis qu'un pauvre homme. » Oui, mais n'empêche que dans l'après-midi, nous nous apercevons que tout le riz a disparu. Qui est le coupable ? Assan ? Le jeune muletier reparti ? Les coolies d'hier ? Un homme de Chilas ? Nous ne le saurons jamais. Assan prend l'air le plus offensé du monde lorsque nous lui demandons s'il n'a pas vu le riz : « Je ne regarde pas dans vos bagages », répondit-il à Wahid, débordé par une telle insolence.

Une chance inespérée nous arrive dans l'après-midi. Nous retrouvons les trois Mohmands que nous avions rencontrés sur la route. Ce sont trois frères. Celui qui nous avait demandé des cartouches, « au moins deux », habite ici où il a un commerce. Je crois comprendre que les deux autres vivent dans d'autres villages des Tribal Areas. Nous leur racontons nos difficultés, et notamment que nous ne trouvons pas à manger. Alam Khan, l'homme-aux-deux-cartouches, part immédiatement chez lui et

une heure plus tard revient avec un poulet, du riz et des fruits. Pendant son absence, ses deux frères nous parlent de lui avec admiration : « Tout le monde craint notre frère ici. C'est un homme très fort. Et il s'entend avec ses beaux-frères ; ils ne sont pas ennemis. » Ce fait paraît extraordinaire, exceptionnel.

Nous nous promenons un peu dans Chilas. Curieux village. Tous les hommes circulent avec leur fusil en bandoulière. Au bazaar, on parle à voix basse, personne ne rit ou ne sourit. Parfois, nous croisons une tour blanche qui se retourne à notre passage : une femme en bourka. La mosquée et le fort militaire se dressent l'un près de l'autre. Cela me paraît d'une logique parfaite.

Le soir, un prisonnier, enchaîné par les pieds, comme ceux du Sin-Kiang, et accompagné quand même par un gardien, nous apporte du bois. Nous dinons de thé et de fruits secs.

29 juin.

Nous partons très tôt. A la sortie de Chilas se dresse un tas de pierres semblable à celui que nous avons déjà vu pendant la caravane. Un passant nous dit que c'est une tombe élevée en l'honneur des hommes de Chilas qui moururent en combattant il y a environ cent ans quand, les Anglais ayant vendu le Cachemire à un petit chef d'Etat, celui-ci voulut prendre possession du village.

Nous quittons la vallée de l'Indus. Le fleuve

continue sa route vers l'ouest ; nous piquons vers le sud. La ligne télégraphique reste notre compagne et notre guide. Le pays devient verdoyant. Les montagnes sont plantées de forêts, creusées de cascades et de ruisseaux. Chaque fois que nous traversons un village, ce sont les champs qui témoignent de la présence de l'homme. Les maisons et les ruelles demeurent silencieuses et désertes. Parfois, un chien aboie. Beaucoup de fermes sont surmontées d'une tour où souvent un homme fait le guet, le fusil à la main. C'est ainsi que l'on attend l'ennemi et que les haines de famille s'assouvissent.

Notre route monte en lacets. On pourrait se croire sur un chemin de montagne en France ou en Suisse. Nous entrons dans les premières forêts de sapins ; elles sentent la résine et les roses sauvages qui fleurissent au bord des cascades.

Au coucher du soleil, nous redescendons dans une vallée fertile. Les hommes travaillent dans les champs. Nous les voyons s'arrêter à tour de rôle, déposer leur fusil et se prosterner pour prier Allah.

Nous continuons notre chemin et remontons dans la montagne lentement, car les ânes sont déjà éreintés. Le soir, nous arrivons à Baboussar, village aux maisons de bois, entourées de sapins. Nous sommes à deux mille mètres. Il fait presque froid. Je ne retrouve plus les grandes nuits du Sin-Kiang. Ici, tout m'est aussi familier que dans un village de France que je ne connaîtrais pas.

30 juin.

Dès le réveil, Assan nous accable de mauvaises nouvelles. Les ânes sont très fatigués, les chevaux aussi. C'est Assan qui paye leur nourriture et par économie, il leur donne à peine à manger. Il faut absolument trouver des coolies. Assan et l'enfant vont battre le village. Ils reviennent bientôt avec deux pauvres hommes qui acceptent de nous accompagner jusqu'au village de Gittidas, de l'autre côté d'une petite passe que nous devons franchir ce matin.

Au départ, temps et paysage de Suisse. En approchant de la passe, la route devient plus difficile. Nous traversons des plaques de glace. Les ânes patinent et tombent. Assan et l'enfant, incapables de les diriger, courent de l'un à l'autre, poussent des cris, assenent des coups de bâtons, lancent des pierres. Subitement, Assan, l'enfant et un âne s'étaient tous à la fois. L'enfant se relève le premier, aide Assan qui se remet péniblement debout et tous deux soulèvent l'âne qui reste figé de frayeur et refuse d'avancer d'un centimètre. A la fin, les coups ont raison de son entêtement. Le paysage est désolé et sans grande beauté. Des nuages flottent à notre hauteur au-dessus de la vallée que nous découvrons. Longtemps, un aigle plane à quelques mètres de nous. Je vois son regard. Dafdar, très effrayée, se colle à mon cheval.

Nous redescendons rapidement et donnons ren-

dez-vous à Assan et aux porteurs à Gittidas où nous arrivons vers 2 heures. C'est le premier poste de Chitral Agency ; nous sommes pourtant toujours dans les Tribal Areas.

Le village se compose d'une seule maison, une sorte de caserne où vivent les soldats de la garnison. Ils sont une vingtaine et appartiennent tous à la tribu des Wazirs. Leur langue est le pouchtou, mais une fois de plus, ils parlent ourdou et connaissent même quelques mots d'anglais. Ils nous accueillent chaleureusement et nous offrent du thé : « Nous sommes là pour protéger les nomades Jogour qui viennent faire paître leurs troupeaux dans cette région. »

Deux heures après nous, Assan, l'enfant et les ânes arrivent tranquillement. Pas le moindre coolie à l'horizon. Les soldats ont l'air de prendre notre défense. Le chef de la garnison emmène Assan : « Je veux l'interroger tout seul », nous dit-il. Après l'interrogatoire, Assan tient les yeux baissés. Et le chef nous raconte tout... Les ânes ne sont pas à lui, mais au gosse qui a été contraint et forcé de faire ce voyage. Les mules n'étaient pas à lui non plus. Et je doute qu'il soit le propriétaire des chevaux. « Cet homme est malhonnête, il vous ment depuis Gilgit. Nous allons le mettre en prison. » Assan nous regarde avec des yeux lâches et épouvantés : « Je vous servirai bien, je ne suis qu'un pauvre homme, ayez pitié de moi », supplie-t-il. Et pour finir, c'est nous qui demandons qu'on ne le punisse pas. Tout en parlant, le chef de la garnison donne des ordres pour que deux soldats, montés sur nos poneys, par-

tent à la recherche des coolies. Il craint que nos bagages n'aient été volés. Trois autres hommes, armés de deux fusils chacun, partent à pied, accompagnés d'Assan, plus mort que vif. Nous observons les uns et les autres à la jumelle. Ils disparaissent et réapparaissent une heure plus tard. Tout va bien : nos deux coolies chargés les accompagnent. Dès leur arrivée, nous les interrogeons. Ils prétendent qu'Assan leur avait donné l'ordre de rester au haut de la passe.

Ainsi que nous l'avions prévu, les porteurs trop fatigués ne peuvent nous suivre. Nous désirerions aller coucher à huit milles d'ici, au village de Beisal. D'autorité, les soldats chargent un de nos poneys, le moins fatigué. Assan, toujours terrorisé, n'ose pas s'y opposer. Un soldat nous escorte. Nous longeons la rivière Kounhar, qui donne son nom à la vallée. Elle coule parfois entre deux parois de glace, hautes de trois à quatre mètres. C'est la fin du crépuscule, le soleil vient de se coucher, les premières étoiles naissent dans le ciel, la glace bleuit, verdit, l'eau devient noire. Nous arrivons au bord d'un beau lac, calme et profond. Pas un bruit, pas un souffle de vent. Des blocs de glace, appartenant à un monde lunaire, naviguent sur l'eau, tous emportés dans le même courant.

Notre soldat nous a précédés et quand nous arrivons, bien après la nuit, les hommes de la garnison ont déjà dressé une tente et tué un mouton. Malgré notre fatigue, nous apprécions le plaisir d'être reçu avec gentillesse, de trouver le repas prêt, des visages ouverts, des yeux qui regardent.

La garnison est composée d'Afridis, la tribu qui donna le plus de mal aux Anglais et qu'ils n'arrivèrent jamais à soumettre complètement.

1^{er} juillet.

Nous partons sous l'escorte d'un soldat Afridi redoutable et charmant. Le paysage est toujours aussi suisse. Pendant toute la journée, nous croisons des nomades Jogour et leurs troupeaux de yaks et de chèvres. Ils viennent des plaines, certains arrivent d'Afghanistan et remontent pour l'été vers les hauts pâturages, aux environs de Gittidas. Quand ils ne nous laissent pas assez vite le passage, notre soldat se précipite et menace de les frapper. Nous avons beau lui expliquer que nous ne sommes pas très pressés, il ne veut rien écouter et entend bien ne pas perdre son prestige aux yeux des nomades. Ceux-ci, au pâle et maigre visage, au regard illuminé, à la silhouette trop étirée, semblent des personnages du Greco avec leurs maintiens apeurés et leurs gestes suppliants. Les enfants sont en haillons, les femmes aussi, bien que souvent elles soient couvertes de beaux bijoux d'argent.

Nous nous arrêtons dans un camp de Mohmands. Le chef, un splendide vieillard, nous reçoit, entouré de ses enfants, petits-enfants, et arrière-petits-enfants. Sa femme, une vraie sorcière voûtée, le cheveu teint en roux, aussi rêche que de l'étoupe et le visage plissé, se tient à ses côtés. Dès que le patriarche ouvre la bouche, tout le monde se tait.

Je lui demande l'autorisation de le photographier. « Oui, à condition que vous me donniez un fusil, un revolver ou un couteau. » Pendant que Wahid répond que nous ne possédons aucune arme, je le photographie. Nous parlons de la guerre du Cachemire. Le vieillard aussitôt s'emballe : « Avant, nous avons combattu les Infidèles, maintenant nous combattons les Sikhs et nous les tuerons tous jusqu'au dernier. » (Une fois de plus, la haine s'exprime vis-à-vis des Sikhs et non des Hindous.)

Les parures d'argent ornées de pierres rouges et vertes, les boucles d'oreilles, les colliers, les bonnets brodés, la couleur éclatante des vêtements en lambeaux ne cachent pas la maigreur des visages, l'air de mauvaise santé. Les femmes et les enfants se pressent autour de nous (ils sentent terriblement mauvais), nous demandent des médicaments. Je retrouve la même expression de tristesse que chez beaucoup de Kirghizes et de Tadjiks. Comme eux, ils paraissent à la fois désœuvrés et misérables.

Le soir, nous arrivons à Bourawai. Dès le début, nous sommes mal accueillis, regardés avec suspicion. Pour la première fois depuis Tash-Kourgan, les soldats nous demandent nos passeports. On nous les rend vite, d'un air mécontent, car personne n'est capable de les lire.

2 juillet.

Cette nuit, Wahid a eu un gros accès de fièvre. Il a déliré en thibétain. Le matin, il finit pas s'endormir et se réveille en disant : « Je suis si heureux que la mule soit morte. Autrement, j'aurais peur, car un de nous devait sûrement mourir. » La journée se passe auprès de lui. Peut-être a-t-il simplement une crise de malaria ? Il prend son air d'enfant triste, pitoyable et charmant. Avoir de la fièvre le bouleverse : « C'est la première fois de ma vie que j'ai de la fièvre. »

3 juillet.

Ce matin, un jeune soldat débarque dans le village. Il prétend arriver directement du front et avoir coupé à travers les montagnes. Sommes-nous donc si proches des combats ? Il parle un peu anglais : « Je fais partie des Azad Force. Nous avons dû évacuer le village de Gourais. Les hindous nous bombardent parfois avec cinq ou six avions à la fois, c'est horrible. Nous n'avons ni artillerie ni aviation pour nous défendre. Mais nous nous battons comme des lions. Nous avons tué trois cents ennemis en peu de jours. » Nous lui demandons si les troupes que nous avons croisées ne les ont pas aidés. « L'ennemi était trop fort et les troupes que vous avez vues ont dû rebrousser chemin. » Puis il

continue : « Avec mes camarades, j'ai démolì quatre ponts à la hache pour empêcher les Sikhs d'avancer. » Ensuite, il se plaint : « Le Pakistan ne nous aide pas. Il veut observer une stricte neutralité. Heureusement, nous venons de recevoir cent fusils ; ils viennent d'Amérique, car il est écrit sur chacun d'eux : U.S.A. Property. »

Il nous demande ce que nous faisons ici. Il paraît on ne peut plus étonné de notre présence.

— Nous venons de Chine. A Gilgit, le « Political Agent » nous a dit qu'il n'y avait que cette route pour rejoindre Peshawar.

— Je vais également à Peshawar, nous ferons peut-être route ensemble.

Nous le conduisons auprès de Wahid et, voyant qu'il est malade, il s'exclame : « Mais je suis docteur. » Toutefois, ses connaissances médicales paraissent limitées. Il se contente de lui prendre le pouls et de lui donner un cachet d'aspirine.

Les redoutables Afridis passent leurs journées à tricoter des chaussettes de laine. Le soldat qui nous avait accompagnés jusqu'ici est reparti.

Plusieurs nomades vivent au-dessus du village. Ils restent tapis dans le creux des rochers. Nous leur demandons de nous vendre un peu de lait ou un mouton. Rien à faire. Les troupeaux, cependant, paissent à côté de nous et sont magnifiques.

Cet après-midi, Wahid n'a plus de fièvre et s'il passe une bonne nuit, nous partirons demain matin.

4 juillet.

Assan, toujours porteur de bonnes nouvelles, nous réveille pour nous annoncer que depuis hier soir un cheval a disparu. « Je suis parti à sa recherche dès l'aube. Il n'est nulle part, personne ne l'a vu. »

Nous lui répondons que s'il ne l'a pas retrouvé d'ici midi, nous serons obligés de partir sans lui et qu'il perdra donc son cheval. Cette solution ne lui plaît pas du tout. Il repart aussitôt et revient vers 10 heures avec le poney. Il assure l'avoir retrouvé près du camp du patriarche Mohmand. Mon cheval séduit par une jument l'avait suivie jusque-là.

Nous reprenons la route. On est obligé de charger un cheval, les trois ânes étant trop faibles pour porter tous les bagages.

Je commence à trouver fastidieux cette belle vallée de la Kounhar, les pâturages verdoyants et gras, cette musique des cascades et ce ciel bleu, trop bleu. Nous croisons des troupeaux sans fin. C'est le temps de la transhumance. La lenteur des buffles est inimaginable, ils paraissent être faits de bronze et à peine vivants.

Les nomades jogour s'effraient toujours de notre présence. Nous sommes escortés par un soldat afridi. Las de marcher, il s'empare du cheval d'un vieux jogour qui essaie de protester. Quand il voit qu'il n'y a rien à faire, il nous suit, mais bientôt, trop fatigué, il abandonne et s'affale au bord de la route.

A la nuit, nous atteignons Naran. Le « docteur » y est déjà. Sans doute est-il parti plus tôt que nous ce matin. Dès notre arrivée, il s'isole avec un officier qui est ici en tournée d'inspection. Visiblement, ils parlent de nous. Leur conversation terminée, l'officier s'approche de nous, se présente et commence à nous interroger (il parle un assez bon anglais) : « D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Pourquoi avez-vous pris cette route ? Est-ce que vous vous rendez compte où vous êtes ? Avez-vous une radio ? » En tout, nous répondons la vérité. Il nous laisse partir, François et moi, mais garde encore Wahid près d'une heure. Et Wahid ne nous parle pas des questions qu'il lui a certainement posées.

Vers 11 heures, on nous apporte enfin un très mauvais dîner. L'atmosphère est pesante. Nous n'avons même plus envie de parler entre nous.

5 juillet.

Nous partons très tôt sans revoir personne. Je ne sais si c'est de l'imagination, mais j'ai tout le temps l'impression d'être observée, épiée. Je n'ose plus prendre aucune photo et moins encore me servir de ma caméra.

Les trois ânes et les trois chevaux maigrissent de jour en jour. Assan ne les nourrit presque pas. Nous n'avons plus qu'une idée : arriver au plus vite à Ballacot. Nos journées se passent en silence. Il fait chaud, nous sommes énervés et peut-être un peu angoissés.

Nous traversons une longue zone de travaux. Sur plusieurs kilomètres des ouvriers et des soldats élargissent la route afin de la rendre carrossable. Ils sont deux ou trois cents et nous regardent passer sans sympathie.

L'étape est courte et, vers 4 heures, nous arrivons à Kagan.

Nous y rencontrons un ingénieur et son fils, tous deux Pakistanais et vivant ici pour diriger les travaux de la route. Prévenus de notre arrivée, ils nous invitent à dîner et comprennent vite que nous ne sommes pas anglais et que Wahid est musulman. A partir de ce moment, ils deviennent plus aimables, et nous osons leur demander la cause de l'hostilité que nous rencontrons partout. « Vous ne vous rendez pas compte, nous répond le père, que ce n'est pas le moment pour des étrangers de venir dans notre pays. On ne peut pas parler d'un front continu, ce sont plutôt des guérillas. A Bourawai, vous étiez à quatre ou cinq milles de la zone de combat. Ne vous étonnez pas que l'on vous soupçonne, partout on vous prend pour des Anglais ; or, nous supposons que certains Britanniques aident les Hindous. Soyez heureux d'être arrivés jusqu'ici sains et saufs. » Nous sommes sidérés. Comment le Political Agent nous a-t-il envoyés par cette route ? N'était-il pas au courant des événements ? Ou bien ceux-ci ont-ils tellement évolué en quelques jours ? Nous nous sentons fautifs, ridicules.

Le soir, le fils de l'ingénieur vient bavarder avec nous. Il garde son fusil et ses cartouches à portée de la main et n'accepte même pas de le déposer

dans un coin de la pièce. La conversation s'engage immédiatement sur la guerre (il parle anglais). C'est un musulman fanatique, prêt à mourir et prêt à tuer. « J'ai dit à ma femme, nous dit-il avec passion et en serrant son fusil entre ses deux mains, que ceci est la chose la plus précieuse du monde : elle permet de sauver l'honneur. Le moment venu, tu combattras les Sikhs comme je le fais, tu en tueras le plus possible, mais tu garderas une cartouche pour toi et plutôt que d'être faite prisonnière, tu te tueras... »

Sa voix devient de plus en plus violente et il continue : « En août, l'année passée, au moment du partage de l'Inde, les Sikhs ont volé des milliers de nos femmes et nous savons qu'ils les traitent ignominieusement. Nous devons les venger. A notre tour maintenant, nous emmenons des femmes sikhs. L'autre jour une jeune fille sikh *well educated* a été prise par un soldat des Tribal Areas. Elle est venue me supplier de ne pas la laisser emmener, mais je n'ai rien voulu entendre. J'ai tué des centaines de Sikhs. Nous n'épargnons que les enfants de moins de dix ans. Il n'y a pas longtemps, plusieurs prisonniers nous demandaient grâce en joignant les mains, en promettant de se faire musulmans : nous les avons quand même tués. »

Il se tait enfin après avoir dit d'un air illuminé : « Je suis prêt à mourir pour les musulmans et le Pakistan. » C'est certainement vrai. Et ce pays semble être avant tout un Etat religieux. Je crois que là est son unité et qu'il n'en a pas d'autre.

Les confidences du jeune ingénieur ne reflètent qu'une mentalité particulière qui existe malheureu-

sement dans tous les pays. Nous avons vu de nos yeux beaucoup de prisonniers sikhs : ils ne paraissent pas avoir été maltraités.

6 juillet.

Assan nous réserve encore un réveil plein de promesses. « Les chevaux mourront certainement aujourd'hui. Je n'ai rien trouvé à leur donner à manger depuis hier. Nous ne pouvons pas partir. »

Nous allons voir les bêtes qui, effectivement, paraissent à bout de forces. Ce n'est pas d'hier qu'elles manquent de nourriture. Elles sont sous-alimentées depuis des mois sans doute et depuis le départ de Gilgit dans tous les cas. Il ne s'est pas passé de jour que nous en fassions l'observation à Assan.

Nous confions nos ennuis à l'ingénieur ; une demi heure plus tard, on nous apporte du maïs. Nous partons au milieu de la matinée. Nous montons nos chevaux le moins possible. Les ânes sont dans un état tout aussi lamentables, mais ils coûtent moins cher et donc on en prend moins soin. Nous faisons à peine deux milles par heure.

Le fameux « docteur » a disparu depuis Naran.

La route est toujours encombrée de centaines d'ouvriers qui travaillent fiévreusement à son élargissement.

En plus des nomades habituels, nous croisons plusieurs caravanes de Patans. Ils viennent de la région frontière de l'Afghanistan. Chaque année, à cette

époque, ils transhument vers les montagnes. Les vieilles femmes et les enfants en bas âge sont montés sur de somptueux chameaux presque blancs, à la silhouette élégante et dont les flancs sont recouverts de tissus rouges et bleus, parfois entremêlés de fils d'or. Le reste de la famille fait avancer les troupeaux. Les hommes sont forts, souvent beaux. Rien de commun avec les « Jogour-Greco » efflanqués et effrayés. Les femmes portent leurs oripeaux et leurs lourds bijoux d'argent avec une dignité royale.

Vers 2 heures, nous entrons dans un petit village, Mabandri. Un colonel écossais, prévenu — décidément tout le monde est toujours mystérieusement prévenu — de notre arrivée, nous reçoit. Il ne cache pas la contrariété et l'étonnement que notre présence lui cause. Mais bien entendu, parfaitement courtois et désireux aussi de nous questionner, il nous invite chez lui. L'interrogatoire commence après la fine et le whisky. Il finit par dire : « Est-ce que vous savez que vous êtes sur une route militaire, en zone de guerre, absolument interdite aux étrangers ? » Et nous répondons comme il se doit que nous commençons à nous en douter, mais qu'au départ nous n'en savions absolument rien et que nous n'avons fait que suivre les conseils du Political Agent de Gilgit : « Il aurait quand même pu vous donner au moins une lettre de recommandation. »

Le colonel insiste pour que nous passions la nuit chez lui, « peut-être que demain, à quelques milles d'ici, je pourrai vous procurer une jeep ».

Nous dinons dans une étrange atmosphère, auprès d'un feu de bois qui éclaire nos visages. Le colonel

est impeccable. C'est un homme jeune, gros, au teint d'enfant, aux yeux bleu de ciel et aux cheveux blonds crépus.

Sa seule compagnie est un jeune chien de berger allemand de trois mois qui regarde Dafdar, petite-chienne-bâtarde, avec dédain. Il vit seul, isolé de tout. Il travaille pour le « Pak », c'est lui qui dirige les travaux que nous observons depuis plusieurs jours. Ses soirées se passent près du feu, au fond d'un fauteuil, la bouteille de whisky à portée de la main, le chien couché à ses pieds.

7 juillet.

En nous disant au revoir, le colonel nous souhaite bonne chance et nous recommande : « Soyez aveugles pour tout ce que vous verrez et que vous ne devriez pas voir. Faites attention à vous tout le long de la route, on fait sauter des rochers à la dynamite et souvent on ne prévient pas. Je dois vous dire aussi que je suis obligé d'envoyer un rapport sur vous. » Et il nous montre le messenger qui, sous nos yeux, part au galop.

Il nous donne une lettre pour le chef de chantier d'un village prochain : « Peut-être pourra-t-il mettre une jeep à votre disposition jusqu'à Bal-lacot. »

La route est belle, boisée, moins aimable que les jours précédents. Elle surplombe constamment la Kounhar.

A Jared, nous trouvons bien le chef de chantier, mais une des jeeps vient de partir pour Ballacot, l'autre doit rester ici pour le transport des blessés. « Les accidents sont nombreux, nous sommes pressés par le temps. Il faut qu'une voiture soit toujours prête à emmener nos hommes en cas d'urgence. » Nous repartons. Il ne reste plus que dix-huit milles jusqu'à Ballacot. Après une heure de marche, nous voyons déboucher une jeep dans un nuage de poussière ; elle revient de Ballacot. Elle fait demi-tour et nous emmène. Nous laissons Assan, l'enfant, les chevaux et les ânes et leur donnons rendez-vous en ville.

En montant dans la voiture, je pense dans un éclair que le voyage est fini.

Notre chauffeur est un jeune garçon d'une grande beauté. Il nous parle immédiatement du Pak : « Je travaille et je suis prêt à donner ma vie pour le Pak. Mes deux frères ont été prisonniers des Hindous. L'un est mort, l'autre encore vivant, mais il paraît qu'on l'a martyrisé. Nous, musulmans, nous voulons garder notre sang-froid et ne pas commettre d'atrocités. » Il conduit comme un fou sur une route à peine carrossable et que borde un précipice. A Kawai, il nous propose innocemment : « Vous avez soif sans doute, voulez-vous prendre une tasse de thé ? » Nous acceptons. A peine sommes-nous installés, qu'un inspecteur vient vers nous. Je ne l'ai pas vu arriver. Il nous serre les mains : « Nous vous attendions. Je viens de Ballacot pour vous accueillir. C'est un chance exceptionnelle que vous arriviez sains et saufs. Comment se fait-il que vous n'ayez pas

été tués par les hommes des Tribal Areas ? Nous n'aurions pu les en empêcher. Ce sont les anarchistes du Pak et notre politique est de leur laisser une entière liberté. C'est à Bourawai que votre situation a été la plus dangereuse. Je ne comprends absolument pas comment on a pu vous dire de prendre cette route. » Puis, en nous regardant tous les trois à tour de rôle, il ajoute : « Enfin, la situation est éclaircie ; nous savons maintenant que vous êtes des gens honnêtes. Depuis Naran vous êtes suivis par un de nos policiers. » Et en disant cela, il nous montre un paysan en turban que nous n'avons jamais remarqué et qui nous gratifie d'un large sourire satisfait.

Nous repartons tous ensemble pour Ballacot. Un pont encore inachevé nous oblige à passer la rivière à pied. Une seconde jeep nous attend sur l'autre rive.

Ballacot apparaît au loin, noyé dans une buée de chaleur qui enveloppe toute la vallée. Nous traversons un bazaar désert. « C'est encore la zone de guerre », nous dit l'officier. La foule se presse aux abords de la rivière : elle y prie Allah au lever et au coucher du soleil, elle s'y lave, elle y fait sa lessive et le linge, tache de lumière et de couleur, étendu sur les pierres, sèche sous le soleil de plomb.

A peine arrivés dans le dak bungalow plusieurs curieux viennent nous voir. Le chef du camp militaire nous rend visite. C'est un homme étrange, brûlé d'amour pour le Pak. Habillé comme un mendiant, il vit seul sous une tente, se nourrit à peine. « L'homme doit être dépouillé », nous dit-il.

Assan arrive en même temps que la nuit. Il dépose nos bagages. Nous lui réglons ce que nous lui devons et le voyons partir sans regret.

8 juillet.

Ce matin, nous prenons l'autobus régulier pour Abbotabad. On s'y écrase. Les enfants s'entassent comme des colis. Les femmes enveloppées dans leur bourka hermétique et sale occupent le double de leur volume. Deux prisonniers enchaînés, surveillés par un gendarme sont installés sur les sièges avant. La chaleur est accablante. Les mouches collent à la peau. Le commissaire qui nous a accueillis hier est parmi les passagers. Il ne veut pas en avoir l'air, mais sans doute est-il chargé de nous accompagner jusqu'à Ballicot et de remettre aux autorités le rapport qui nous concerne.

Nous suivons une belle route de macadam, bordée de pins dont les aiguilles rousses tapissent le sol ; sinueuse, elle grimpe et descend à travers la montagne. L'air sent le thym et la résine. Tout est sec à craquer, ne demande qu'à prendre feu. La chaleur annihile les couleurs, décolore le ciel.

Nous nous arrêtons quelques minutes à Mansera ; juste le temps d'y déposer les prisonniers. Le bazaar est à moitié carbonisé et démoli : « Cela s'est passé il y a quelques mois, c'était un quartier habité par les Hindous », nous dit le chauffeur.

Et voilà Abbotabad, écrasé de soleil, aligné sagement de chaque côté de la route. A la fin de la

journée, le temps s'assombrit. Le ciel, la chaussée goudronnée, les toits de tôle prennent la même couleur. L'air immobile et chaud devient irrespirable. Espoir et promesse d'orage qui n'aboutissent pas.

Nous ne trouvons de place que dans un mauvais petit hôtel. L'eau froide y coule chaude. La chaleur s'incruste dans les murs, sur le plafond, dans le lit.

Nous dinons au « Palace Hôtel ». Tristesse de la nourriture anglaise servie avec des sauces timidement indiennes. Etrangeté de la clientèle : vieilles filles anglaises sèches et aimables, vieux célibataires impeccables et congestionnés dans leur costume étroit, jeunes officiers pakistanais élégants et désinvoltes.

9 juillet.

Aujourd'hui, comme par hasard, nous rencontrons notre policier. Nous l'invitons à déjeuner, puis allons rendre visite au chef de la police. Il regarde attentivement nos passeports : « Vous avez les visas réglementaires, rien ne peut vous être reproché, mais je vous prie de quitter la zone de guerre le plus rapidement possible. »

Il nous faut cinq heures pour rejoindre Peshawar.

KARACHI

Un avion nous a amenés d'un coup d'aile de Peshawar jusqu'ici. Karachi, toute jeune capitale, est encore étonnée de sa nouvelle importance. Les hommes politiques et les hommes d'affaires y affluent. Les diplomates étrangers habitent à l'hôtel, faute de maisons.

Je retrouve la trépidation éreintante de la ville, le cri des klaxons, la poussière dégoûtante, qui n'a rien à voir avec la poussière « propre » du désert. Je retrouve la richesse étalée, côtoyant la pauvreté honteuse, les odeurs, les journaux.

Wahid nous a quittés. Pendant presque trois mois, il fut notre compagnon. Sans doute ne le reverrons-nous jamais ! Il a repris le chemin de sa vie, retrouvé Lhassa, sa famille, son peuple. Le voyage l'a peut-être aidé à voir plus clair en lui-même, à mieux savoir ce qu'il veut pour son avenir.

Le voyage est fini... Nous avons survolé la Chine, roulé dans le Takla Makan, cheminé à travers le

massif de l'Himalaya. Près de six mille kilomètres maintenant nous séparent de Nankin.

Je me sens envahie d'idées et d'impressions nouvelles. Elles se pressent en moi pêle-mêle, bourdonnantes comme un essaim. Il me faudra peut-être plusieurs mois pour les décanter. Je fais encore mal le point, je me sais profondément changée, sans doute transformée par le monde que je viens de découvrir.

Je ne puis dissocier les hommes de leur paysage. Je revois le marchand de nouilles chaudes de Lan-Tchéou marchant seul de son pas cadencé, dans la lumière nacrée du petit matin ; M. Wang, le constructeur du barrage dominant le lac de l'Oie Rouge et embrassant d'un geste le chantier dressé où les ouvriers peinent sous le vent. Je revois le musulman appelant les antilopes du désert et Othello luttant avec les chevaux contre le courant du Gaze ; le père kirghise repartant dans la vallée perdue au pas de son cheval, en serrant son enfant malade dans les bras.

Je revois les enfants kirghizes et tadjiks souriants et graves, jouant gaiement entre les yourtes et ceux, plus heureux, de Hunza, penchés sur leurs livres d'études, face à la « Déesse des Neiges ».

Que j'évoque le fourmillement humain des villes et des campagnes, ou l'homme du désert si solitaire sur les pistes sans fin qu'il semble marcher seul sur la terre, c'est toujours l'être humain qui se dresse devant mes yeux.

Ce voyage qui se déroula le plus souvent au fin fond de la solitude m'a paradoxalement aidée à

découvrir l'importance de la personne humaine et la merveilleuse force créatrice de l'homme.

Je sais maintenant que vivre en solitaire est aussi impossible que vivre sans respirer et que rien n'est plus beau ni plus satisfaisant que les rapports humains : amour, amitié, camaraderie, sympathie.

TABLE DES MATIÈRES

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MOURRAL
POUR JULLIARD, ÉDITEUR A PARIS

Numéro d'éditeur : 3755 — Numéro d'impression : 3000
Dépôt légal : 2^e trimestre 1967.

Chez le même éditeur :

Christine Arnothy

Le Jardin noir

Jeanne Champion

Le Cri

Gerty Colin

Un tour au purgatoire

Paulette Houdyer

Le Diable dans la peau

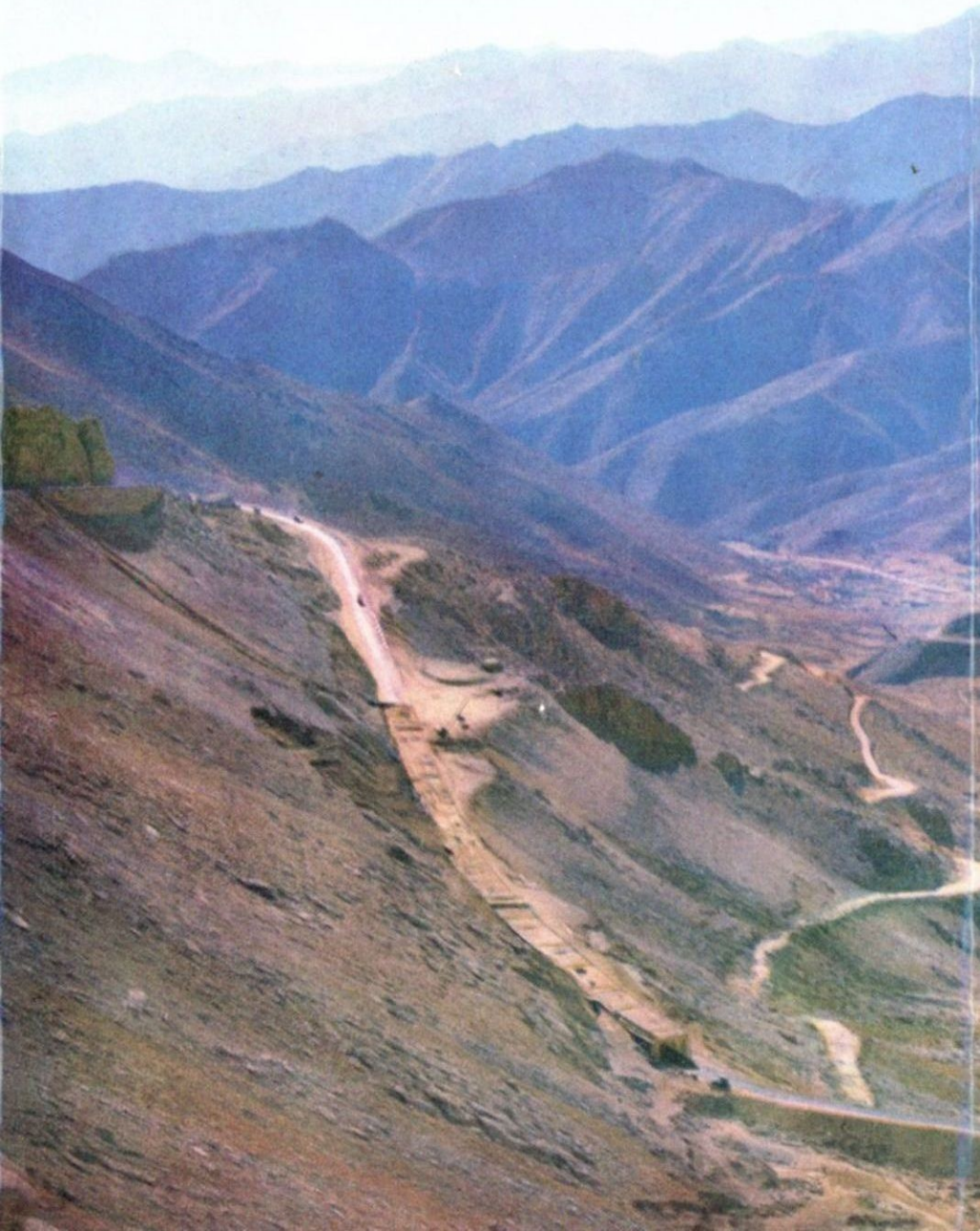
Silvia Monfort

Les Anes rouges

Françoise Sagan

Le Cheval évanoui
suivi de l'Echarde

02-494



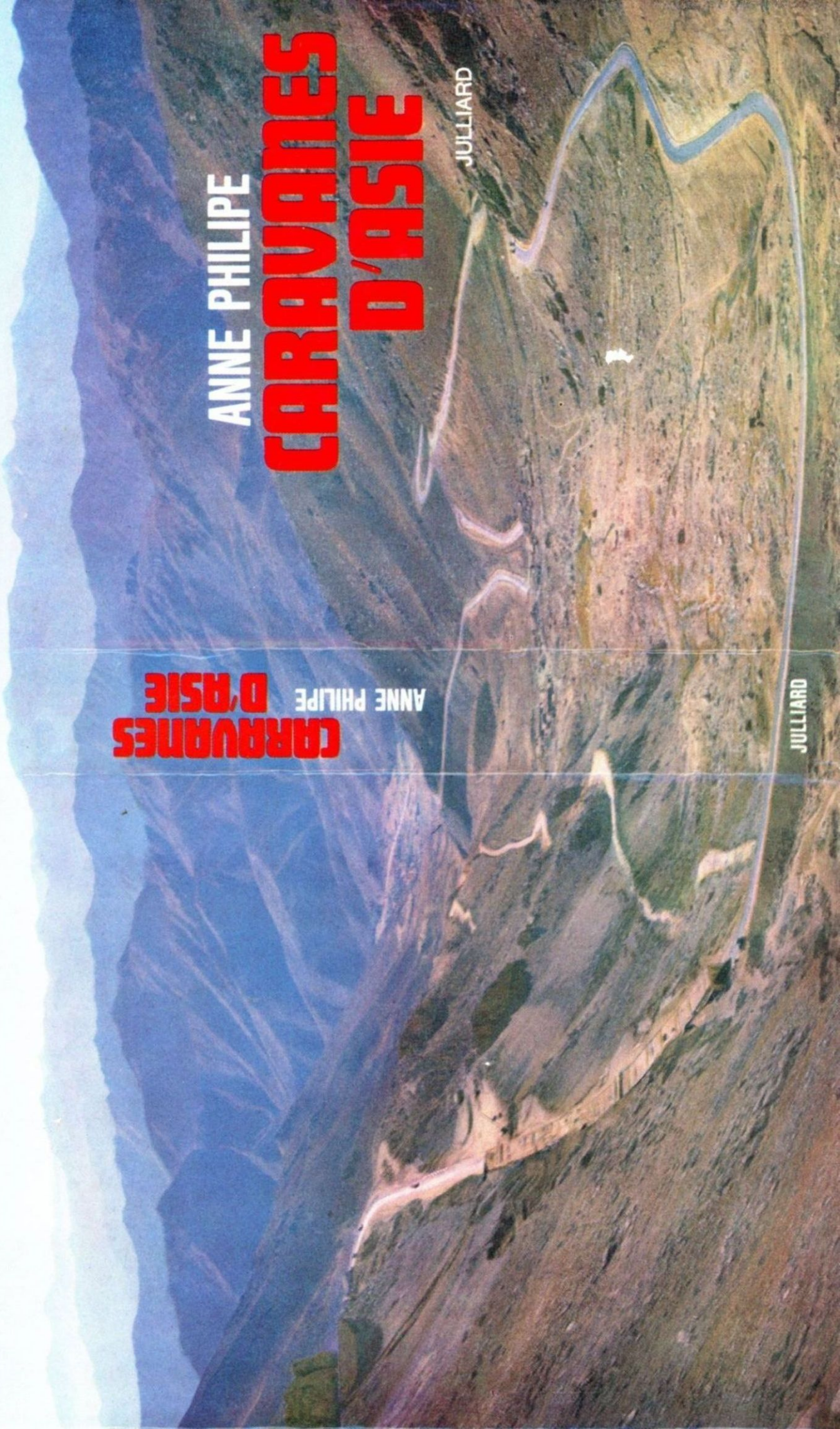
CARAVANES
D'ASIE
ANNE PHILIPPE

ANNE PHILIPPE

CARAVANES **D'ASIE**

JULLIARD

JULLIARD



Anne
Philippe

Caravanes
d'Asie

JULLIARD